Visiter Rome avec Don Bosco. Chronique de son premier voyage à Rome

C'est en 1858, du 18 février au 16 avril, que Don Bosco se rendit pour la première fois à Rome, accompagné du séminariste de vingt et un ans, Michel Rua. Quatre ans auparavant, l'Église avait célébré un Jubilé extraordinaire de six mois à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (8 décembre 1854). Don Bosco saisit l'opportunité de cette grande fête spirituelle pour publier le volume « Le Jubilé et Pratiques dévotes pour la visite des églises ».

Lors de cette visite à la Ville Éternelle, la première de vingt visites, Don Bosco se comporta comme un véritable pèlerin jubilaire, se consacrant avec ferveur aux visites et aux dévotions prévues, jusqu'à participer aux solennels rites pascals officiés par le Pape. Ce fut une expérience intense, qu'il ne garda pas pour lui, mais qu'il partagea avec ses jeunes avec l'enthousiasme et la passion éducative qui le caractérisaient.

En décrivant minutieusement le voyage, les étapes et les lieux saints, Don Bosco avait un clair objectif apostolique et éducatif : faire revivre à ceux qui l'écoutaient ou le lisaient la même profonde expérience de foi, leur transmettant l'amour pour l'Église et pour la tradition chrétienne.

Nous invitons maintenant les lecteurs à s'unir spirituellement à Don Bosco, en parcourant idéalement les routes de la Rome chrétienne, pour se laisser fasciner par son élan et son zèle et, ensemble, renouveler notre foi.

À Gênes en chemin de fer

Le départ pour Rome était fixé au 18 février 1858. Cette nuit-là, il tomba presque un pied de neige sur les deux qui couvraient déjà le sol. À huit heures et demie, alors qu'il neigeait encore, avec l'émotion d'un père qui quitte ses

enfants, je saluais les jeunes pour commencer le voyage vers Rome. Bien que nous fussions un peu pressés d'arriver à temps au train, nous nous attardâmes encore un peu pour faire notre testament : je ne voulais en effet laisser aucune affaire en suspens à l'Oratoire au cas où la Providence voudrait nous donner en pâture aux poissons de la Méditerranée [...] Puis, en courant, nous nous rendîmes à la gare et, en compagnie de Don Mentasti [...], nous partîmes en train à dix heures du matin. Un incident désagréable se produisit ici : les wagons étaient presque complets, si bien que je dus laisser Rua et Don Mentasti dans un compartiment et trouver une place dans un autre [...]

L'enfant juif

Je tombai par hasard près d'un garçon de dix ans. Remarquant son apparence simple et son bon visage, je me mis à converser avec lui et [...] je remarquai qu'il était juif. Le père, qui était assis à côté de lui, m'assura que son fils était en quatrième année de primaire, mais il m'a semblé que son instruction n'allait au-delà de la deuxième. Cependant, il était d'esprit vif. Le père était content que je l'interroge, et il m'invita même à le faire parler de la Bible. Ainsi, je commençai à l'interroger sur la création du monde et de l'homme, sur le Paradis terrestre, sur la chute des ancêtres. Il répondait assez bien, mais je fus étonné quand je compris qu'il n'avait aucune idée du péché originel et de la promesse d'un Rédempteur.

– N'y a-t-il pas dans ta Bible la promesse de Dieu à Adam quand il le chassa du Paradis ?

– Non, dites-le-moi, répondit-il.

– Tout de suite. Dieu dit au serpent : puisque tu as trompé la femme, tu seras maudit parmi tous les animaux, et Un qui naîtra d'une femme te brisera la tête.

– Qui est ce Un dont on parle ?

– C'est le Sauveur qui devait libérer l'humanité de l'esclavage du démon.

– Quand viendra-t-il ?

– *Il est déjà venu et c'est celui que nous appelons... Ici le père nous interrompit en disant :*

– *Ces choses-là, nous ne les étudions pas car elles ne concernent pas notre loi.*

– *Vous feriez bien de les étudier, car elles se trouvent dans les livres de Moïse et des prophètes auxquels vous croyez.*

– *D'accord, dit l'autre, j'y penserai. Maintenant, demandez-lui quelque chose en arithmétique.* Voyant qu'il ne souhaitait pas que je lui parle de religion, nous conversâmes de choses agréables, si bien que le père, le fils et même les autres voyageurs commencèrent à se divertir et à rire de bon cœur. À la gare d'Asti, le garçon devait descendre, mais il n'arrivait pas à se décider à me quitter. Il avait les larmes aux yeux, me tenait la main et, ému, réussit seulement à me dire :

– *Je m'appelle Sacerdote Leone di Moncalvo ; souvenez-vous de moi. En venant à Turin, j'espère pouvoir vous rendre visite.* Le père, pour alléger l'émotion, dit qu'il avait cherché à Turin l' **« Histoire d'Italie »** [que j'avais écrite]. Ne l'ayant pas trouvée, il me pria de lui en envoyer une copie. Je promis d'envoyer celle imprimée spécialement pour la jeunesse, puis je descendis moi aussi pour chercher mes compagnons afin de voir s'il y avait de la place dans leur compartiment. Je trouvai Rua qui avait les mâchoires fatiguées à force de bâiller, car de Turin à Asti, il s'était beaucoup ennuyé, ne sachant avec qui engager la conversation : ses compagnons de voyage ne parlaient que de bals, de théâtre et d'autres choses peu intéressantes [...]

Vers Gênes

Nous arrivâmes vers les Apennins. Ils se dressaient devant nous, très hauts et très raides. Comme le train voyageait à grande vitesse, nous avons l'impression d'aller heurter les rochers, jusqu'à ce qu'il fasse soudainement noir dans le train. Nous étions entrés dans les tunnels. Ce sont des « trous » qui, passant sous les montagnes, font économiser plusieurs dizaines de milles [...] Sans tunnels, il serait impossible de les franchir, et comme il y a beaucoup de

montagnes, il existe plusieurs tunnels. L'un d'eux est long comme la distance entre Turin et Moncalieri ; ici le convoi resta dans l'obscurité pendant huit minutes, le temps nécessaire pour parcourir le tronçon de tunnel.

Nous fûmes surpris de constater que la neige diminuait à mesure que nous nous rapprochions de la riviera de Gênes. Mais quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous aperçûmes les campagnes sans un fil de blanc, les rives verdoyantes, les jardins pleins de couleurs, les amandiers en fleurs et les pêchers avec des bourgeons prêts à s'ouvrir au soleil ! Alors, en faisant une comparaison entre Turin et Gênes, nous nous disions qu'en cette saison, Gênes est le printemps et Turin l'hiver le plus rude.

Les deux montagnards

J'oubliais de parler de deux montagnards qui montèrent dans notre compartiment à la gare de Busalla. L'un était pâle et maladif à faire pitié, l'autre avait un air sain et vif, et, bien qu'il approchât des soixante-dix ans, il montrait la vigueur d'un homme de vingt-cinq ans. Il portait des culottes courtes et des guêtres presque déboutonnées, si bien qu'il montrait ses jambes nues jusqu'au genou fouettées par le froid. Il était en manches de chemise avec seulement un pull et une veste de tissu grossier jetée sur les épaules. Après l'avoir fait parler de divers sujets, je lui dis :

– *Pourquoi n'ajustez-vous pas vos vêtements pour vous protéger du froid ?* Il répondit :

– *Voyez-vous, cher Monsieur, nous sommes des montagnards, et nous sommes habitués au vent, à la pluie, à la neige et à la glace. Nous ne remarquons presque pas la saison hivernale. Nos garçons marchent pieds nus dans la neige, ils s'y amusent même sans se soucier du froid. Cela m'a fait comprendre que l'homme vit d'habitudes, et que le corps est capable de supporter selon les cas le froid ou la chaleur, et ceux qui voudraient se protéger de chaque petit inconfort risquent d'affaiblir leur condition physique au lieu de la renforcer.*

L'arrêt à Gênes

Mais voici Gênes, voici la mer ! Rua s'agite pour la voir, allonge le cou : ici il remarque un navire, là quelques bateaux, plus loin la lanterne qui est un très haut phare. Nous arrivons entre-temps à la gare et descendons du train. Le beau-frère de l'abbé Montebruno nous attendait avec quelques jeunes, et à peine à terre, ils nous accueillirent avec joie, et portant nos bagages, ils nous conduisirent à l'œuvre des *Artigianelli* qui est une maison semblable à notre Oratoire. Les compliments furent brefs car nous avions tous une grande faim ; il était trois heures et demie de l'après-midi et je n'avais pris qu'une tasse de café. À table, il semblait que rien ne pouvait nous rassasier ; cependant, à force d'avaler, le sac se remplit.

Immédiatement après, nous avons visité la maison : écoles, dortoirs, ateliers. Il me semblait voir l'Oratoire d'il y a dix ans. Les pensionnaires étaient vingt ; vingt autres mangeaient et travaillaient sur place mais dormaient ailleurs. Quel est leur régime alimentaire ? À midi, un bon plat de soupe, puis... rien d'autre. Le soir, une petite miche de pain que l'on mange debout, puis au lit !

À la fin, nous sommes sortis pour une promenade en ville qui, à vrai dire, est peu attrayante, bien qu'elle ait de magnifiques palais et de grands magasins. Les rues sont étroites, tortueuses et raides. Mais la chose la plus agaçante était un vent désagréable ; soufflant presque sans interruption, il vous enlevait le plaisir d'admirer quoi que ce soit, même les plus belles [...]

À Gênes, en somme, nos attentes furent déçues. Comme si cela ne suffisait pas, le vent contraire empêcha l'accostage du navire sur lequel nous devions embarquer, si bien que, malgré nous, nous dûmes attendre jusqu'au lendemain [...] Le matin, j'ai dit la messe dans l'église des Dominicains à l'autel du **Bienheureux Sébastien Maggi**, un frère qui a vécu il y a environ trois cents ans. Son corps est un prodige continu, car il se conserve tout entier, flexible et avec une couleur

comme s'il était mort depuis quelques jours [...] Puis nous allâmes faire valider, c'est-à-dire signer le passeport. Le consul pontifical nous accueillit avec beaucoup de courtoisie [...] Il chercha aussi à nous obtenir une réduction sur le bateau, mais cela ne fut pas possible.

À Civitavecchia par mer. L'embarquement

À six heures et demie du soir, avant de nous diriger vers le bateau à vapeur *Aventino*, nous saluâmes plusieurs ecclésiastiques venus des *Artigianelli* pour nous souhaiter un bon voyage. Les garçons eux-mêmes, attirés par les bonnes paroles, mais surtout par quelques plats supplémentaires au repas du jour, étaient devenus nos amis et semblaient avoir du chagrin de nous voir partir. Plusieurs d'entre eux nous accompagnèrent jusqu'à la mer ; puis, sautant avec agilité dans une petite barque, voulurent nous escorter jusqu'au bateau. Le vent était très fort ; n'étant pas habitués à voyager par mer, nous craignions de chavirer et de sombrer à chaque mouvement de la barque, et nos accompagnateurs riaient de bon cœur. Après vingt minutes, nous arrivâmes enfin au navire.

À première vue, il nous semblait un palais entouré par les vagues. Nous montâmes à bord, et après avoir déposé nos bagages dans un logement assez spacieux, nous nous assîmes pour nous reposer et réfléchir. Chacun éprouvait des sensations particulières qu'il ne savait comment exprimer. Rua observait tout et tous en silence. Et voici le premier contretemps : à l'heure du déjeuner, nous ne sommes pas allés manger tout de suite, et quand nous l'avons demandé, tout était fini. Rua dut dîner avec une pomme, une petite miche de pain et un verre de Bordeaux ; quant à moi, je me contentai d'un morceau de pain et d'un peu de ce vin excellent. À noter que lorsque l'on voyage en bateau, les repas sont compris dans le billet, donc que l'on mange ou non, on paie de toute façon.

Après, nous sommes montés sur le pont pour nous rendre compte de ce qu'était cet « *Aventino* ». Nous avons ainsi appris que

les navires prennent leur nom des lieux les plus célèbres des lieux vers lesquels ils se dirigent. L'un s'appelle Vatican, un autre Quirinal, un autre Aventin, comme le nôtre, pour rappeler les sept célèbres collines de Rome. Ce navire part de Marseille, touche Gênes, Livourne, Civitavecchia, puis continue vers Naples, Messine et Malte. Au retour, il répète le même parcours jusqu'à Marseille. On l'appelle aussi *bateau postal* car il transporte des lettres, des plis, etc. Qu'il fasse beau ou mauvais temps, il part de toute façon.

Le mal de mer

On nous avait assigné la couchette qui est une sorte d'armoire à étages où les passagers s'allongent sur un matelas dans chaque étage. À dix heures, on leva l'ancre et le bateau, poussé par la vapeur et un vent favorable, commença à filer à grande vitesse vers Livourne. Quand nous fûmes au large, je fus assailli par le mal de mer qui me tourmenta pendant deux jours. Ce désagrément consiste en des vomissements fréquents, et quand on n'a plus rien à rejeter, les efforts deviennent plus violents, si bien que la personne devient si épuisée qu'elle refuse tout aliment. La seule chose qui peut apporter un certain soulagement est de se mettre au lit et de rester le corps entièrement étendu, quand les vomissements le permettent.

Livourne

La nuit du 20 février fut une mauvaise nuit. Le danger ne venait pas de la mer agitée, mais le mal de mer m'avait tellement accablé que je ne pouvais rester ni couché, ni debout. Je sautai de ma couchette et allai voir si Rua était vivant ou mort. Cependant, il n'avait qu'un peu de fatigue, rien d'autre. Il se leva immédiatement, se mettant à ma disposition pour alléger les désagréments de la traversée. Quand Dieu le voulut, nous arrivâmes au port de Livourne. Par port, on entend une baie de la mer protégée de la fureur des vents par des barrières naturelles ou des bastions construits par l'homme. Ici, les navires sont à l'abri de tout danger,

ici ils déchargent leurs marchandises et en chargent d'autres pour d'autres destinations, ici ils font leurs approvisionnements. Les passagers qui le désirent peuvent aussi descendre à terre pour faire un tour en ville à condition de revenir à l'heure [...]

Je souhaitais descendre pour visiter la ville, dire la messe et saluer quelques amis, mais je ne pus le faire ; en fait je fus contraint de retourner dans ma couchette et d'y rester bien tranquille à jeun. Un serveur nommé Charles me regardait avec un œil de compassion et de temps en temps il s'approchait de moi en m'offrant ses services. Le voyant si bon et courtois, je commençai à converser avec lui, et parmi d'autres choses, je lui demandai s'il ne craignait pas d'être ridiculisé en assistant un prêtre sous le regard de tant de personnes.

– *Non, me dit-il en français, comme vous voyez, personne ne s'étonne, au contraire, tout le monde vous regarde avec bonté et désire vous aider. D'autre part, ma mère m'a appris à avoir un grand respect pour les prêtres afin de gagner la bénédiction du Seigneur.* Charles alla ensuite appeler un médecin : chaque navire a son médecin et les principaux remèdes pour tout besoin. Le médecin vint et ses manières affables me soulagèrent un peu.

– *Comprenez-vous le français ?* me dit-il. Je répondis :

– Je comprends toutes les langues du monde, même celles qui ne sont pas écrites, même le langage des sourds-muets. Je plaisantais pour me réveiller de la somnolence qui m'avait pris. L'autre comprit et se mit à rire.

– *Peut-être, ce n'est pas impossible !* disait-il en m'examinant. À la fin, il m'annonça qu'au mal de mer s'était ajoutée la fièvre et qu'une boisson de thé me ferait du bien. Je le remerciai et lui demandai son nom.

– *Mon nom, dit-il, est Jobert de Marseille, docteur en médecine et chirurgie.* Charles, attentif aux ordres du médecin, me prépara rapidement une tasse de thé, puis une autre, puis encore une autre. Et cela me fit du bien, au point

que je réussis à m'endormir.

À cinq heures [de l'après-midi], le bateau leva l'ancre. Quand nous fûmes en haute mer, j'eus de nouveau des nausées encore plus violentes, restant agité pendant environ quatre heures, puis, par épuisement – je n'avais plus rien dans l'estomac – et aidé par le roulis du navire, je m'endormis et reposai d'un sommeil tranquille jusqu'à notre arrivée à Civitavecchia.

Payer, payer, payer

Le repos de la nuit m'avait redonné des forces. Bien qu'épuisé par le long jeûne, je me levai et préparai mes bagages. Nous étions sur le point de descendre quand on nous informa d'une dette que nous ne savions pas avoir contractée. Le café n'était pas compris dans le prix des repas mais devait être payé séparément, et nous qui en avions pris quatre tasses, payâmes un supplément de deux francs, c'est-à-dire cinquante centimes par tasse. Le capitaine, après avoir fait viser les passeports, nous remit le permis de débarquement. C'est alors que commença la série des pourboires : un franc chacun aux bateliers, un demi-franc pour les bagages (que nous portions nous-mêmes), un demi-franc à la douane, un demi-franc à celui qui nous invitait dans la voiture, un demi-franc au porteur qui s'occupait des bagages, deux francs pour le visa sur le passeport, un franc et demi au consul pontifical. On n'avait pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il fallait déjà payer. En ajoutant que les pièces de monnaie changeaient de nom et de valeur et que nous devions nous fier à ceux qui nous faisaient le change [...] À la douane, ils respectèrent un paquet adressé au cardinal Antonelli avec le sceau pontifical, dans lequel nous avions mis les choses les plus importantes [...]

Après avoir terminé les opérations, je me rendis chez le barbier pour me raser une barbe de dix jours. Tout se passa bien, mais dans le salon, je ne pus détacher mon regard de deux cornes sur une table. Elles mesuraient environ un mètre et étaient ornées d'anneaux scintillants et de rubans. Je pensais qu'elles étaient destinées à un usage particulier,

mais on me dit qu'elles étaient de génisse, que nous appelons bœuf, mises là seulement comme ornement [...]

Vers Rome en diligence

Entre-temps, don Mentasti était en colère parce qu'il ne nous voyait pas arriver, tandis que la voiture nous attendait déjà. Nous nous étions mis à courir pour arriver à temps. Montés dans la voiture, nous partîmes pour Rome. La distance à parcourir était de 47 milles italiens, ce qui correspond à 36 milles piémontais. La route était très belle. Nous avons pris place dans le coupé d'où nous pouvions contempler les prairies verdoyantes et les haies fleuries. Une curiosité nous divertit beaucoup. Nous remarquâmes que tout allait par trois : les chevaux de notre voiture étaient attelés par trois ; nous rencontrâmes des patrouilles de soldats qui allaient par trois ; même certains paysans marchaient trois par trois, tout comme certaines vaches et certains ânes qui paissaient par trois. Nous riions de ces étranges coïncidences [...]

Une pause pour les chevaux

À Palo, le cocher accorda aux voyageurs une heure de liberté pour avoir le temps de reposer les chevaux. Nous en profitâmes pour courir à la taverne voisine et apaiser notre faim. Les affaires nous avaient presque fait oublier de manger ; depuis vendredi midi, je n'avais pris qu'une tasse de café au lait. Nous nous sommes attaqués aux petits pains que nous avons mangés, ou plutôt dévorés complètement. En voyant ensuite le serveur tout épuisé et pâle, je lui demandai ce qu'il avait.

– *J'ai des fièvres qui me tourmentent depuis des mois,* répondit-il. Je fis alors le bon médecin :

– *Laissez-moi faire, je vous prescris une recette qui chassera la fièvre pour toujours. Ayez seulement confiance en Dieu et en saint Louis.* Prenant alors un morceau de papier avec un crayon, j'écrivis ma recette, lui recommandant de l'apporter à un pharmacien. Il était hors de lui, tout heureux, et, ne sachant comment exprimer sa gratitude, il n'arrêtait pas de me baiser la main, et voulait baiser aussi celle de Rua, qui, par

modestie, ne le lui permit pas.

Parmi les rencontres sympathiques il y eut celle d'un gendarme pontifical. Il pensait me connaître, et je croyais le connaître, alors nous nous saluâmes tous les deux en grande fête. Et quand nous nous rendîmes compte de l'équivoque, l'amitié et les expressions de bienveillance et de respect continuèrent. Pour lui faire plaisir, je dus permettre qu'il me payât une tasse de café, et pour ma part, je lui offris un petit verre de rhum. Puis, m'ayant demandé de lui laisser un souvenir, je lui offris la médaille de saint Louis de Gonzague. Le nom de ce bon carabinier était Pedrocchi.

Dans la ville des papes

Remontés à nouveau dans la voiture et volant plus vite par le désir que par les pattes des chevaux, nous avions l'impression à chaque instant d'être arrivés à Rome. La nuit tombée, chaque fois que l'on apercevait au loin un buisson ou un arbre, Rua s'exclamait aussitôt :

– *Voici la coupole de Saint-Pierre.* Mais avant d'arriver, nous avons dû patienter jusqu'à dix heures et demie du soir, et comme il faisait déjà nuit noire, nous ne pouvions plus distinguer aucun détail. Un certain frisson cependant nous prit à la pensée que nous entrions dans la ville sainte. [...] Arrivés enfin à destination, et n'ayant aucune connaissance des lieux, nous cherchâmes un guide qui, pour douze *baiocchi*, nous accompagna chez les De Maistre, via del Quirinale 49, aux Quatre Fontaines. Il était déjà onze heures. Nous fûmes accueillis avec bonté par le comte et la comtesse ; les autres étaient déjà au lit. Après nous être un peu restaurés, nous nous souhaitâmes bonne nuit et allâmes dormir.

San Carlino

La partie du Quirinal que nous habitons est appelée [Quattro Fontane](#) parce que quatre sources permanentes proviennent de quatre contrées et se rejoignent ici. En face de la maison où nous avons pris domicile se trouvait l'église des carmes. Ceux-ci étaient tous espagnols et appartenaient à l'ordre dit

de la *Rédemption des Esclaves*. L'église fut construite en 1640 et dédiée à saint Charles ; mais pour la distinguer d'autres dédiées au même saint, on l'appela [S. Carlino](#). Nous nous sommes rendus dans la sacristie, avons montré le *Celebret* (document pour pouvoir célébrer *n.d.r.*) et ainsi nous avons pu dire la messe. [...] Nous passâmes presque toute la journée à mettre en ordre nos papiers, faire des commissions, porter des lettres [...]

Le Panthéon

Profitant d'une heure qui nous restait avant la nuit, nous nous sommes rendus au [Panthéon](#) qui est l'un des monuments les plus anciens et les plus célèbres de Rome. Il fut construit par Marcus Agrippa, gendre de César Auguste, vingt-cinq ans avant l'ère vulgaire (av. J.-C. *n.d.r.*). On croit que cet édifice a été appelé Panthéon, qui signifie *tous les dieux*, parce qu'en fait il était dédié à toutes les divinités. La façade est vraiment superbe. Huit grosses colonnes soutiennent une élégante corniche. Juste après, voici un portique formé de seize colonnes faites d'un seul bloc de granit, puis le pronaos, ou avant-temple, constitué de quatre piliers cannelés, dans lesquels sont creusées des niches anciennement occupées par les statues d'Auguste et d'Agrippa. À l'intérieur on découvre une haute coupole ouverte au milieu, par laquelle pénètre la lumière, mais aussi le vent, la pluie et la neige, quand elle tombe par ici. Les marbres les plus précieux servent ici de pavé ou d'ornement tout autour. Le diamètre est de cent trente-trois pieds, correspondant à dix-huit *trabucchi* (environ 55 m). Ce temple servit au culte des dieux jusqu'en 608 après Jésus-Christ, lorsque le pape Boniface IV, pour empêcher les désordres qui se commettaient pendant les sacrifices, le dédia au culte du vrai Dieu, c'est-à-dire à tous les saints.

Cette église a connu de nombreuses vicissitudes. Lorsque Boniface IV obtint ce monument de l'empereur Phocas, il le dédia au culte de Dieu et de la Vierge et fit transporter de

divers cimetières vingt-huit chariots de reliques qu'il plaça sous l'autel majeur. Depuis lors, on commença à l'appeler *Santa Maria ad Martyres*. Parmi les choses que nous avons beaucoup appréciées, il y eut la visite de la tombe du grand Raphaël [...] Maintenant, cette église porte aussi le nom de *Rotonde*, en raison de la forme de sa construction. Devant s'étend une place dont le centre est occupé par une grande fontaine en marbre, surmontée de quatre dauphins qui jettent continuellement de l'eau.

Saint-Pierre-aux-Liens

Le 23 février [...] nous avons été très contents de la visite à [Saint-Pierre-aux Liens](#), église située au sud de Rome à la limite de la ville. Ce fut une journée mémorable car elle coïncidait avec l'une des rares fois où l'on exposait les [chaînes de saint Pierre](#), dont les clés sont gardées par le Saint-Père lui-même. Une tradition soutient que c'est saint Pierre lui-même qui a érigé ici la première église en la dédiant au Sauveur. Détruite par l'incendie de Néron, elle fut reconstruite par saint Léon le Grand en 442 et dédiée au premier Pape. On l'a appelée Saint-Pierre-aux-Liens, car le Pape y a placé la chaîne avec laquelle le Prince des Apôtres avait été enchaîné à Jérusalem sur l'ordre d'Hérode. Le patriarche Juvénal l'avait offerte à l'impératrice Eudoxie, qui à son tour l'envoya à Rome à sa fille Eudoxie junior, épouse de Valentinien III. À Rome, on conservait aussi la chaîne avec laquelle saint Pierre avait été enchaîné dans la prison Mamertine. Lorsque saint Léon voulut faire la comparaison entre celle-ci et celle de Jérusalem, les deux chaînes s'unirent l'une à l'autre de manière prodigieuse, de sorte qu'aujourd'hui elles forment une seule chaîne, qui est conservée dans un autel spécial à côté de la sacristie. Nous avons eu la consolation de toucher ces chaînes de nos propres mains, de les embrasser, de les mettre autour de notre cou et de les approcher de notre front. Nous avons également soigneusement vérifié pour essayer de discerner le point d'union des deux, mais cela ne nous a pas été possible. Nous

avons seulement pu constater que la chaîne de Rome est plus petite que celle de Jérusalem.

À Saint-Pierre-aux-Liens se trouve le magnifique **tombeau de Jules II** [...] C'est l'un des chefs-d'œuvre du célèbre Michel-Ange Buonarroti, qui est considéré comme l'un des plus grands artistes du marbre, l'auteur de la [statue de Moïse](#) placée près de l'urne. Le patriarche est représenté avec les tables de la loi sous son bras droit, en train de parler au peuple qu'il regarde fièrement, car il s'était rebellé. L'église est à trois nefs, séparées par vingt colonnes de marbre de Paros, et deux de granit bien conservé.

Saint-Louis des Français

Vers neuf heures, nous nous sommes rendus à [Santa Maria sopra Minerva](#), où nous avons été reçus en audience privée par le cardinal Gaude pendant environ une heure et demie. Il parla avec nous en dialecte piémontais, s'intéressant à nos oratoires [...] L'après-midi, nous sommes allés rendre visite au marquis Giovanni Patrizi [...]. En face de son palais se trouve l'[église Saint-Louis des Français](#) qui donne son nom à la place et au quartier voisin. C'est une église bien entretenue et enrichie de nombreux marbres précieux. Sa singularité réside dans les sépultures des Français célèbres morts à Rome. En effet, le sol et les murs sont couverts d'épithaphes et de plaques. [...]

Sainte-Marie-Majeure sur l'Esquilin

Du Quirinal part une route qui mène à l'Esquilin, ainsi nommé à cause des nombreux chênes qui couvraient autrefois la colline. Sur la partie haute s'élève [Sainte-Marie-Majeure](#), dont tous les historiens sacrés ont raconté l'origine de la manière suivante. Un certain Giovanni, patricien romain, n'ayant pas d'enfants, désirait employer ses biens dans une œuvre de piété [...] La nuit du 4 août 352, la Vierge lui apparut en rêve et lui ordonna de lui élever un sanctuaire à l'endroit où il trouverait le lendemain de la neige fraîche. La même vision se manifesta au pape de l'époque, Libère. Le

jour suivant, comme la rumeur se répandit qu'une abondante neige était tombée sur la colline de l'Esquilin, Libère et Giovanni s'y rendirent, et, constatant le prodige, ils s'activèrent à mettre en pratique le commandement reçu dans la vision. Le Pape traça le plan du nouveau sanctuaire, qui fut rapidement achevé avec l'argent de Giovanni, et quelques années plus tard, Libère put procéder à la consécration [...]

Devant l'église s'étend une vaste place au centre de laquelle se trouve l'ancienne colonne de marbre blanc, provenant du temple de la paix. Le pape Paul V, en 1614, la dota d'une base et d'un chapiteau, sur lequel il plaça la [statue de la Vierge avec l'Enfant](#). L'architecture de la façade est majestueuse et est soutenue par de grosses colonnes de marbre qui forment un vaste vestibule. Au fond de celui-ci a été placée la statue de Philippe IV, roi d'Espagne, qui fit de nombreuses donations en faveur de cette église et voulut lui-même être inscrit parmi les chanoines. Le sol est en mosaïque précieuse travaillée avec des marbres de différents types, tous d'une valeur inestimable.

La chapelle à droite de l'autel majeur conserve la **tombe de saint Jérôme**, la [crèche du Sauveur](#) et l'**autel du pape Libère**. L'autel papal est recouvert de précieux marbres de porphyre, et soutenu par quatre angelots en bronze doré. En dessous s'ouvre la **Confession**, qui est une chapelle dédiée à saint Matthias. Nous sommes allés la visiter le jour de la station de carême, ainsi nous avons eu la chance de trouver exposé sur un riche autel la **tête de saint Matthias**. Nous l'avons observée attentivement, et nous avons remarqué que la peau restait attachée à la tête, qu'on apercevait même quelques cheveux attachés au crâne vénérable.

La Vierge et la peste

Dans la chapelle à gauche de l'autel, on peut observer [un tableau de la Vierge attribué à saint Luc](#), très vénéré par le peuple. L'image a été tenue en grande considération par les papes. Saint Grégoire le Grand, lors de la terrible peste de

590, la porta en procession jusqu'au Vatican. C'était le 25 avril. Lorsque le cortège arriva près du mausolée d'Hadrien, on vit un ange qui remettait l'épée dans le fourreau, indiquant ainsi la cessation de la peste. En mémoire de ce prodige, le mausolée fut appelé [Château Saint-Ange](#), et depuis lors, la procession se répète chaque année le jour de saint Marc Évangéliste. À Sainte-Marie-Majeure, tout est majestueux et grand ; mais la parole et l'écrit ne parviennent pas à la décrire en vérité. Qui la voit de ses propres yeux fixe son regard émerveillé dans chaque coin.

Aujourd'hui, mercredi de carême ici à Rome, on jeûne et cela signifie que sont interdits non seulement les aliments à base de viande, mais aussi toute soupe ou plat à base d'œufs, de beurre ou de lait. Les assaisonnements utilisés en ces mercredis sont l'huile, l'eau et le sel. La pratique est strictement observée par toutes les classes de personnes, tant et si bien que dans les marchés et les boutiques, ce jour-là, on ne trouve ni viande, ni œufs, ni beurre.

La légende de saint Galgan

Le soir, madame De Maistre nous raconta une histoire digne d'être retenue. Elle dit : *L'année dernière, le vicaire général de Sienne est venu nous rendre visite. Parmi les nombreuses choses dont il avait l'habitude de nous parler, il nous raconta l'histoire de saint Galgan, soldat. Ce saint est mort depuis des siècles, et sa tête est conservée intacte ; mais la plus grande merveille est que chaque année, on lui coupe les cheveux, qui poussent insensiblement et retrouvent la même longueur l'année suivante. Un protestant, après avoir écouté ce prodige, se mit à rire en disant : laissez-moi sceller l'urne où est conservée la tête, et si les cheveux poussent malgré tout, je reconnâtrai le miracle et deviendrai catholique. La chose fut rapportée à l'évêque qui répondit : je mettrai les sceaux épiscopaux pour garantir l'authenticité de la relique, qu'il mette les siens pour s'assurer du fait. Ainsi fut fait. Mais ce monsieur, impatient de voir si le*

prodige commençait à se produire, après quelques mois demanda à ouvrir l'urne. Imaginez sa surprise lorsqu'il vit que les cheveux de saint Galgan avaient déjà poussé comme ils l'auraient fait s'il avait été vivant ! Alors c'est vrai ! s'exclama-t-il. Je deviendrai catholique. En effet, l'année suivante, le jour de la fête du Saint, lui et sa famille renoncèrent au luthéranisme et embrassèrent la religion catholique, qu'il professe aujourd'hui d'une façon exemplaire.

Sainte-Pudentienne au Viminal

Partant des Quatre Fontaines, on monte au Viminal, ainsi nommé à cause des nombreux osiers ou joncs, qui le recouvraient autrefois. Au pied de cette colline, dans la maison de Pudens, sénateur romain, saint Pierre logea lorsqu'il vint à Rome. Le saint apôtre convertit son hôte à la foi et transforma sa maison en église. Saint Pie I, vers 160, à la demande des vierges *Pudentienne et Praxède*, filles du sénateur Pudens, consacra cette église, qui [...] fut ensuite [dédiée à Sainte Pudentienne](#) parce qu'elle y avait habité et y était morte. De nombreux papes ont entrepris la restructuration de ce lieu qui contient de précieux témoignages chrétiens. Le **puits de sainte Pudentienne** mérite une attention particulière. On croit qu'elle y enterra les corps des martyrs. Au fond, on peut remarquer une grande quantité de reliques ; l'histoire dit qu'il contient les reliques de trois mille martyrs.

À côté de l'autel majeur, il y a une chapelle de forme oblongue avec un autel sur lequel on admire un groupe en marbre représentant Jésus qui remet les clés à saint Pierre. On croit que cet autel est celui sur lequel saint Pierre a célébré la messe, et sur lequel, à ma grande consolation, j'ai pu célébrer moi-même. On y conserve des morceaux d'éponge dont se servait Pudentienne pour recueillir le sang des plaies des martyrs, ou de la terre qui en était imprégnée.

En continuant vers la gauche, on arrive à une **chapelle qui conserve le témoignage d'un grand miracle**. Alors qu'il célébrait la messe, un prêtre douta de la possibilité de la

présence réelle de Jésus dans l'hostie sainte. Après la consécration, l'hostie lui échappa des mains et, tombant sur le sol, rebondit d'abord sur une marche puis sur une autre. Là où elle frappa la première fois, le marbre resta presque perforé, et sur la deuxième marche se forma une cavité très profonde en forme d'hostie. Ces deux marches en marbre sont conservées en ce même lieu et soigneusement gardées.

Sainte-Praxède

Partant de *Sainte-Pudentienne*, en montant vers l'Esquilin, à peu de distance de Sainte-Marie-Majeure, on trouve l'[église Sainte-Praxède](#). Vers l'an 162 après J.-C., au-dessus de l'endroit où se trouvaient les thermes, c'est-à-dire les bains de Novatus, saint Pie I éleva une église en l'honneur de cette vierge, sœur de Novatus, Pudentienne et Théotilus. L'endroit servit de refuge aux anciens chrétiens en temps de persécution. La Sainte, qui s'employait à fournir ce qui était nécessaire aux chrétiens persécutés, s'occupait également de recueillir les corps des martyrs qu'elle enterrait ensuite, versant leur sang dans le puits qui se trouve au milieu de l'église. Celle-ci est riche en ornements et en marbres précieux, comme presque toutes les églises de Rome.

Il y a aussi la **chapelle des martyrs Zénon et Valentin**, dont les corps, transportés par saint Pascal I en l'an 899, reposent sous l'autel. Ici se conserve également une colonne en jaspe, haute d'environ trois coudées, qu'un cardinal nommé Colonna fit transporter de Terre Sainte en l'an 1223. On pense que c'est celle à laquelle le Sauveur fut attaché pendant la flagellation.

Le Caelius

Depuis l'Esquilin, en regardant vers l'ouest, on voit la colline du Caelius. Autrefois, elle était appelée *Querchetulano* à cause des chênes qui la recouvraient. Plus tard, elle fut nommée Caelius d'après Caeles Vibenna, capitaine des Étrusques venus en aide à Rome, et que Tarquinius Priscus fit loger sur cette colline. La première

chose que l'on remarque est le plus grand obélisque que l'on connaisse. Ramsès, pharaon d'Égypte, le fit ériger à Thèbes en le dédiant au soleil. Constantin le Grand le fit transporter à travers le Nil jusqu'à Alexandrie, mais, après sa mort, ce fut son fils Constance qui le transporta à Rome. Pour le voyage, on utilisa un vaisseau de trois cents rames, et à travers le Tibre, il fut conduit dans la ville et placé dans un endroit appelé Circus Maximus. Là, il tomba à terre et se brisa en trois parties. Le pape Sixte V le fit restaurer et ériger sur la place du Latran en 1588. L'obélisque atteint une hauteur de 153 pieds romains. Il est entièrement orné de hiéroglyphes et surmonté d'une haute croix.

À droite de la place se trouve le baptistère de Constantin avec l'[église Saint-Jean in Fonte](#). On dit qu'elle a été construite par Constantin à l'occasion du baptême qu'il reçut du pape saint Sylvestre en l'an 324. Elle possède deux chapelles, l'une dédiée à saint Jean-Baptiste, l'autre à saint Jean l'Évangéliste, d'où son nom d'église S. Giovanni in Fonte. Le baptistère, qui est une cuve de grande largeur revêtue de marbres précieux, se trouve au milieu. La petite chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste est considérée comme une chambre de Constantin, transformée en oratoire et dédiée au saint Précurseur par le pape saint Hilaire.

Saint-Jean-de-Latran

En sortant du baptistère et en traversant la vaste place, on trouve la [basilique Saint-Jean-de-Latran](#). Cette célèbre construction est la première et principale église du monde catholique. Sur la façade on peut lire : *Ecclesiarum Urbis et Orbis Mater et Caput* (mère et tête de toutes les églises de Rome et du monde). C'est le siège du Souverain Pontife en tant qu'évêque de Rome ; après son couronnement, il va en prendre solennellement possession. Elle fut également appelée *Basilique constantinienne*, car fondée par Constantin le Grand. Elle fut ensuite appelée *Basilique du Latran* parce qu'érigée là où se trouvait le palais d'un certain Plautius

Lateranus, que Néron a fait tuer ; et aussi *Basilique du Sauveur* à la suite d'une apparition du Sauveur survenue pendant la construction. On l'appelle encore *Basilique d'Or* à cause des précieux dons dont elle a été enrichie, et *Basilique San Giovanni* parce qu'elle est dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint Jean Évangéliste.

C'est Constantin le Grand qui la fit construire près de son palais, vers l'an 324. Agrandie ensuite avec de nouveaux corps de bâtiment, elle fut cédée au saint Pontife. C'est ici que les papes résidèrent jusqu'au temps de Grégoire XI. Lorsque celui-ci ramena le Saint-Siège d'Avignon à Rome, il transféra sa résidence au Vatican.

En 1308, un terrible incendie la détruisit, mais Clément V, qui était alors à Avignon, envoya immédiatement ses agents avec de grandes sommes d'argent, et en peu de temps, elle fut reconstruite. Le portique est soutenu par vingt-quatre gros piliers ; au fond se trouve la statue de Constantin trouvée dans ses thermes au Quirinal. La grande porte en bronze est d'une hauteur extraordinaire. Elle provient de l'église *Saint-Adrien in Campo Vaccino* et a été transportée ici. Elle constitue un rare exemple de portes anciennes dites *Quadrifores*, c'est-à-dire construites de manière à pouvoir s'ouvrir en quatre parties, une à la fois sans que l'une mette en danger la stabilité de l'autre. À droite, il y a une porte murée qui ne s'ouvre que pendant l'année du jubilé et qui est appelée **Porte Sainte**.

L'intérieur est à cinq nefs. La longueur, la hauteur, la richesse des pavements, des sculptures et des peintures sont un enchantement pour les yeux. Il faudrait en écrire de gros volumes pour en parler dignement. Parmi **les reliques insignes de cette église il y a les têtes des deux princes des Apôtres Pierre et Paul**. Elles sont conservées sous l'autel majeur et encastrées dans une autre tête d'or. Il y a aussi une **relique insigne de saint Pancrace martyr**, et on y conserve **une table** que l'on pense être celle même sur laquelle Jésus célébra la sainte cène avec ses Apôtres.

En sortant de l'église par la porte principale et en traversant la place, on trouve la [Scala Santa](#), un bâtiment que le pape Sixte V fit ériger pour y conserver l'escalier, qui se trouvait auparavant en morceaux dans l'ancien palais papal du Latran. Il est formé de vingt-huit marches en marbre blanc provenant du prétoire de Pilate à Jérusalem et que Jésus monta et descendit plusieurs fois pendant sa passion. Sainte Hélène, mère de Constantin, les envoya à Rome avec beaucoup d'autres choses sanctifiées par le sang de Jésus-Christ. Ce célèbre escalier est tenu en grande vénération et c'est pourquoi on le monte à genoux, et on redescend par l'un des quatre escaliers latéraux. Ces marches se sont creusées à cause du grand afflux de chrétiens qui les ont montées, si bien qu'elles ont été recouvertes de planches de bois. Le même Sixte V fit placer en haut de l'escalier la célèbre chapelle privée des papes, qui est pleine des plus insignes reliques, et que l'on appelle **Sancta Sanctorum**.

Cité du Vatican. La construction

La [colline du Vatican](#) contient tout ce qui existe de plus excellent dans les arts, et de mémorable dans la religion ; c'est pourquoi nous en donnerons une description un peu plus précise. Elle a été appelée Vatican d'après *Vagitanus*, une divinité qui était censée surveiller le *vagissement* des enfants. En effet, la première syllabe Va (*va n.d.r.*) dont est composé le mot est aussi le premier cri des enfants. La colline acquit de la renommée lorsque Caligula y construisit le cirque auquel on donna ensuite le nom de Néron. Pour passer de la rive gauche à la rive droite du Tibre, Caligula construisit le pont du Vatican, dit aussi Triomphal, qui n'existe plus maintenant. Le cirque de Néron commençait là où se trouve aujourd'hui l'église Sainte-Marthe et s'étendait jusqu'aux marches de l'ancienne basilique vaticane. Dans ce cirque fut enterré le [corps du Prince des Apôtres](#) [...]

Là furent également enterrées les ossements d'autres papes, dont Lin, Clément, Anaclet, Évariste et d'autres encore.

Le *Mémorial de S. Pierre*, c'est-à-dire le petit temple construit sur sa tombe, dura jusqu'aux temps de Constantin qui, à la demande de saint Sylvestre, vers 319, entreprit la construction d'une église en l'honneur de l'Apôtre. Elle fut érigée précisément autour de ce petit temple, en utilisant des matériaux prélevés sur des édifices publics. La construction fut appelée Basilique constantinienne, et à cette époque, elle était considérée comme l'une des plus célèbres de la chrétienté. Au milieu de cette église, faite en forme de croix latine, se trouvait l'autel dédié à saint Pierre sous lequel son corps était enterré, protégé par des grilles ; cet espace était déjà appelé la **Confession de saint Pierre**. Une fois le temple achevé et doté de riches ornements, le pape Sylvestre le consacra le 18 novembre 324 [...] Les pontifes qui vinrent par la suite l'ont embelli et l'agrandi. Pendant onze siècles, il fut l'objet de la dévotion et de l'admiration des chrétiens qui se rendaient à Rome.

Au XVe siècle, il commençait à se détériorer, c'est pourquoi Nicolas V pensa à le rénover, mais il n'eut que le mérite de commencer les travaux, car la mort lui fit suspendre tout. Jules II reprit la construction en changeant son nom, qui passa de **Basilique constantinienne à Saint-Pierre du Vatican**, et posa la première pierre le 18 avril 1506. Les architectes furent Bramante, puis Fra Giocondo Domenico et Raffaello Sanzio. Après eux travaillèrent les architectes les plus célèbres et les esprits les plus sublimes de l'époque.

La grande place

[...] Devant la basilique s'ouvre une vaste place dont la longueur dépasse la moitié d'un kilomètre. Elle est formée de 284 colonnes et de 64 piliers qui, disposés en demi-cercle de chaque côté en quatre rangées, forment trois voies dont la plus large, celle du centre, permet le passage de deux voitures. Au-dessus de la colonnade sont placées 96 statues de saints, en marbre, d'une hauteur d'environ 10 pieds. Au centre, s'élève l'obélisque égyptien. Il est d'une seule

pièce, et c'est le seul qui soit resté entier. Il mesure 126 pieds de hauteur, y compris la croix et le piédestal. Il n'a pas de hiéroglyphes. Nucoreus, roi d'Égypte, l'avait érigé à Héliopolis, d'où il fut prélevé et transporté à Rome par Caligula l'an 3 de son règne. Il fut placé dans le cirque construit au pied de la colline du Vatican, comme le montrent les inscriptions qui y sont lues. Ce cirque fut appelé *de Néron* parce qu'il s'y rendait fréquemment ; c'est ici que ce cruel empereur fit un massacre de chrétiens, les accusant d'être les auteurs de l'incendie de Rome qu'il avait lui-même allumé.

En 1818, on construisit une horloge solaire sur la place. Sur le sol on dessina les douze signes du zodiaque. L'obélisque faisait office de gnomon, et son ombre indiquait les stations du soleil. Tout autour, on écrivit les noms des vents avec la direction dans laquelle chacun d'eux souffle. De chaque côté, deux fontaines semblables jettent perpétuellement de l'eau dont les jets peuvent monter jusqu'à soixante pieds. La reine d'Écosse, accueillie avec pompe en ce lieu, regarda avec émerveillement les deux fontaines, pensant qu'elles avaient été faites spécialement pour l'accueillir. Non, dit un monsieur qui était à ses côtés, ces jets sont perpétuels.

Visite à Saint-Pierre

En marchant vers la façade de la basilique, on arrive à un magnifique escalier flanqué de deux statues, l'une de saint Pierre et l'autre de saint Paul, installées là par le pape Pie IX. En montant les marches, on se trouve devant la façade qui porte cette inscription : *En l'honneur du Prince des Apôtres Paul V, Souverain Pontife, en l'an 1612, 7e de son pontificat.* Au-dessus du portique s'étend la grande **Loggia des bénédiction**s. La façade est majestueuse et imposante. Le portique est entièrement orné de marbres, de peintures en mosaïque et d'autres travaux élégants. Au fond du vestibule à droite, on peut observer la magnifique statue équestre de Constantin en train de contempler la prodigieuse croix qui lui

apparut dans le ciel avant la bataille finale contre Maxence.

Du portique, on entre dans la basilique par quatre portes, dont la dernière à droite ne s'ouvre que pour l'année sainte. La porte principale est en bronze, d'une grande hauteur, et il faut de nombreux bras forts pour l'ouvrir. L'intérieur se présente à cinq nefs en plus de la croisée qui se termine par la tribune. La curiosité et la surprise nous ont conduits au milieu de la nef principale. Ici, nous nous sommes arrêtés pour admirer et réfléchir sans dire un mot. Il nous sembla voir la Jérusalem céleste. La longueur de la basilique est de 837 coudées, sa largeur de 607. C'est la plus grande église de toute la chrétienté. Après Saint-Pierre, la plus vaste est celle de Saint-Paul à Londres. Si l'on ajoute à l'église Saint-Paul celle de notre Oratoire, on obtient la longueur précise de Saint-Pierre.

Après être restés immobiles pendant un certain temps, nous avons cherché le bénitier. Nous avons aperçu deux angelots, à première vue très petits, tenant une sorte de coquille dans le premier pilier de la basilique. Cela nous étonna qu'une église aussi vaste ait un bénitier si petit. Mais l'étonnement se transforma en surprise lorsque nous vîmes les angelots devenir de plus en plus grands à mesure que nous nous approchions. La coquille devint un vase d'environ six pieds de circonférence, et les angelots de chaque côté nous montraient leurs mains avec des doigts aussi gros que notre bras. C'est la preuve que les proportions de ce merveilleux édifice sont si bien réglées qu'elles rendent moins sensible son ampleur, que l'on découvre de mieux en mieux en examinant chaque détail. Autour des piliers de la nef principale, on voit les statues en marbre des fondateurs des ordres religieux.

Dans le dernier pilier à droite se trouve la statue en bronze de saint Pierre, tenue en grande vénération. C'est saint Léon le Grand qui la fit fondre avec le bronze de celle de Jupiter Capitolin. Elle rappelle la paix que ce Pontife obtint d'Attila qui faisait rage contre l'Italie. Le pied droit qui

dépasse du piédestal est usé par les lèvres des fidèles qui ne passent jamais devant lui sans la baiser avec respect. Pendant que nous admirions la statue, l'ambassadeur autrichien à Rome passa en s'inclinant devant le prince des Apôtres et lui baisa le pied.

Nefs et chapelles

Disons maintenant quelques mots sur les nefs latérales et les chapelles qui s'y trouvent. À droite, on rencontre d'abord la chapelle de la **Pietà**. En plus des magnifiques mosaïques et des statues qui l'ornent, on admire au-dessus de l'autel le célèbre groupe sculpté par Michel-Ange en marbre blanc, alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans. C'est peut-être la plus belle sculpture du monde. Le même Michel-Ange en était si satisfait qu'il la signa sur la ceinture de Marie.

À gauche de la chapelle de la Pietà se trouve celle dédiée au **Crucifix** et à **Saint Nicolas**. De là, on entre dans la petite **Chapelle de la Sainte Colonne**, où est conservée, protégée par une grille en fer, l'une des colonnes à vis qui se trouvaient autrefois devant l'autel de la **Confession de Saint Pierre**. C'est cette colonne sur laquelle Jésus-Christ s'appuya lorsqu'il prêcha dans le temple de Salomon. On s'émerveille devant la partie touchée par les épaules sacrées du Sauveur et jamais couverte de poussière, ce qui fait qu'on n'a pas besoin de la dépoussiérer comme le reste.

Après la chapelle de la Pietà, on rencontre le monument funéraire de *Léon XII*, érigé par Grégoire XVI. Le Pape est représenté en train de bénir le peuple depuis la loggia au-dessus du portique ; tout autour, on voit les têtes des cardinaux assistant à la cérémonie. En face de ce tombeau se trouve le cénotaphe de *Christine Alexandra*, reine de Suède, morte à Rome le 19 avril 1689. Celle-ci, protestante, convaincue de la faible consistance de sa religion, se fit instruire dans le catholicisme et fit la solennelle abjuration à *Innsbruck* le 3 novembre 1655. Divers bas-reliefs qui ornent le tombeau représentent cet événement.

Suit la **chapelle de Saint Sébastien**, elle aussi riche en peintures et en marbres. En sortant à droite, on trouve le dépôt funéraire d'*Innocent XII* des Pignatelli de Naples. En face se trouve le tombeau de la célèbre comtesse *Mathilde*, illustre bienfaitrice de l'Église et soutien de l'autorité pontificale. Urbain VIII fit transférer ici ses cendres, les retirant du monastère de Saint Benoît à Mantoue. Elle fut la première des femmes illustres qui ont mérité un tombeau dans la basilique vaticane. La comtesse est représentée debout ; le tombeau est orné d'un bas-relief représentant l'absolution donnée par Grégoire VII à Henri IV, empereur d'Allemagne, à la demande de Mathilde et d'autres personnages, le 25 janvier 1077 dans la forteresse de Canossa.

On arrive ensuite à la chapelle du Saint-Sacrement, riche en marbres et mosaïques. À côté de l'autel, un escalier mène au palais pontifical. Cet autel est dédié à *Saint Maurice* et à ses compagnons martyrs, patrons principaux du Piémont. Les deux colonnes torsadées d'un seul tenant qui ornent l'autel sont deux des douze qui sont censées avoir été amenées à Rome de l'ancien temple de Salomon. Sur le sol devant l'autel, on admire le tombeau en bronze de Sixte IV Della Rovere. Il fut exécuté sur ordre de Jules II, son neveu, et représente les vertus et la science propres au défunt. Il contient les cendres des deux papes.

En sortant de la chapelle, voici à droite le tombeau de *Grégoire XIII* Buoncompagni. Il est orné de deux statues, la *Religion* et la *Force* ; au centre un grand bas-relief représente la réforme du calendrier, dite grégorienne. Ici sont représentés une quantité de personnages illustres qui ont participé à cette œuvre, tous en train de vénérer le Pape. En face, dans une urne en stuc, reposent les ossements de *Grégoire XIV* de la famille Sfrondato. Ici se termine la nef latérale et on entre dans la croix grecque d'après le dessin de Michel-Ange.

En sortant de la nef, à droite se trouve la **Chapelle**

Grégorienne. Au-dessus de l'autel est vénérée une ancienne image de la Vierge du temps de Pascal II. En dessous repose le **corps de Saint Grégoire de Nazianze**, transféré sur ordre de Grégoire XIII de l'église des moniales du Champ de Mars. En poursuivant le chemin, on arrive au monument funéraire de *Benoît XIV* Lambertini, érigé par les cardinaux qu'il avait créés. De chaque côté du tombeau s'élèvent deux magnifiques statues représentant le *Désintéressement* et la *Sagesse*, les deux vertus les plus lumineuses de ce pape. La statue du Pape, debout, bénit le peuple d'un geste majestueux. Ce travail est si bien exécuté que le simple regard sur le Pape nous fait reconnaître en lui la grandeur et l'élévation de son âme. En face, on reconnaît l'autel de *Saint Basile le Grand* avec au-dessus un précieux tableau en mosaïque de l'empereur Valens s'évanouissant en présence du Saint, tandis qu'il le regardait célébrer la messe.

On arrive ensuite à la tribune. Le premier autel à droite est dédié à *Saint Venceslas martyr*, roi de Bohême ; celui du milieu est consacré aux *saints Processus* et *Martinien*, gardes de la prison Mamertine, convertis à la foi par saint Pierre, lorsque l'Apôtre y était enfermé. Ces deux saints ont donné leur nom à l'emplacement ; leurs corps reposent sous l'autel. Trois précieux bas-reliefs représentent saint Pierre en prison libéré par l'Ange (celui du milieu), saint Paul prêchant à l'Aréopage (celui à droite), le troisième les saints Paul et Barnabé, pris pour des divinités par les habitants de Lystres. On rencontre ensuite le tombeau de *Clément XIII* Rezzonico, sculpture d'Antonio Canova. C'est un chef-d'œuvre. Le tableau de l'autel qui se trouve en face du monument représente saint Pierre en danger de se noyer, soutenu par le Rédempteur. Plus loin, voici l'autel de *saint Michel*, puis celui de *sainte Pétronille*, fille de saint Pierre. Cette sainte est représentée dans une mosaïque qui raconte le déterrage de son cadavre pour le montrer à Flaccus, noble Romain, qui l'avait demandée en mariage. Dans la partie supérieure est figurée son âme qui, par ses prières, obtint de mourir vierge et est

accueillie par Jésus-Christ. Plus loin, on voit le sarcophage de *Clément X Altieri* ; le bas-relief représente l'ouverture de la porte sainte pour le Jubilé de 1675. L'autel est surmonté du tableau de saint Pierre qui, aux prières d'une foule de mendiants, ressuscite la veuve Tabitha.

En gravissant deux marches de porphyre qui faisaient partie de l'autel majeur de l'ancienne basilique, on monte à l'**Autel de la Chaire**. Un groupe surprenant de quatre statues en métal soutient le siège pontifical. Les deux de devant représentent deux Pères latins, Ambroise et Augustin ; les deux de derrière les Pères grecs, Athanase et Jean Chrysostome. Le poids de ces groupes s'élève à 219.161 livres de métal. La chaire en bronze recouvre, comme précieuse relique, celle en bois marqueté de divers bas-reliefs en ivoire. Cette chaise est celle du sénateur Pudens qui servit l'Apôtre Pierre et plusieurs papes après lui.

Au-dessus de l'autel de la Chaire, comme fond, est figuré sur toile le *Saint-Esprit* entre des vitraux colorés et rayonnants de sorte que celui qui le regarde semble voir une étoile d'or resplendissante. En dessous, à gauche de celui qui regarde, se trouve le magnifique tombeau de *Paul III Farnèse*, monument très précieux pour ses sculptures. La statue du Pape assis sur l'urne est en bronze, les deux autres statues, en marbre, représentent la *Prudence* et la *Justice*. En face est placé le tombeau du pape Urbain VIII dont la statue est en bronze. La *Justice* et la *Charité* sont de chaque côté, sculptées en marbre blanc. Sur l'urne on distingue l'image de la mort en train d'écrire dans un livre le nom du Pape. Ici nous avons interrompu la visite : nous étions fatigués, la visite avait duré de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi.

Rome. Sainte-Marie de la Victoire

Du Quirinal, en regardant vers le sud, on voit la rue de [Porta Pia](#), ainsi nommée d'après le pape Pie IV qui, pour l'embellir, a réalisé de nombreux travaux. Le long de cette route, près de la fontaine de l'Acqua Felice, s'élève à gauche l'église

de [Sainte-Marie de la Victoire](#), édiflée par Paul V en 1605, et ainsi nommée à cause d'une image miraculeuse de la Vierge qui y fut transportée par le père Dominique des Carmes Déchaussés. C'est à cette image, ou plutôt à la protection de Marie que le duc Maximilien de Bavière dut la grande victoire remportée en quelques jours contre les protestants, qui avaient mis à mal le royaume d'Autriche avec une armée très nombreuse. L'image prodigieuse est conservée sur l'autel majeur. Aux corniches sont accrochées les bannières prises aux ennemis : glorieux monument à la protection de Marie.

En mémoire de la libération de Vienne, la fête du *Nom de Marie* a été instituée, célébrée par toute la chrétienté le dimanche dans l'octave de la naissance de Marie. Cela se produisit le 12 septembre 1683 sous le pontificat d'Innocent XI. Dans cette même église, une solennité spéciale est célébrée le deuxième dimanche de novembre en souvenir de la célèbre victoire remportée par les chrétiens contre les Turcs à *Lépante* le 7 octobre 1571, sous Pie V. Quelques bannières prises aux Turcs sont également accrochées comme trophées à la corniche de cette église.

Devant Sainte-Marie de la Victoire se trouve la [fontaine de Termini](#), appelée fontaine de Moïse, car dans une niche est sculptée la statue de Moïse qui, avec le bâton à la main, fait jaillir l'eau de la pierre. Elle est également appelée *Acqua Felice* d'après le frère Félix, qui est le nom de Sixte V lorsqu'il était au couvent.

[L'île Tibérine](#)

Dans l'après-midi, nous avons décidé d'aller avec le comte De Maistre visiter la grande œuvre Saint-Michel de l'autre côté du Tibre. Nous devons donc traverser le fleuve à la hauteur d'une petite île appelée Tibérine ou aussi Lycaonienne, d'après un temple dédié à Jupiter Lycaonien. Voici l'origine de cette île. Lorsque Tarquin fut expulsé de Rome, le Tibre était presque à sec, laissant à découvert quelques bancs de sable. Les Romains, poussés par la haine contre ce roi,

allèrent dans ses champs, coupèrent les blés et l'épeautre qui étaient proches de la maturité et jetèrent tout dans le Tibre. La paille alla s'arrêter sur le sable, et en se déposant, la boue de sable que l'eau faisait couler parvint à se consolider au point qu'on put y cultiver et y habiter. Sur cette île, les païens élevèrent un temple en l'honneur d'Esculape ; mais en 973, on y déposa le **corps de saint Barthélemy** qui repose dans l'urne sous l'autel majeur.

Après avoir traversé le Tibre et continuant vers l'hospice Saint-Michel, on rencontre à droite l'église [Sainte-Cécile](#), édifiée à l'endroit où se trouvait sa maison. Urbain I, vers le milieu du troisième siècle, la consacra, et saint Grégoire le Grand l'enrichit de nombreux objets précieux. En entrant à droite on trouve la chapelle où était le bain de sainte Cécile, où on dit qu'elle a reçu le coup mortel. L'autel majeur, protégé par une grille en fer, garde le **corps de la sainte**. Au-dessus de l'urne une sculpture émouvante en marbre la représente allongée et vêtue comme on l'a retrouvée dans le tombeau.

Arrivés à l'hospice *Saint-Michel*, nous avons eu une audience du Cardinal Tosti qui nous raconta divers épisodes qui lui étaient arrivés à l'époque de la république. Lui aussi fut contraint de vivre un certain temps loin de l'hospice pour ne pas devenir la victime d'un attentat. Parmi les divers objets volés dans cette triste circonstance à ce pieux cardinal, il y avait trois tabatières très précieuses, surtout pour leur antiquité et leur provenance. Quand on les apporta aux membres du triumvirat, Mazzini pensa en garder une pour lui et offrir les deux autres à ses compagnons. Mais ceux-ci n'osèrent pas les prendre. Mazzini arrangea tout, et gracieusement se les mit toutes les trois dans la poche !

Le Capitole

Sur le chemin du retour, à mi-chemin, se dresse la colline la plus haute de Rome, le [Capitole](#), ainsi nommée d'après *caput Toli*, tête de Tolus, qui fut découverte alors que Tarquin le

Superbe faisait aplanir le sommet pour l'ériger en forteresse. Nous avons monté un long escalier au bout duquel se dressent deux statues colossales représentant Castor et Pollux. Le plan qui forme la place s'appelait autrefois *inter duos lucos*, car il se trouvait entre les bosquets qui recouvraient les deux sommets. C'est ici que Romulus avait créé un abri pour les peuples voisins qui souhaitaient s'y réfugier. Le Capitole d'aujourd'hui n'a plus l'imposante allure guerrière, mais c'est une place majestueuse entourée de palais qui abritent des musées, et où se traitent les affaires municipales. Dans une partie de cette place se trouvait le temple de Jupiter Feretrius, ainsi nommé d'après les armes des vaincus que les vainqueurs allaient accrocher à l'autel de ce temple.

Au milieu de la place s'élève la **célèbre statue équestre de Marc-Aurèle** en pacificateur. C'est la plus belle parmi les plus anciennes statues en bronze qui aient été conservées intactes. Une partie des grands bâtiments qui entourent la place constitue le palais sénatorial, fondé par Boniface IX en 1390 sur le terrain où se trouvait l'ancien sénat des Romains. Sur le côté se trouve la source de l'Acqua Felice, ornée de deux statues couchées du Nil et du Tibre. De là, par un petit escalier, on accède à la tour du Capitole, érigée sous forme de campanile à l'endroit même où autrefois montaient les observateurs pour admirer Rome et surveiller les ennemis qui tenteraient de s'approcher de la ville. [...]

Dans la partie la plus élevée vers l'orient se trouvait le temple de Jupiter Capitolin, qui était appelé de *Jupiter Optimus Maximus*, et avait été érigé par Tarquin le Superbe sur les fondations préparées par Tarquin l'Ancien qui en avait fait vœu pendant la guerre contre les Sabins. C'était juste au moment où on effectuait les fouilles qu'on a découvert le *caput Toli*.

Sainte-Marie in Aracoeli

Là où se trouvait le **temple de Jupiter Capitolin** se dresse maintenant la [majestueuse église de Santa Maria in Aracoeli](#),

édifiée au VI^e siècle de l'ère vulgaire. Pendant un certain temps, elle fut appelée *Santa Maria in Campidoglio*, à cause du lieu où elle se trouvait. Elle fut ensuite appelée *Aracoeli* en raison du fait suivant. La foudre ayant frappé le Capitole, Auguste, par crainte d'un malheur, envoya interroger l'oracle de Delphes [...] Pour cette raison, et pour certains oracles des Sibylles concernant la naissance du Sauveur, Auguste fit élever un autel intitulé *Ara primogeniti Dei*, autel du premier-né de Dieu. C'est de là que dérive le nom de *Santa Maria in Aracoeli*, après qu'une église fut élevée en l'honneur de la Mère de Dieu. L'intérieur est à trois nefs divisées par 22 colonnes de marbre ayant appartenant au temple de Jupiter Feretrius. L'autel majeur mérite une attention particulière, car au-dessus de celui-ci on vénère **une image de Marie, que l'on pense être de saint Luc**. Celle-ci, aux temps de saint Grégoire le Grand, fut portée en procession à travers Rome pour obtenir la libération de la peste. Le fait est représenté dans une peinture sur le pilier à côté de l'autel. Au milieu de la croisée se trouve la **chapelle de sainte Hélène**, où fut érigée l'*Ara Primogeniti*. La table de l'autel est une grande urne de porphyre, dans laquelle ont été déposés les **corps de sainte Hélène, mère de Constantin, et des saints Abbondio et Abbondanzio**.

Dans une pièce près de la sacristie on conserve une **effigie miraculeuse de l'Enfant Jésus**. Les langes qui l'entourent sont ornés de pierres précieuses. Elle est exposée à la vénération pendant les fêtes de Noël, dans une belle crèche représentée dans l'église à l'intérieur d'une chapelle. Avec l'Enfant, on a placé également les figures d'Auguste et de la Sibylle en souvenir d'une tradition qui affirme que la Sibylle de Cumès avait prédit la naissance du Sauveur et c'est pourquoi Auguste y éleva un autel.

En sortant de l'Aracoeli et en se dirigeant vers la partie occidentale du Capitole, on rencontre la roche Tarpéienne qui occupait la partie vers le Tibre, et qui s'appelait ainsi

d'après la Vierge Tarpeia, qui y fut tuée par trahison lors de la guerre des Sabins. Du haut de ce rocher, on précipitait les traîtres de la patrie. Ici, de nombreux chrétiens furent martyrisés et jetés en bas en haine de la foi. Non loin se trouvait la Curie, et la cabane de Romulus, où il aurait attendu la réponse des vautours [...]

En descendant vers le bas, voici le [temple de la Concorde](#), construit par Camille en l'an 387 de Rome. [...] Près de ce temple, sur le côté gauche en descendant, se trouvait celui de *Jupiter Tonnant*, dont il reste trois colonnes de marbre. Il fut érigé par Auguste sur le flanc du Capitole et dédié à Jupiter en remerciement pour avoir échappé à la foudre qui tua le serviteur qui le précédait.

La prison Mamertine

Le matin du 2 mars, avec la famille De Maistre, nous sommes allés visiter la [prison Mamertine](#), qui se trouve au pied du Capitole dans la partie occidentale. Cette prison est ainsi nommée d'après Mamertus, ou Ancus Martius, 4^e roi de Rome, qui la fit construire pour répandre la terreur parmi le peuple, et ainsi empêcher les vols et les meurtres. Servius Tullius, 6^e roi de Rome, ajouta en-dessous un autre cachot qui fut appelé Tullianus. Il a deux sous-sols, qui présentent dans la voûte une ouverture capable de laisser passer un homme. À travers celle-ci, on descendait les condamnés avec une corde [...]

Ici jaillit une **source d'eau** que saint Pierre aurait miraculeusement fait jaillir lorsqu'il était emprisonné avec saint Paul. Le prince des Apôtres se servit de cette eau pour baptiser les saints *Processus* et *Martinien*, gardiens de la prison, ainsi que 47 autres compagnons tous morts martyrs. Cette eau présente des aspects miraculeux. Son goût est naturel. Elle n'augmente jamais, ni ne diminue jamais de volume, quelle que soit la quantité qu'on y puise. Deux gentlemen anglais, comme pour se moquer des catholiques, voulurent essayer de vider la petite fosse d'eau qui ressemble à un petit vase. Ils se fatiguèrent, eux et leurs amis, mais

l'eau resta toujours au même niveau. On raconte de nombreuses guérisons miraculeuses obtenues par son usage. À côté de la source se trouve une colonne de pierre à laquelle furent liés les deux princes des Apôtres. À côté de la colonne se trouve un petit autel où, à ma grande consolation, j'ai célébré la messe, à laquelle ont assisté la famille De Maistre et d'autres personnes pieuses. Au-dessus de l'autel, un bas-relief représente Paul prêchant et Pierre baptisant les gardes [...]

Dans un coin du 1er étage de la prison, on remarque sur le mur l'**empreinte d'un visage humain**. On dit que saint Pierre reçut une forte gifle d'un sbire, si bien qu'en frappant son visage contre le mur, il y laissa l'empreinte de son visage qui, de manière miraculeuse, s'est conservée. Au-dessus de cette figure est sculptée cette ancienne inscription : « *Dans ce rocher, Pierre frappa la tête, poussé par un sbire et le prodige demeure* ». Au-dessus de cette prison fut édiflée une église, et au-dessus de celle-ci une autre encore dédiée à saint Joseph. C'est ici que siège la confrérie des charpentiers. Les membres se réunissent les jours de fête, assistent aux fonctions sacrées et veillent à tout ce qui est nécessaire pour l'entretien de l'église et nécessaire pour le nettoyage de la prison. Autrefois, pour arriver à l'entrée de la prison, on descendait par un escalier au bout duquel se trouvait l'ouverture par laquelle on précipitait les condamnés. Ces escaliers furent appelés *Gémonies*, à cause des gémissements des condamnés [...]

Cité du Vatican. Dévotions jubilaires

Le 3 mars était destiné à la visite à Saint-Pierre. Partis à six heures et demie de chez nous avec une fraîcheur qui réjouissait la vie et rendait nos pas rapides, nous prîmes la direction de la colline du Vatican. Arrivés au Pont Aelius, ou Pont Saint-Ange, par lequel on traverse le Tibre, nous avons récité le Credo. Les Papes accordent cinquante jours d'indulgence à ceux qui récitent le symbole des Apôtres en

passant sur ce pont. Il est appelé Aelius d'après Hadrien Aelius qui l'a construit. Mais il est aussi appelé pont Saint-Ange à cause du Château Saint-Ange, qui est le premier édifice que l'on rencontre sur la rive opposée.

Nous dirons quelques mots de ce château. L'empereur Hadrien voulut ériger un grand sépulcre sur la rive droite du Tibre. En raison de sa largeur, de sa longueur et de sa hauteur, on l'appela *Mole Adriana*. Lorsque l'empereur Théodose fit prélever les colonnes du mausolée d'Hadrien pour en doter la basilique Saint-Paul, cette construction resta dépourvue de la moitié supérieure et sans colonnes. En l'an 537, les troupes de Bélisaire assaillirent les Goths pour les éloigner de Rome, et alors presque tous les vestiges de ce mausolée furent réduits en morceaux. Au Xe siècle, on l'appelait *Castro* et *Torre di Crescenzo* d'après un certain Crescenzo Nomentano qui s'en empara et le fortifia. Peu après, l'histoire lui donna le nom de Château Saint-Ange, peut-être à cause d'une église dédiée à l'ange Michel. [...] Mais l'opinion la plus probable reste celle qui raconte une procession voulue par saint Grégoire le Grand pour obtenir de la Vierge la libération de la peste, au cours de laquelle un ange apparut au sommet du Mausolée remettant l'épée dans son fourreau, signe que le fléau était sur le point de cesser. Maintenant, le Château Saint-Ange est réduit à une forteresse et c'est la seule de Rome.

En poursuivant notre chemin, nous sommes arrivés sur la grande place Saint-Pierre. Passant devant l'*obélisque*, nous avons enlevé notre chapeau, car les papes ont accordé cinquante jours d'indulgence à ceux qui font une révérence ou se découvrent la tête en passant près de cet obélisque, au-dessus duquel a été appliquée une croix contenant un morceau du Saint Bois de la croix de Jésus.

Nous voici donc de nouveau dans la Basilique Vaticane. Nous avons déjà visité la moitié plus la tribune, qui forme comme le chœur de l'autel papal, situé au milieu de la croisée, en

face de la chaire de Pierre. Ce chœur fut ordonné par Clément VIII et consacré par lui en 1594 ; il renferme l'autel qui avait déjà été édifié par saint Sylvestre. Étant l'autel papal, seul le Pape y célèbre, et lorsque quelqu'un d'autre veut l'utiliser, il faut pour cela un « *Bref* » apostolique. Aux quatre côtés s'élèvent quatre grandes colonnes torsadées qui soutiennent un baldaquin orné de frises entièrement en bronze. La hauteur de ce baldaquin depuis le sol égale celle des plus hauts palais de Turin.

La tombe de Pierre : curiosités d'un saint

Devant l'autel papal, par un double escalier en marbre, on descend au niveau de la Confession. À l'extrémité des escaliers se trouvent deux colonnes d'albâtre d'Orte, un matériau très rare, transparent comme un diamant. Cent douze lampes brûlent continuellement autour de ce lieu vénérable. Au fond, s'ouvre une niche, formée sur l'ancien oratoire érigé par saint Sylvestre, où saint Anaclet « *érigea une mémoire à saint Pierre* ». Ici repose **le corps du Prince des Apôtres**. Dans les parois latérales, deux portes munies d'un portail en fer mènent aux grottes sacrées. Juste en face de la niche, le 28 novembre 1822, fut placée la statue en marbre de Pie VI, qui, à genoux, est en fervente prière. C'est l'une des plus belles œuvres d'Antonio Canova. Pie VI avait l'habitude, de jour et parfois même de nuit, de se rendre près de la tombe de saint Pierre pour prier. De son vivant, il manifesta le vif désir d'y être enterré et, à sa mort, on voulut exaucer son souhait. Mais après un creusement peu profond, on découvrit une tombe sur laquelle était inscrit : *Linus episcopus*. Tout fut immédiatement remis en place, et le Pape fut enterré dans un autre coin de l'église. Dans celui qui fut choisi, on plaça, au lieu du corps, la statue dont nous avons parlé. Nous avons vu et touché de nos mains tout ce qu'il y a ici de précieux, mais nous n'avons pas pu voir le corps du premier pape, car depuis des siècles le sépulcre n'a plus été ouvert de peur que quelqu'un ne tente d'en briser quelque relique.

Au-dessus de cette tombe, on a construit un bel autel, sur lequel j'ai eu la consolation de célébrer la sainte messe. Cet autel, avec la chapelle attenante, reçoit la lumière de quelques hublots recouverts de grilles en métal. Pendant la construction de la basilique se produisit un fait prodigieux, rapporté par un témoin oculaire. Avant que le toit ne soit terminé, des pluies tombèrent si fort que les eaux inondèrent le sol de la basilique jusqu'à un pied de hauteur. Malgré cette abondance, l'eau n'osa s'approcher de l'autel de la *Confession*, et ne descendit pas non plus dans l'oratoire inférieur à travers les trois hublots susmentionnés ; arrivée à proximité, elle s'arrêta, restant suspendue de sorte qu'aucune goutte ne parvint à mouiller ce sanctuaire. Après avoir observé chaque objet, regardé chaque coin, les murs, les voûtes, le sol, nous demandâmes s'il n'y avait rien d'autre à voir.

– *Rien d'autre, nous fut-il répondu.*

– *Mais la tombe du saint apôtre, où est-elle ?*

– *Ici en dessous. Elle est située au même endroit qu'elle occupait lorsque l'ancienne basilique était debout [...]*

– *Mais nous aimerions voir jusque-là.*

– *Ce n'est pas possible [...]*

– *Mais le pape a dit que nous pourrions tout voir. Si en revenant vers lui, il nous demandait si nous avons tout vu, je serais désolé de ne pas pouvoir répondre affirmativement.*

Le monsignore [qui nous accompagnait] envoya chercher quelques clés et ouvrit une sorte d'armoire. Ici s'ouvrait une cavité qui descendait sous terre. Il faisait tout noir.

– *Êtes-vous satisfait ?* me dit monseigneur.

– *Pas encore, je voudrais voir.*

– *Et comment voulez-vous faire ?*

– *Envoyez chercher une canne et une allumette.* Ils apportèrent une canne et une allumette, mais quand on la fit descendre, elle s'éteignit immédiatement dans l'air sans oxygène. La canne n'atteignait pas le fond. Alors, on amena une autre canne, qui avait à son extrémité un crochet en fer. Ainsi, on parvint à toucher le couvercle de la tombe de saint Pierre. Il

était à sept/huit mètres de profondeur. En le frappant légèrement, le son qui remontait indiquait que le crochet heurtait tantôt le fer, tantôt le marbre. Cela confirmait ce que les historiens anciens avaient écrit.

Il faudrait tout un volume pour décrire les choses vues. Ce qui existait dans la basilique constantinienne se conserve en plaques latérales, ou sur les pavés ou dans les voûtes des sous-sols. Je retiens une seule chose : l'image de *Sainte Marie de la Bocciata*, très ancienne, placée sur un autel souterrain. Le nom vient du fait suivant. Un jeune homme, par mépris ou, peut-être, par inadvertance, frappa avec une boule un œil de la figure de Marie. Un grand prodige se produisit. Du sang coula du front et de l'œil qui, encore rouge, se voit au-dessus des joues de l'image. Deux gouttes jaillirent latéralement sur la pierre qui est conservée et jalousement protégée derrière deux grilles de fer.

Autels, chapelles, sépulcres

Au-dessus de l'autel papal et de la tombe de saint Pierre s'élève la vaste coupole qui émerveille quiconque l'observe. Quatre grands piliers la soutiennent : chacun d'eux a cent cinquante pas de circonférence (environ vingt-cinq *trabucchi*). Tout autour de cette haute coupole, il y a des ouvrages élégants en mosaïque réalisés par les auteurs les plus célèbres. Sur les pilastres sont creusées quatre niches dites *Loges des Reliques*, à savoir la *Sainte Face* de Véronique, la *Sainte Croix*, la *Sainte Lance*, et *Saint André*. Parmi elles, celle de la Sainte Face est célèbre, car on croit que c'est ce linge dont le Sauveur se servit pour s'essuyer le visage ruisselant de sang. Il y laissa imprimée son effigie qu'il offrit à Véronique qui, en pleurant, l'accompagnait au Calvaire. Des personnes dignes de foi racontent que cette Sainte Face a suinté du sang plusieurs fois en 1849, en changeant même de couleur au point de modifier ses traits. Ces choses ont été écrites, et les chanoines de Saint-Pierre en témoignent.

En partant de l'autel papal et en continuant vers la partie méridionale, on rencontre le sépulcre d'*Alexandre VIII* Ottobuoni. Il fut érigé par son neveu, le cardinal Pietro Ottobuoni. La statue du Pape assis sur un trône est en métal. Deux statues en marbre sont de chaque côté, représentant la *Religion* et la *Prudence*. L'urne, couverte du bas-relief de la canonisation de Laurent Giustiniani, Jean de Capistran, Jean de San Facondo, Jean de Dieu et Pascal Baylon, a été faite par Alexandre VIII en 1690. À côté se dresse l'autel de *saint Léon le Grand* sur lequel on admire le surprenant bas-relief du Pontife allant à la rencontre du féroce Attila. En haut sont représentés Pierre et Paul, le Pape à côté et Attila, effrayé par l'apparition des deux et en train de rendre hommage au Pontife. Dans une urne sous l'autel repose le corps du saint pape et docteur de l'Église. Devant se trouve la tombe de *Léon XII*, mort en 1829, qui avait tant de vénération pour ce glorieux prédécesseur qu'il voulut être enterré à ses côtés. [...]

L'autel qui suit est dédié à la **Vierge de la Colonne**, ainsi nommée parce qu'on y vénère l'image de Marie peinte sur une colonne de l'ancienne basilique constantinienne. Elle y fut placée en 1607. L'autel abrite les corps de Léon II, III et IV. En continuant le tour sur la ligne méridionale, on rencontre à droite le sépulcre d'*Alexandre VII* Chigi avec quatre statues : *Justice*, *Prudence*, *Charité* et *Vérité*. Comme ce pontife avait toujours dans son esprit la pensée de la mort, le sculpteur a étendu un drap en relief, sous lequel la Mort montre une clepsydre, qui est sur le point de se vider. Le Pape est en train de prier, les mains jointes, à genoux. L'autel à gauche est dédié aux apôtres *Pierre et Paul*. On y représente la chute de Simon le Magicien. En face se trouve l'autel des *saints Simon et Jude* qui reposent ici. L'autel à droite, quant à lui, est dédié à *saint Thomas* et abrite le corps de *Boniface IV*, tandis que celui de gauche conserve les dépouilles de *Léon IX*. Devant la porte de la sacristie, l'autel des saints *Pierre et André* représente en précieuse

mosaïque la mort d'Ananie et Saphire.

On arrive ainsi à la chapelle Clémentine, dont l'autel, dédié à *saint Grégoire le Grand*, est surmonté d'une belle mosaïque du saint en train de convaincre les incrédules. Sous l'autel repose son corps. Au-dessus de la porte qui mène à l'orgue se trouve le monument sépulcral de *Pie VII*. Le Pontife, assis sur un noble siège et vêtu des habits pontificaux, est en train de bénir. Les statues placées de chaque côté représentent la *Sagesse* et la *Force*. Avant d'arriver à la nef latérale, on rencontre l'autel de la *Transfiguration* dont la mosaïque représente la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor.

La nef latérale de gauche

Quand on entre dans la nef latérale, on rencontre de chaque côté deux sépulcres, à droite celui de Léon XI des Médicis. Un bas-relief décrit le Pontife qui absout Henri IV roi de France. [...] Plus bas, il y a des roses sculptées avec la devise : *Sic floruit*, pour indiquer la caducité de la vie et symboliser la brièveté du pontificat de Léon XI, qui ne dura que 21 jours.

Le sarcophage de gauche est celui d'Innocent XI Odescalchi. Le bas-relief superposé représente la libération de Vienne des Turcs, survenue sous son pontificat. En s'enfonçant le long de la nef, on arrive à la *chapelle du chœur*, enrichie de mosaïques et de peintures. Sous l'autel repose le corps de *saint Jean Chrysostome*. Cette chapelle a un sous-sol où sont conservées les cendres de *Clément XI*. Elle est appelée *Chapelle Sixtine* en l'honneur de Sixte IV qui en avait érigé une autre au même endroit que l'ancienne basilique. À droite, on accède à la tribune du chœur, et à la *Chapelle Julia*, parce que Jules II en fut l'instigateur. Au-dessus de cette porte se trouve une urne en stuc qui renferme les cendres de *Grégoire XVI*, mort en 1846. Cette urne est réservée pour accueillir le cadavre du dernier pontife jusqu'à ce qu'une sépulture lui soit érigée.

Le sépulcre d'Innocent VIII de la famille Cibo est en face. Ce

Pape est représenté en deux figures : dans l'une il est assis avec le fer de la lance à la main, pour faire allusion à celle avec laquelle Jésus fut transpercé, offerte par Bajazet II, empereur des Turcs ; l'autre le montre étendu, sous la première. [...] En face de la petite porte qui mène à l'escalier de la coupole se trouve le cénotaphe de *Jacques III*, roi d'Angleterre, de la famille Stuart, mort à Rome le 1er janvier 1766, et de ses deux fils, Charles III et Henri IX, cardinal, duc d'York. Les trois bustes en bas-relief sont de Antonio Canova. La dernière chapelle est celle du Baptême. La cuve baptismale est en porphyre et formait le couvercle de l'urne de l'empereur Otton II qui fut ici transportée lorsque ses cendres furent placées dans les grottes vaticanes [...]

Rome. Saint-André du Quirinal

Le permis de visite se terminait à midi et demi, si bien que Monsieur Carlo, qui nous guidait, et nous aussi guidés par un bon appétit, avons remis à une autre fois la montée sur la coupole et la visite du palais du Vatican. Après le déjeuner, et quelques heures de repos, nous avons jeté un coup d'œil au Quirinal et aux choses les plus importantes près de notre demeure. Le Quirinal est l'une des sept collines de la Rome antique, ainsi nommée à cause des Quirites venus habiter ici, et d'un temple dédié à Romulus, vénéré sous le nom de Quirinus. À notre gauche, en nous dirigeant vers la place Monte Cavallo, se trouve l'[église Saint-André](#), où se trouve aujourd'hui le noviciat des Jésuites. Elle abrite le corps du saint dans une chapelle dédiée à **saint Stanislas Kostka**, à l'intérieur d'une urne en lapis-lazuli ornée de marbres précieux. À côté de cette église se trouve le monastère des sœurs Dominicaines. On dit que ces deux constructions ont été élevées sur les ruines du temple de Quirinus. À droite de la rue s'élève le majestueux palais du Quirinal, commencé par Paul III il y a environ 300 ans, et terminé par ses successeurs. Il est orné d'architectures, de sculptures, de peintures et de mosaïques de grand prix. Le Pape y habite une partie de l'année. Le palais a un vaste jardin d'environ un

mille de périmètre. Parmi les autres merveilles, on admire un orgue qui joue alimenté par la force de l'eau qui coule.

Devant le Quirinal s'ouvre la place Monte Cavallo, ainsi nommée à cause de deux chevaux colossaux en bronze représentant *Castor* et *Pollux*. Pie VI fit ériger un obélisque au milieu de cette place. C'est un travail exécuté sur ordre de Smarre et Efre, princes d'Égypte, et transporté à Rome par l'empereur Claude. Il ne porte pas de hiéroglyphes. Au sud domine le magnifique palais Rospigliosi, érigé là où se trouvaient autrefois les thermes de Constantin. Les amateurs des beaux-arts peuvent y visiter de nombreux chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Sainte Croix en Jérusalem

Le 4 mars était dédié à la [basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem](#). Le temps était nuageux, et après avoir fait un peu de chemin, nous fûmes surpris par la pluie. Ne disposant pas de parapluie, nous arrivâmes trempés comme deux souris ; mais la consolation éprouvée lors de la visite nous compensa tant de l'eau que du désagrément subi. C'est l'une des sept basiliques que l'on visite pour gagner des indulgences. Fondée par Constantin le Grand, là où se trouvait le palais dit Sassorio, elle fut appelée Basilique Sassoriana et érigée en mémoire de la découverte de la sainte Croix faite par sainte Hélène, mère de l'empereur, à Jérusalem. Cette princesse fit transporter beaucoup de terre du Calvaire, prélevée à l'endroit où fut retrouvée la Croix du Christ. L'édifice prit le nom de *Sainte-Croix* en raison d'une partie considérable du saint Bois qui y est conservée, et on ajouta *de Jérusalem* parce que cette sainte relique, avec beaucoup d'autres, provenait de cette ville. L'église fut consacrée par le pape saint Sylvestre. Sous l'autel majeur reposent les corps de saint Césaire et de saint Anastase, martyrs [...].

Devant l'autel se trouve la chapelle Grégorienne, dite privilégiée car on peut y gagner l'indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, tant pour ceux qui

célèbrent la messe que pour ceux qui l'écoutent. À cet autel, à ma grande consolation, j'ai également célébré. À côté de l'église se dresse le couvent des Cisterciens. Le père Abbé est un certain Marchini, piémontais, qui nous a témoigné beaucoup de courtoisie. Entre autres choses, il nous a fait visiter la bibliothèque, riche de vieux parchemins et d'autres œuvres [...].

Un jour de pluie

Le 5 mars fut un jour pluvieux, c'est pourquoi nous l'avons presque entièrement consacré à écrire. Il y a quelque chose de singulier à Rome : il pleut et il y a du soleil en même temps, si bien qu'à certaines époques de l'année, il faut être continuellement muni d'un parapluie pour se protéger soit du soleil, soit de la pluie. À dix heures ce jour-là, le père Lolli, recteur du noviciat des Jésuites, passait à meilleure vie, à l'église *Saint-André à Monte Cavallo* ; étant piémontais, il demeura longtemps à Turin où il se rendit célèbre par sa prédication et son zèle dans l'apostolat du confessionnal. La reine de Sardaigne, Marie-Thérèse, l'avait choisi comme son confesseur [...].

Ce jour-là, nous avons appris que les maladies à Rome s'étaient multipliées, et que la mortalité actuelle était quatre fois supérieure à la moyenne. Rien qu'au cours des mois de janvier et février, environ 6600 personnes sont mortes ; c'est un nombre très élevé, compte tenu de la population qui s'élève à environ 130 000 habitants. Vers le soir, je suis sorti pour me faire raser la barbe. Je suis allé dans une boutique et j'ai été servi assez bien ; mais j'ai pris la résolution de ne jamais y retourner, car les coups et les secousses que me donna ce barbier avec ses grandes mains étaient tels qu'il m'aurait déplacé dents et mâchoires, s'ils n'avaient pas eu des racines bien solides.

L'Hospice Saint-Michel

Répondant à l'invitation du cardinal Tosti, le 6 mars, nous sommes allés avec la famille De Maistre visiter l'*Hospice*

Saint-Michel. En plus de ce que j'ai dit la fois précédente, je peux ajouter ce qui suit. Le premier acte de courtoisie dont nous avons été l'objet fut un somptueux petit déjeuner, auquel nous n'avons cependant pas pu participer, car nous l'avions pris avant de partir, et étant jour de jeûne, nous ne pouvions plus manger jusqu'au déjeuner. Aussi nous sommes-nous contentés d'une petite tasse de chocolat, que Son Éminence nous a dit être compatible avec le jeûne. On nous a également servi une boisson au goût excellent à la mandarine, une sorte de vin fait avec des fruits séchés et infusés avec de l'eau et du sucre. Seul Rua, qui n'était pas obligé au jeûne, mangea quelque chose de plus solide.

Puis nous avons commencé la visite de cet hospice spacieux où sont accueillies plus de huit cents personnes. Le cardinal Tosti nous accompagna partout. Nous nous sommes arrêtés particulièrement pour considérer le travail des jeunes. Ici, ils apprennent les mêmes métiers que ceux qu'ils apprennent chez nous : la plupart s'occupent de dessin, de peinture, de sculpture ; et beaucoup travaillent dans une imprimerie interne. Le Saint-Père, pour aider l'Hospice, lui a accordé le privilège d'imprimer en exclusivité les livres scolaires utilisés dans les États Pontificaux. Au-dessus de l'édifice, il y a une terrasse avec une vue magnifique. En regardant à l'ouest, on aperçoit le campement des Français venus libérer Rome [...]. À midi et demi, lorsque les garçons étaient déjà à table, le cardinal étant lui aussi très fatigué, nous avons pris congé [...].

Santa Maria in Cosmedin et la Bouche de la Vérité

Comme d'habitude, il pleuvait à merveille, et Rua et moi avions un seul parapluie très petit, nous avons trouvé le moyen de nous mouiller tous les deux. Nous avons traversé le Tibre sur un pont appelé *Ponte Rotto* parce qu'il s'était effondré, et a été remplacé par un pont en fer très semblable à celui que nous avons sur le Pô à Turin. Autrefois, il s'appelait pont Coclite, car c'est celui-là même où Horatius

Coclès opposa une résistance héroïque à l'armée de Porsenna ; quand le pont fut coupé, il se jeta dans le Tibre, passant à la nage sur l'autre rive parmi les flèches des ennemis émerveillés.

On trouve ici une rue appelée [Bouche de la Vérité](#), car au bout de celle-ci se trouvait l'endroit où l'on conduisait ceux qui devaient prêter serment. Maintenant, il y a une église appelée [Santa Maria in Cosmedin](#), mot qui signifie ornement, car elle fut magnifiquement ornée par le pape Adrien I. À l'intérieur, on conserve la chaire que Saint-Augustin utilisa lorsqu'il enseignait la Rhétorique. Sous le vestibule, nous nous sommes retirés en attendant que cesse l'averse qui inondait toutes les rues. Pendant que nous étions là, nous avons jeté un coup d'œil sur la place appelée également Bouche de la Vérité.

Les bouviers

Il y avait de nombreux bœufs attelés qui paissaient, exposés à la pluie, à la boue et au vent. Les bouviers s'étaient abrités sous le même vestibule, se mettant à déjeuner avec un appétit enviable. Au lieu de la soupe et du plat, ils avaient un morceau de morue crue, dont chacun arrachait un morceau. Quelques petits pains de maïs et de seigle étaient leur pain. L'eau était leur boisson. Voyant en eux un air de simplicité et de bonté, je m'approchai et engageai cette conversation.

– *Avez-vous bon appétit ?*

– *Beaucoup, répondit l'un d'eux.*

– *Est-ce que ce repas vous suffit pour apaiser votre faim et vous sustenter ?*

– *Cela nous suffit, grâce à Dieu, quand nous pouvons en avoir, car étant pauvres, nous ne pouvons prétendre à plus.*

– *Pourquoi ne conduisez-vous pas ces bœufs dans les étables ?*

– *Parce que nous n'en avons pas.*

– *Les laissez-vous toujours exposés au vent, à la pluie, à la grêle jour et nuit ?*

– *Toujours, toujours.*

- *Faites-vous de même dans votre village ?*
- *Oui, nous faisons de même, car là-bas non plus nous n'avons pas d'étable, et donc qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, jour et nuit, ils restent toujours dehors.*
- *Et les vaches et les veaux sont-ils également exposés à ces intempéries ?*
- *Certainement. Chez nous, il est d'usage que les animaux de l'étable restent toujours dans l'étable et ceux qui commencent à être dehors restent toujours dehors.*
- *Habitez-vous très loin d'ici ?*
- *Quarante milles.*
- *Les jours de fête, pouvez-vous assister aux fonctions sacrées ?*
- *Oh ! qui en doute ? Nous avons notre chapelle, le prêtre qui nous dit la messe, fait le sermon et le catéchisme, et tous, même ceux qui sont loin, s'efforcent d'y assister.*
- *Allez-vous aussi parfois vous confesser ?*
- *Oh ! Sans aucun doute. Y a-t-il des chrétiens qui n'accomplissent pas ces saints devoirs ? **Maintenant, nous avons le jubilé et tous, nous nous efforcerons de bien le faire.***

De cette conversation apparaît la bonne nature de ces paysans, qui dans leur simplicité vivent contents de leur pauvreté et heureux de leur état, tant qu'ils peuvent accomplir les devoirs de bon chrétien et s'acquitter de ce qui concerne leur commerce.

Santa Maria del Popolo

Le dimanche 7 mars était destiné à la visite de [Santa Maria del Popolo](#). Des personnes pieuses de la noblesse désiraient que nous allions là célébrer la messe, afin de pouvoir faire la communion. C'était une pieuse dévotion. À neuf heures, M. Foccardi, personne serviable et pleine de foi, vint nous chercher avec sa propre voiture pour nous porter au lieu indiqué. Cette église fut construite sur le lieu où avaient été enterrés Néron et la famille Domitia. La tradition dit qu'y apparaissaient continuellement des spectres qui

terrifiaient les habitants au point que personne ne voulait habiter dans les environs. Le pape Pascal II, en l'an 1099, y fit élever une église, et pour éloigner l'infestation diabolique, la dédia à la Très Sainte Vierge Marie. En 1227, l'ancienne église menaçait de s'effondrer et le peuple romain contribua généreusement aux frais de reconstruction. C'est pour cela qu'elle fut appelée Santa Maria del Popolo. Une église grandiose, riche en marbres et en peintures. Au maître-autel on vénère une image miraculeuse de la Vierge, que Grégoire IX fit venir de la chapelle du Sauveur au Latran. À côté se trouve le couvent des pères Augustins.

La Porte du Peuple s'appelait autrefois Porte Flaminia, parce qu'elle était au départ de la Via Flaminia [...]. De cette porte, en tournant à droite, se trouve la [Villa Borghèse](#), un majestueux édifice digne d'être visité par les touristes en raison des nombreux objets d'art qui y sont conservés. La Porte du Peuple délimite une grande place appelée [Piazza del Popolo](#), embellie par de nombreuses fontaines et des obélisques, qui, comme chacun le sait, sont des monuments d'une haute antiquité érigés par les rois d'Égypte pour rendre immortelle la mémoire de leurs actions. Le superbe obélisque qui s'élève au milieu de la place fut construit à Héliopolis par ordre de Ramsès, roi d'Égypte, qui régna en 522 av. J.-C. L'empereur Auguste le fit transporter à Rome ; mais par malheur, il se renversa, se brisa et fut recouvert de terre. Le pape Sixte V, en 1589, le fit déterrer et l'éleva sur la place, après l'avoir doté au sommet d'une haute croix en métal. Ses quatre faces sont couvertes de hiéroglyphes, c'est-à-dire de symboles mystérieux que les Égyptiens utilisaient pour exprimer les choses sacrées et les mystères de leur théologie.

Au fond de la place s'élève l'[église Santa Maria dei Miracoli](#), construite par Alexandre VII, et appelée ainsi à cause d'une image miraculeuse de la Vierge qui était auparavant peinte sous un arc près du Tibre. À gauche se trouve une autre

église, [Santa Maria di Monte Santo](#), parce qu'elle a été édifiée sur une autre église qui appartenait aux carmes de la province de Monte Santo. Elle fut inaugurée en 1662. Ayant ainsi satisfait notre dévotion et notre curiosité, nous sommes de nouveau montés en voiture qui nous a conduits chez la princesse Potoska, des comtes et princes Sobieski, anciens souverains de Pologne. Le petit déjeuner préparé pour nous était somptueux, mais trop raffiné, donc peu adapté à notre appétit. Nous nous sommes arrangés du mieux que nous avons pu. Nous sommes cependant restés très satisfaits de la conversation véritablement chrétienne que ces dames ont tenue pendant le temps que nous avons passé chez elles.

Une chose suscita notre étonnement. Une fois le repas terminé, la maîtresse de maison se fit apporter un bouquet de cigares et se mit à fumer. Malgré une conversation très animée, elle continua insatiablement à fumer un cigare après l'autre, et cela me mit mal à l'aise, étant contraint de supporter l'odeur de fumée qui imprégnait toute la maison. Cela me provoquait des nausées insupportables [...].

Cité du Vatican. L'ascension de la grande coupole

Nous avons réservé le 8 mars pour visiter la célèbre coupole de Saint-Pierre. Le chanoine Lantieri nous avait procuré le billet nécessaire pour satisfaire cette curiosité. L'heure à laquelle l'ascension est permise va de 7 heures à 11 heures et demie du matin. Le temps était serein et donc propice. Après avoir célébré l'eucharistie dans l'[église du Gesù](#), où se trouvent les Jésuites, à l'autel de saint François-Xavier, nous sommes arrivés au Vatican à 9 heures en compagnie de M. Charles De Maistre. Après la remise du billet, une petite porte s'est ouverte et nous avons commencé à monter par un escalier très confortable en forme de terrasse en pente. **En montant, on rencontre diverses inscriptions qui rappellent le nom et l'année de tous les papes qui ont ouvert et fermé les années jubilaires.** Près du palier de la terrasse sont inscrits les personnages les plus célèbres, rois ou princes, qui sont montés jusqu'à la coupole. Nous avons également eu le plaisir

de lire le nom de plusieurs de nos souverains et de la famille royale.

Nous avons jeté un coup d'œil sur la terrasse de la basilique. Elle se présente comme une vaste place pavée où l'on peut jouer à la balle, aux boules et autres. Ici habitent quelques personnes chargées de l'entretien de la partie supérieure de la basilique : menuisiers, ferronniers, travailleurs de l'asphalte. Vers le centre de la terrasse se trouve une fontaine toujours ouverte, où Rua est allé boire.

Depuis la place en contrebas, nous avons observé les statues des douze apôtres qui ornent la haute corniche de la basilique. De là-haut, elles apparaissaient petites, mais en regardant de près, nous avons remarqué qu'un gros orteil avait la taille du corps d'un homme. Cela fait comprendre à quelle hauteur nous étions. Nous avons également visité la grande cloche qui a un diamètre de plus de trois mètres, ce qui équivaut à trois *trabucchi* de circonférence (environ 9 mètres n.d.r.).

Une vue qui nous a beaucoup intrigués fut le jardin du Vatican où le pape a l'habitude d'aller se promener à pied. On estime qu'il a la longueur qui va de la Porta Susa au début de la Via Po. Au sud, on apercevait de vastes campagnes. Notre guide nous a dit : – *Tout ce terrain était couvert de soldats français quand ils sont venus libérer notre ville des rebelles.* Et il nous montrait la [basilique Saint-Sébastien](#), [Saint-Pierre in Montorio](#), *Villa Panfili*, *Villa Corsini*, tous des bâtiments qui ont subi des dommages très graves en tant que champs de bataille.

Un escalier en colimaçon sur le flanc de la coupole nous a conduits jusqu'à la première balustrade. De ce palier, il nous semblait que nous volions haut et nous éloignons de la terre. Le guide nous a ouvert une petite porte qui menait à une balustrade intérieure qui faisait le tour de la coupole. J'ai voulu la mesurer, et marchant comme un bon voyageur, j'ai compté 230 pas avant de compléter le tour. Une curiosité : à

n'importe quel point de la balustrade où vous vous trouvez, en parlant même à voix basse le visage tourné vers le mur, le moindre son se communique clairement d'un mur à l'autre. Nous avons également remarqué que les mosaïques de l'église qui apparaissaient très petites vues d'en bas prenaient là-haut des formes gigantesques.

– *Courage*, nous exhorta le guide, *si nous voulons voir d'autres choses*. C'est ainsi que nous avons emprunté un autre escalier en colimaçon et sommes arrivés à la deuxième balustrade. Ici, il nous semblait que nous nous étions élevés vers le Paradis, et lorsque nous sommes entrés dans la balustrade intérieure et que nous avons abaissé notre regard sur le sol de la basilique, nous avons réalisé l'extraordinaire hauteur à laquelle nous étions parvenus. Les personnes qui travaillaient ou marchaient là en bas semblaient des petits enfants. L'autel papal, surmonté d'un baldaquin en bronze qui dépasse en hauteur les plus hautes maisons de Turin, semblait un simple fauteuil.

Le dernier étage auquel nous sommes montés est celui qui repose sur la pointe de la coupole, d'où l'on jouit peut-être de la vue la plus majestueuse qui soit au monde. Tout autour, le regard se perd dans un horizon formé par les limites de la vue humaine. On dit qu'en regardant vers l'est, on peut voir la mer Adriatique, à l'ouest la Méditerranée. Quant à nous, nous n'avons pu apercevoir que le brouillard que le temps pluvieux des jours passés avait répandu un peu partout.

Il restait la sphère, un globe qui vu d'en bas semble une des balles que nous utilisons pour passer un peu de temps ; vue de près, elle apparaissait immense. Les plus courageux, passant par un petit escalier perpendiculaire et marchant comme dans un sac, se sont hissés comme des chats à une hauteur de deux *trabucchi*, soit six mètres. Certains n'ont pas eu assez de courage. Nous, qui étions un peu plus téméraires, y sommes parvenus. Dans cette boule tout apparaît merveilleux. On m'avait dit qu'elle pouvait contenir seize personnes ; mais il

m'a semblé que trente pouvaient y tenir confortablement. Quelques trous, comme de petites fenêtres, permettent d'observer la ville et la campagne. Mais la grande hauteur donne une certaine sensation et ne rend pas la vision tout à fait agréable. Nous pensions qu'il faisait froid là-haut. Tout le contraire : le soleil frappant sur le bronze de la boule la réchauffait à tel point qu'il nous semblait être en plein été. Je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles après le déjeuner, il n'est pas permis de monter là-haut à cause de la chaleur insupportable. Là, après avoir parlé de diverses choses concernant les jeunes de l'oratoire, satisfaits de notre entreprise, presque comme si nous avions remporté une grande victoire, nous avons commencé la descente d'un pas lent et grave, pour ne pas nous casser le cou, et sans plus nous arrêter, nous sommes arrivés au sol.

Pour nous reposer un peu, nous sommes allés écouter le sermon qui venait de commencer dans la basilique. Le prédicateur nous a plu. Bonne langue, beaux gestes, mais le thème ne nous intéressait pas beaucoup car il traitait de l'observance des lois civiles. Mais ce qui n'a pas servi à nourrir l'esprit a très bien servi à donner du repos au corps. Comme il nous restait encore un peu de temps, nous l'avons utilisé pour visiter la sacristie qui est une véritable magnificence digne de Saint-Pierre.

Alors il était déjà onze heures et demie, et à cause du jeûne et de toutes nos marches, nous avons un grand appétit et c'est pourquoi nous sommes allés faire une petite collation. Comme Rua, insatisfait, jugea bon d'aller déjeuner, je suis resté seul avec M. Charles De Maistre, compagnon inséparable de cette journée. Après nous être un peu restaurés, nous sommes allés rendre visite à Mgr Borromeo, majordome de Sa Sainteté, qui nous a très bien accueillis, et, après avoir parlé du Piémont et de Milan, sa patrie, il a noté nos noms pour nous inscrire sur le catalogue des personnes qui souhaitent recevoir la palme du Saint-Père lors de la cérémonie du Dimanche des Rameaux.

Dans les célèbres musées

À côté de la loggia de ce prélat, autour de la cour du palais pontifical se trouvent les [Musées du Vatican](#). Nous y sommes entrés et avons vu des choses vraiment exceptionnelles. J'en décris seulement quelques-unes. Il y a une salle d'une longueur extraordinaire enrichie de marbres et de peintures très précieuses. Au milieu de la deuxième arcade se dresse une fontaine d'environ un mètre et demi, faite de malachite, un des marbres les plus précieux du monde. C'est un don fait par l'empereur de Russie au Souverain Pontife. Il y a divers autres objets de ce genre. Au fond de cette grande salle à gauche s'ouvre une sorte de long couloir qui abrite le musée chrétien [...] Dans ce musée se trouve la [Bibliothèque Vaticane](#), où sont conservés les manuscrits les plus célèbres de l'antiquité [...].

En parcourant Rome

Du Vatican en allant vers le centre de Rome, nous sommes arrivés à la place Scossacavalli où travaillent les rédacteurs du célèbre périodique *La Civiltà Cattolica*. Nous nous sommes arrêtés pour leur rendre visite et avons éprouvé un véritable plaisir à observer que les principaux soutiens de cette publication sont piémontais. Je ressentais désormais un vif désir de rentrer chez moi, surmontant toute hésitation, et nous étions presque arrivés au Quirinal, lorsque M. Foccardi nous a vus passer devant sa boutique et nous a appelés à l'intérieur. À force d'invitations et de courtoisie, il nous a retenus un moment, et au moment où nous avons demandé à partir, il nous a dit :

– *Voici la voiture, je vous accompagne jusqu'à chez vous.* Tout en montant dans la voiture à contrecœur, je consentis pour lui faire plaisir. Mais Foccardi, désireux de rester plus longtemps avec nous, nous fit faire un long tour, si bien que nous sommes arrivés chez nous tard dans la nuit.

À mon arrivée, on m'a remis une lettre. Je l'ouvre et la lis. *Il est notifié à M. l'Abbé Bosco que Sa Sainteté a bien*

voulu l'admettre à l'audience demain, neuf mars, de onze heures et quart à midi. Cette nouvelle, attendue et très désirée, me procura une révolution intérieure et pendant toute la soirée, je ne parvins à parler d'autre chose que du Pape et de l'audience.

L'audience papale. Santa Maria sopra Minerva

Le 9 mars était arrivé, le grand jour de l'audience papale. Mais d'abord, j'avais besoin de parler avec le cardinal Gaude ; c'est pourquoi j'allai dire la messe dans l'église [Santa Maria sopra Minerva](#), où le cardinal avait sa demeure. Autrefois, c'était un temple que Pompée le Grand avait fait édifier à la déesse Minerve ; elle a été appelée Santa Maria sopra Minerva parce qu'elle a été construite précisément sur les ruines de ce temple. En l'année 750, le pape Zacharie l'a donnée à un couvent de moniales grecques. En 1370, elle est passée aux pères Dominicains qui l'officient encore aujourd'hui. Devant cette église s'ouvre une place où nous avons admiré un obélisque égyptien avec des hiéroglyphes, dont la base repose sur le dos d'un éléphant en marbre. En entrant, nous avons pu admirer l'un des édifices sacrés les plus beaux de Rome. Sous l'autel majeur repose le **corps de sainte Catherine de Sienne**. Après avoir célébré la messe et m'étant rendu en toute hâte auprès du cardinal Gaude, je lui ai parlé, puis nous sommes partis en direction du Quirinal.

Le petit menteur

En chemin, nous avons rencontré un garçon qui, avec bonne grâce, nous a demandé l'aumône et pour nous faire connaître sa condition, il nous a dit que son père était mort, sa mère avait cinq filles et qu'il savait parler italien, français et latin. Étonné, je lui ai adressé un discours en français auquel il a répondu par un seul oui sans comprendre ce que je disais, ni articuler d'autres expressions ; je l'ai alors invité à parler latin, et il, sans prêter attention à mes paroles, il s'est mis à réciter de mémoire les mots suivants : *ego stabam bene, pater meus mortuus est l'annus passatus et*

ego sum rimastus poverus. Mater mea etc. À ce moment-là, nous n'avons pas pu nous empêcher de rire. Cependant, nous l'avons ensuite averti de ne pas dire de mensonges et nous lui avons offert un *baiocco*.

L'antichambre

Cependant, l'heure de l'audience approchait [...] Arrivés au Vatican, nous montâmes les escaliers machinalement. Partout, il y avait des gardes nobles, habillés de manière à ressembler à des princes. Au premier étage, on nous ouvrit la porte qui menait aux salles pontificales. Gardes et valets, vêtus avec grand luxe, nous saluaient avec de profondes révérences. Après avoir remis le billet pour l'audience, nous fûmes conduits de salle en salle jusqu'à l'antichambre papale. Comme il y avait plusieurs autres personnes qui attendaient, nous avons attendu environ une heure et demie avant d'être reçus.

Nous avons utilisé ce temps à observer les personnes et le lieu où nous nous trouvions. Les domestiques du Pape étaient habillés presque comme les évêques de nos pays. Un monsignore, à qui l'on donne le titre de *prélat domestique*, introduisait à tour de rôle les personnes pour l'audience au fur et à mesure que se terminait la précédente. Nous avons admiré de grandes salles bien tapissées, majestueuses, mais sans luxe. Un simple tapis de drap vert couvrait le sol. Les tapisseries étaient en soie rouge mais sans ornements. Les chaises étaient en bois dur. Un fauteuil placé sur une estrade quelque peu élégante indiquait que c'était la salle pontificale. Tout cela nous a fait plaisir, car avec nos propres yeux, nous avons pu nous rendre compte de la fausse réputation que certains répandent contre l'espace et le luxe de la cour pontificale. Alors que nous étions plongés dans diverses pensées, la clochette sonna, et le prélat nous fit signe d'avancer pour nous présenter à Pie IX. À ce moment-là, je restai vraiment confus et je dus me faire violence pour rester calme.

Pie IX

Rua me suivit en apportant une copie des *Lectures Catholiques*.

Une fois entrés, nous fîmes la gémuflexion au ddbut, puis au milieu de la salle, enfin, la troisième, aux pieds du Pape. Toute appréhension cessa lorsque nous aperçûmes dans le Pontife l'aspect d'un homme affable, vénérable, et en même temps le plus beau que puisse peindre un peintre. Nous ne pûmes pas baiser le pied, car il était assis à la petite table ; nous lui baisâmes cependant la main, et Rua, se souvenant de la promesse faite aux clercs, la baisa une fois pour lui et une fois pour ses compagnons. Alors le Saint-Père fit signe de nous lever et de nous mettre devant lui. Moi, selon l'étiquette, j'aurais voulu parler en restant à genoux.

– *Non, dit-il, levez-vous.* Il convient de noter qu'en nous annonçant au Pape, notre nom fut mal lu. En effet, au lieu d'écrire Bosco, on avait écrit Bosser, c'est pourquoi le Pape commença à m'interroger :

– *Vous êtes piémontais ?*

– *Oui, Sainteté, je suis piémontais, et en ce moment je ressens la plus grande consolation de ma vie, me trouvant aux pieds du Vicaire du Christ.*

– *De quoi vous occupez-vous ?*

– *Sainteté, je m'occupe de l'instruction de la jeunesse et des Lectures Catholiques.*

– *L'instruction de la jeunesse a été un apostolat utile en tous temps, mais aujourd'hui elle l'est beaucoup plus. Il y en a aussi un autre à Turin qui s'occupe de jeunes.* Alors je me rendis compte que le Pape avait sous la main un nom erroné, mais, sans savoir comment, lui aussi se rendit compte que je n'étais pas Bosser, mais Bosco ; ainsi il prit un aspect beaucoup plus festif et demanda beaucoup de choses concernant les jeunes, les clercs, les oratoires [...]. Ensuite, avec un visage souriant, il me dit :

– *Je me souviens de l'offrande qui m'a été envoyée à Gaète et des sentiments affectueux avec lesquels ces jeunes l'accompagnèrent.* J'en profitai pour lui exprimer l'attachement de nos jeunes à sa personne et je le priai d'accepter une copie des *Lectures Catholiques* :

– *Sainteté, lui dis-je, je vous offre une copie des petits*

volumes parus jusqu'ici au nom de la direction ; la reliure est l'œuvre des jeunes de notre école.

– Combien sont ces jeunes ?

– Sainteté, les jeunes de la maison sont environ deux cents, les relieurs sont quinze.

– *Bien*, répondit-il, *je veux envoyer une médaille à chacun.* Puis, étant allé dans une autre pièce, après quelques instants, il revint portant quinze petites médailles de la Conception :

– *Celles-ci seront pour les jeunes relieurs*, dit-il en me les tendant. Se tournant ensuite vers Rua, il lui en donna une plus grande en disant :

– *Celle-ci est pour votre compagnon.* Puis, se tournant à nouveau vers moi, il me tendit une petite boîte qui en renfermait une plus grande :

– *Et celle-ci est pour vous.* Nous nous étions agenouillés pour recevoir les cadeaux mais le Saint-Père nous invita à nous lever, et croyant ensuite que nous voulions partir, il était sur le point de nous congédier, quand je commençai à lui parler ainsi :

– *Sainteté, j'aurais quelque chose de particulier à vous communiquer.*

– *Très bien*, répondit-il [...].

Le Saint-Père est très rapide à comprendre les questions et très prompt à donner les réponses, c'est pourquoi avec lui on traite en cinq minutes ce qui avec d'autres demanderait plus d'une heure. Cependant, la bonté du Pape et mon vif désir de rester avec lui prolongèrent l'audience de plus d'une demi-heure, un temps très considérable tant en ce qui concerne sa personne que l'heure du déjeuner qui, à cause de nous, avait été retardée [...].

Le Janicule

À 13h30 du 10 mars, le père Giacinto des Carmes Déchaux venait nous chercher avec une calèche pour nous transporter à la [basilique Saint-Pancrace](#) et à [San Pietro in Montorio](#). Ce sont deux églises situées sur le Janicule, appelé ainsi à

cause de Janus qui, dit-on, y habitait. Au sommet de cette colline, de l'autre côté du Tibre, se trouve la basilique Saint-Pancrace, construite par le pape Félix II en 485, environ 100 ans après le martyre de Pancrace. Le général Narsès, ayant vaincu les Goths, fit une solennelle procession avec le pape Pélage depuis Saint-Pancrace jusqu'à Saint-Pierre. Saint Grégoire le Grand, qui avait une grande vénération pour cette église, y célébra plusieurs fois la messe et y tint quelques homélies, enfin il la donna aux moines bénédictins. En 1673, elle fut confiée aux Carmes Déchaux avec le couvent attenant et un séminaire pour les missions des Indes [...]

Sous l'autel majeur, il y a un autre autel souterrain où était anciennement conservé le corps du Saint, protégé par une grille en fer. Il y avait l'usage de conduire ceux qui étaient soupçonnés de parjure devant cette grille, car s'ils étaient coupables, ils étaient pris d'un tremblement visible ou d'un autre accident.

Les Catacombes

– *Venez avec moi*, nous dit le père Giacinto, *nous allons dans les catacombes*. Il avait préparé une lampe pour chacun. Nous nous sommes mis à le suivre. Au milieu de l'église, il nous indiqua une trappe. Quand on souleva le couvercle, apparut une cavité sombre et profonde : c'étaient les catacombes qui commençaient. À l'entrée, il était écrit en latin : « *En ce lieu a été décapité le martyr du Christ Pancrace* ». Nous voilà dans les catacombes. Imaginez de longs couloirs, tantôt étroits et bas, tantôt hauts et spacieux, tantôt coupés par d'autres couloirs, tantôt en descente, tantôt en montée, et vous aurez la première idée de ces souterrains. À droite et à gauche, il y a de petites tombes creusées parallèlement dans le tuf. Ici, anciennement, on enterrait les chrétiens, surtout les martyrs. Ceux qui avaient donné leur vie pour la foi étaient désignés par des emblèmes particuliers. La palme était le signe de la victoire remportée contre les tyrans ;

l'ampoule indiquait qu'il avait versé son sang pour la foi ; le « χ » signifiait qu'il était mort dans la paix du Seigneur ou qu'il avait souffert pour le Christ. Dans d'autres apparaissaient les instruments avec lesquels ils avaient été martyrisés. Parfois, ces emblèmes étaient enfermés dans la petite tombe du saint. Quand les persécutions n'étaient pas trop sévères, on écrivait le nom et le prénom du martyr et quelques lignes soulignant une circonstance importante de sa vie. [...]

– *Voici*, nous dit le guide, *voici le lieu où était enterré saint Pancrace, à côté de lui saint Denis son oncle et près d'ici un autre de ses parents*. Puis nous avons visité quelques tombes réunies dans une petite chambre dont les murs portaient des inscriptions anciennes que nous n'avons pas su lire. Au milieu de la voûte était peint un jeune homme qui nous parut représenter saint Pancrace [...].

Cette fois, le guide nous indiqua une crypte. Crypte, mot grec, signifie profondeur. C'est un espace plus grand que d'ordinaire où les chrétiens avaient l'habitude de se rassembler, en temps de persécution, pour écouter la Parole, assister à la messe et aux fonctions sacrées. D'un côté, il y a encore un ancien autel où il est possible de célébrer. D'ordinaire, c'était la tombe d'un martyr qui servait d'autel. Après un bout de chemin, on nous montra la chapelle où saint Félix, pape, avait l'habitude de se reposer et de célébrer l'Eucharistie. Son sépulcre est à peu de distance. Partout, on voyait des squelettes humains réduits en morceaux par le temps. Notre guide nous assura que dans peu de temps nous arriverions à un endroit où se conservaient des pierres tombales avec les inscriptions intactes.

Mais nous étions très fatigués, aussi parce que l'air souterrain et les difficultés du chemin nous avaient beaucoup fatigués. Chacun devait faire attention à ne pas se cogner la tête, à ne pas heurter avec les épaules et à ne pas glisser avec les pieds. Le guide nous avertissait que les souterrains sont très nombreux et que certains s'étendent jusqu'à

quinze/vingt milles. Si nous étions allés seuls, nous aurions pu chanter le *requiescant in pace*, car il aurait été très difficile de retrouver le chemin pour revenir à la lumière. Cependant, notre guide était très pratique et en peu de temps nous ramena au point d'où nous étions partis [...].

San Pietro in Montorio

Remontés dans la voiture avec le père Giacinto, nous nous dirigeâmes vers *San Pietro in Montorio*. Le mot est une corruption de « mont d'or », car ici le sol et le gravier prennent une couleur jaune semblable à l'or. Il a également été appelé *Castro Aureo*, forteresse d'or, en raison des vestiges de la forteresse d'Ancus Martius encore existants au sommet. C'est l'une des églises fondées par Constantin le Grand, riche en statues, peintures et marbres. Entre l'église et le couvent attenant se dresse un bâtiment appelé [Tempietto de Bramante](#) de forme ronde. Il s'agit de l'un des travaux les plus remarquables de Bramante. Il a été édifié à l'endroit où saint Pierre a été martyrisé. À l'arrière, un escalier mène à une chapelle souterraine circulaire, au milieu de laquelle se trouve un trou où brûle continuellement une lumière. C'est l'endroit où fut enfoncée la pointe de la croix sur laquelle saint Pierre fut cloué la tête en bas. L'église est située là où se termine le Janicule et commence le Vatican.

Près de San Pietro in Montorio se trouve la magnifique [Fontana Paolina](#), construite par Paul V en 1612. L'eau jaillit de trois colonnes qui semblent un fleuve. Elle arrive de Bramario, un lieu distant à 35 milles de Rome. Ces eaux, en tombant, servent à faire tourner des meules de moulin et d'autres machines et se ramifient avantageusement en divers points de la ville [...].

Une mésaventure

Le 11 mars, nous avons été occupés à écrire et à faire des commissions. L'épisode de ma mésaventure à Rome mérite d'être mentionné. Je suis allé rendre visite à monsignor Pacca, prélat domestique de Sa Sainteté. Au retour, j'étais

accompagné du père Bresciani, ayant envoyé Rua chercher le père Botandi à Ponte Sisto. Le bon Bresciani me conduisit jusqu'à l'académie de la Sapienza puis m'indiqua où passer pour arriver au Quirinal :

– *Traversez ce quartier, puis restez toujours à droite.* Au lieu de prendre à droite, je pris à gauche, si bien qu'après une heure de marche, je me retrouvai à la Piazza del Popolo, distante de presque un mille de chez moi. Pauvre de moi ! Au moins si j'avais eu Rua avec moi, nous aurions pu nous consoler mutuellement, mais j'étais seul. Le temps était nuageux, un vent fort soufflait et il commençait à pleuvoir. Que faire ? Je n'avais guère envie de dormir au milieu de cette place. Alors en toute patience je montai sur le Pincio, appelé ainsi d'après le palais d'un seigneur nommé Pincio [...]. Cette colline n'est pas très habitée et n'est pas l'une des sept collines de Rome [...]

Sant'Andrea della Valle

Vendredi 12, je suis allé célébrer la messe à [Sant'Andrea della Valle](#) pour la distinguer d'autres églises consacrées au même Apôtre. Valle lui fut ajouté à la fois parce que la basilique se trouve au point le plus bas de Rome et aussi à cause d'un palais appartenant à la famille Valle. Autrefois, l'église était dédiée à saint Sébastien qui avait souffert le martyre ici. Près de là, on en construisit une autre, dédiée à saint Louis roi de France. Mais en 1591, un riche seigneur nommé Gesualdo la restructura en renouvelant entièrement son plan. C'est l'une des premières églises de Rome. Sa coupole mesure 64 palmes de diamètre, et donc après Saint-Pierre au Vatican, c'est la coupole la plus grande de toutes les coupoles de la ville.

La première chapelle en entrant à gauche a une grille en fer qui indique l'endroit du cloaque où l'on croit que le corps du martyr *saint Sébastien* a été jeté. Presque en face de cette église se trouve le palais Stoppani qui servit de résidence à l'empereur Charles V lorsqu'il vint à Rome, comme l'indique une inscription sur le mur au pied de l'escalier.

Saint-Grégoire-le-Grand

Une heure et demie après midi, avec M. François De Maistre, notre guide, nous sommes partis pour visiter l'[église Saint-Grégoire-le-Grand](#). Elle est construite sur une partie du mont Caelius, anciennement appelée *clivus Scauri*, c'est-à-dire descente de Scaurus, et était la maison habitée par saint Grégoire et les siens. C'est lui qui l'a convertie en monastère, où il a ensuite résidé jusqu'à l'année 590, d'abord comme simple moine, puis comme abbé du monastère. Lorsqu'il fut élu pape (en 590), il dédia ce bâtiment à l'apôtre saint André, transformant une partie des locaux en église. Après sa mort, elle fut dédiée à lui-même.

C'est certainement l'une des plus belles églises de Rome. La première chapelle en entrant à gauche est dédiée à sainte Sylvie, mère de saint Grégoire. La dernière à droite est celle du S. Sacrement ; sur cet autel, saint Grégoire célébrait la messe. [...]. C'est cet autel, vénérable par son titre et le patronage du saint Pape, qui a été rendu célèbre dans le monde entier par les privilèges accordés par de nombreux papes. *Il arriva le fait suivant : sur l'ordre du saint un moine du monastère avait offert la messe pendant trente jours consécutifs en suffrage de l'âme de son frère défunt, à la suite de quoi un autre moine vit cette âme libérée des peines du purgatoire.*

À côté de cette chapelle, il y en a une autre plus petite, où saint Grégoire se retirait pour se reposer. On montre encore avec précision l'endroit où se trouvait son lit. À côté se trouve la chaise en marbre sur laquelle il s'asseyait aussi bien pour écrire que pour annoncer la parole de Dieu au peuple.

Après l'autel majeur, on rencontre la chapelle qui abrite une image très ancienne et miraculeuse de la Vierge. On croit que c'est celle que le Saint gardait chez lui et chaque fois qu'il passait devant, il la saluait en disant « *Ave, Maria* ». Un jour cependant, le bon Pape, pressé par des affaires urgentes,

sortit sans adresser la salutation habituelle à la Vierge. Et elle lui fit ce doux reproche : « *Ave, Gregori* ». Par ces mots, elle l'invitait à ne pas oublier la salutation qui lui était si agréable.

Dans une autre chapelle trône la statue de saint Grégoire, un travail conçu et dirigé par Michel-Ange. Le Saint est assis sur le trône avec une colombe près de l'oreille, ce qui rappelle ce que dit Pierre Diacre, familier du Saint, à savoir qu'à chaque fois que Grégoire prêchait ou écrivait, il avait toujours une colombe qui lui parlait à l'oreille. Au centre de la chapelle se trouve une grande table en marbre sur laquelle le Pape offrait chaque jour à manger à douze pauvres, les servant de ses propres mains. Un jour, un ange sous la forme d'un jeune homme s'assit à table avec les autres, puis disparut soudainement. Depuis lors, le Saint augmenta à treize le nombre des pauvres qu'il nourrissait. Ainsi naquit l'usage de placer treize pèlerins à la table que le Pape sert chaque année de sa main le jeudi saint. Au-dessus de la table est gravé le distique suivant : « *Ici Grégoire nourrissait douze pauvres ; un ange s'assit à table et compléta le nombre de treize* ».

Les Saints-Jean-et-Paul

En sortant de cette église et en tournant à droite, on rencontre celle des [Saints-Jean-et-Paul](#). L'empereur Jovien permit au moine saint Pammachius de la construire en 400 en l'honneur de ces deux frères martyrs. Elle fut édiflée sur leur habitation, précisément là où ils subirent le martyre. Elle fut ensuite restaurée par saint Symmaque Pape vers 444 [...] En entrant, un majestueux bâtiment se présente à la vue. Au milieu, une grille en fer délimite l'endroit où les saints furent tués. Leurs corps, enfermés dans une urne précieuse, reposent sous l'autel majeur. Dans la chapelle à côté, sous l'autel, est conservé le corps du bienheureux Paul de la Croix, fondateur des passionnistes, à qui l'église est confiée. Ce serviteur de Dieu est un Piémontais, né à

Castellazzo dans le diocèse d'Alexandrie. Il mourut en 1775 à l'âge de 82 ans. Les nombreux miracles qui se produisent à Rome et ailleurs par son intercession ont fait croître la congrégation des passionnistes, ainsi nommés en raison du quatrième vœu qu'ils font, c'est-à-dire promouvoir la vénération envers la passion du Seigneur.

Un de ces religieux, un Génois, frère André, après nous avoir accompagnés pour voir les choses les plus importantes de l'église, nous conduisit au couvent, un bel édifice qui abrite environ quatre-vingts de ces Pères, en grande partie piémontais.

– *Voici*, nous dit frère André, *la chambre où mourut notre saint Fondateur*. Nous y sommes entrés et avons admiré dans un recueillement dévot le lieu d'où partit son âme pour s'envoler au ciel.

– *Là se trouve la chaise, les vêtements, les livres et d'autres objets qui ont servi au Bienheureux. Chaque objet est placé sous scellé et est distribué comme relique aux fidèles chrétiens*. Cette chambre est aujourd'hui une chapelle où on célèbre la messe.

Arcs de Constantin et de Titus

Après avoir salué l'aimable frère André, nous nous sommes dirigés vers [Saint-Laurent in Lucina](#). Mais après avoir fait un peu de chemin, nous nous sommes retrouvés sous l'[Arc de Constantin](#). Cet arc est conservé presque intact. Une inscription du sénat et du peuple romain indique qu'il fut dédié à l'empereur Constantin à l'occasion de la victoire remportée sur le tyran Maxence. Cet empereur, devenu chrétien, fit placer au-dessus de l'arc une statue tenant une croix en main en mémoire de la croix qui lui apparut devant l'armée, pour rappeler à tout le monde qu'il professait la religion de Jésus crucifié.

Après avoir fait un autre bout de chemin, voici un autre arc, l'[Arc de Titus](#). Il existe trois arcs à Rome et celui de Titus est le plus ancien et le plus élégant. Il est orné de bas-

reliefs qui commémorent les victoires remportées par ce valeureux guerrier, et parmi eux est sculpté le chandelier du temple de Jérusalem en mémoire de la chute de cette ville et de son temple. Sous cet arc passait la célèbre *Voie Sacrée*, l'une des plus anciennes de Rome, ainsi appelée parce que c'est par elle qu'on portait chaque mois les choses sacrées sur la Forteresse, et parce qu'elle était parcourue par les augures pour aller prendre leurs réponses.

Arrivés à *Saint-Laurent in Lucina*, nous n'avons pas pu entrer à cause des travaux qu'on y effectuait. [...] Cette église est l'une des plus vastes paroisses de Rome ; elle fut érigée par Sixte III avec le consentement de l'empereur Valentinien en l'honneur de saint Laurent martyr. Pour la distinguer des autres églises élevées en l'honneur de ce lévite, elle fut nommée *in Lucina*, soit à cause de la sainte martyre de ce nom, soit peut-être d'après le lieu qui s'appelait ainsi. Annexé à cette église, vers le cours, se trouve le [palais Ottobuoni](#), construit vers l'an 1300 sur les ruines d'un grand édifice ancien appelé *Palais de Domitien*. Comme nous étions fatigués et que l'heure du déjeuner approchait, nous sommes rentrés chez nous [...].

Sainte-Marie-des-Anges

[...] Le 13 mars, la station de carême était à [Saint-Marie-des-Anges](#), et nous y sommes allés pour gagner l'indulgence plénière et pour prier Dieu en faveur de notre maison. Pour distinguer cette église d'une autre du même nom, on la situe près des [Thermes de Dioclétien](#), car elle est construite sur le lieu où s'élevaient autrefois les célèbres thermes, c'est-à-dire les bains de l'empereur Dioclétien. Le souverain pontife Pie IV confia au vaste génie de Michel-Ange Buonarroti la mission de transformer en église une partie de ces superbes édifices. Dans un salon des thermes, il y avait déjà une petite église dédiée à saint Cyrille martyr. Celle-ci fut incluse dans la nouvelle église, que le Pape dédia à sainte Marie des Anges, pour faire plaisir au duc et roi de Sicile,

dévoit des Anges, qui coopéra beaucoup à sa construction.

Le jour de la station de carême, l'église est ornée avec une élégance particulière, et les reliques les plus insignifiantes sont exposées à la vénération publique. Dans une chapelle à côté de l'autel majeur se trouvait le reliquaire avec de nombreuses reliques parmi lesquelles nous avons remarqué les corps de saint Prosper, saint Fortunat, saint Cyrille, de plus la tête de saint Justin et de saint Maxime martyrs et de nombreux autres. Ainsi, notre dévotion satisfaite, nous sommes rentrés chez nous vers six heures, très fatigués et avec un bon appétit.

Sainte-Marie-du-Chêne

Dimanche 14 mars, nous avons célébré à la maison, puis nous sommes allés visiter un oratoire, selon les indications reçues du marquis Patrizi. L'église où se rassemblent les jeunes s'appelle [Saint-Marie-du-Chêne](#). Voici son origine, qui remonte aux temps de Jules II. Une image de Marie avait été peinte sur une tuile par un certain Battista Calvaro, qui la plaça sur un chêne dans sa vigne à Viterbe. Cette image resta cachée pendant soixante ans, jusqu'à ce qu'en 1467 elle commence à se manifester en accordant tant de grâces et de miracles que les fidèles qui venaient la visiter élevèrent avec leurs offrandes une église et un monastère. Le Pape Jules II souhaita qu'il y ait aussi à Rome un sanctuaire dédié à Marie du Chêne, qui est celui dont nous parlons.

Entrés dans l'église, et arrivés dans la spacieuse sacristie, nous fûmes réjouis par la vue d'une quarantaine de garçons. Par leur vivacité, ils ressemblent beaucoup aux espiègles de notre oratoire. Leurs fonctions sacrées se déroulent toutes le matin. Messe, confession, catéchisme et une brève instruction, c'est ce qu'on fait pour eux [...].

Après-midi, les jeunes vont à [Saint-Jean-des-Florentins](#), un autre oratoire où il n'y a que la récréation sans fonctions à l'église. Nous y sommes allés et avons vu environ une centaine de jeunes qui s'amusaient à perdre haleine. Leurs jeux étaient

la *tombola* et la *cloche*, connues aussi chez nous. Ils pratiquent également le jeu du trou qui consiste en cinq trous assez larges dans lesquels on met deux châtaignes ou autre chose. D'une distance de six pas, on fait rouler une boule. Celui qui réussit à la faire entrer dans l'un des trous gagne ce qu'il y a à l'intérieur. Nous fûmes très déçus par le fait qu'ils n'avaient que la récréation. S'il y avait un prêtre parmi eux, celui-ci pourrait faire du bien à leurs âmes, car il y a un grand besoin. D'autant plus que nous avons trouvé chez eux de bonnes dispositions. Plusieurs prenaient plaisir à dialoguer avec nous. Ils nous baisaient plusieurs fois la main, à moi et aussi à Rua qui, malgré lui, était contraint d'acquiescer [...]

De retour à la maison, nous reçûmes la visite de Mgr *Mérode*, maître de chambre de Sa Sainteté. Après quelques politesses, il m'annonça que le Saint-Père m'invitait à prêcher les exercices spirituels aux détenues dans les prisons près de *Sainte-Marie-des-Anges aux thermes de Dioclétien*. Chaque désir du Pape est pour moi un commandement et donc j'acceptai avec un véritable plaisir [...]

À la prison des femmes

À deux heures de l'après-midi, je me rendis chez la supérieure de la prison pour convenir du jour et de l'heure pour commencer la prédication. Elle me dit :

– *Si cela vous convient, vous pouvez commencer tout de suite, car les femmes sont à l'église et il n'y a personne pour prêcher.* Ainsi, j'ai commencé tout de suite et la semaine fut presque entièrement consacrée à ce ministère. La maison de correction s'appelle *Aux Thermes de Dioclétien* car elle est située au même endroit où se trouvaient les thermes de cet empereur célèbre. Y étaient hébergées 260 détenues coupables de graves délits et condamnées à la prison [...]. Les exercices se déroulèrent avec satisfaction. La prédication simple et populaire que nous utilisons chez nous s'est révélée fructueuse dans cette prison. Le samedi, après la dernière

prédication, la mère supérieure m'annonça avec grand plaisir qu'aucune des condamnées n'avait omis de s'approcher des Sacrements.

Deux épisodes

Un épisode agréable est arrivé au Saint-Père cette semaine. Le comte Spada lui rendit visite et engagea cette conversation :

– *Sainteté, j'aimerais vous demander un souvenir de cette visite.*

– *Demandez ce que vous voulez et j'essaierai de vous satisfaire.*

– *Je voudrais quelque chose d'extraordinaire.*

– *Très bien, demandez donc.*

– *Sainteté, je souhaiterais avoir comme souvenir votre tabatière.*

– *Mais elle est pleine d'un tabac de qualité inférieure.*

– *Peu importe ; elle me sera très chère.*

– *Prenez-la, je vous en fais cadeau avec plaisir.* Le comte Spada partit plus heureux avec cette tabatière qu'avec un grand trésor. Elle est simple, en corne de buffle, reliée par deux anneaux en laiton et ne vaut pas quatre sous, mais elle est très précieuse en raison de sa provenance. Le bon comte la montre à ses amis comme un objet digne de vénération [...]

Une autre anecdote m'a été racontée sur ce vénérable Pontife. L'année dernière, alors que le Saint-Père voyageait à travers ses États, il se trouva à proximité de Viterbe. Une petite fille portant un fagot de bois, voyant que la voiture pontificale s'était arrêtée, pensa que ces messieurs voulaient acheter son fagot. Elle courut vers eux :

– *Monsieur, dit-elle au Saint-Père, achetez-le, le bois est très sec.*

– *Nous n'en avons pas besoin, répondit le Pape.*

– *Achetez-le, je vous le donne pour trois baiocchi.*

– *Prends les trois baiocchi et garde ton fagot.* Le Saint-Père lui donna trois écus, puis se prépara à remonter dans la voiture. Mais la petite fille voulait que le Saint-Père prenne

son fagot.

– *Prenez-le, vous serez contents ; dans votre voiture, il y a beaucoup de place.* Pendant que le Pape et sa cour riaient de cette affaire, la mère de la fillette, qui travaillait dans un champ voisin, accourut en criant :

– *Saint-Père, Saint-Père, pardonnez ; cette pauvre fille est ma fille. Elle ne vous connaît pas. Ayez pitié de nous qui sommes dans une grande misère.* Le Pape ajouta encore six écus et continua son chemin [...]

Saint-Paul hors les murs

Le 22 mars, dimanche, Don Bosco se rendit chez le cardinal vicaire, l'éminentissime Costantino Patrizi [...] Sorti du Vicariat, il se rendit à [Saint-Paul-hors-les-Murs](#) pour vénérer le tombeau du grand Apôtre des Gentils et admirer les merveilles de cette immense basilique. Après avoir marché un mille, il arriva au célèbre endroit appelé [Ad Aquas Salvias](#), où saint Paul versa son sang pour Jésus-Christ. C'est précisément à cet endroit, où se trouvent trois sources d'eau miraculeuses, jaillies des mottes sur lesquelles la tête tranchée du saint Apôtre fit trois bonds, qu'une église a été construite. Don Bosco pria également dans l'église voisine de [Sancta Maria Scala Coeli](#), de forme octogonale, édifiée sur le cimetière de saint Zénon, un tribun qui subit le martyre sous Dioclétien, avec 10203 de ses compagnons d'armes [...]

Le Colisée

Le 23 mars, son regard ébahi contempla les gigantesques ruines de l'amphithéâtre Flavien ou [Colisée](#), de forme ovale, avec une circonférence extérieure de 527 mètres, et encore haut de cinquante mètres par endroits. À l'époque de sa splendeur, il était couvert de marbres, orné de colonnades, de centaines de statues, d'obélisques, de quadriges en bronze ; et à l'intérieur, il soutenait tout autour d'immenses gradins, qui pouvaient contenir environ 200000 personnes, pour assister aux combats de bêtes féroces et de gladiateurs, et aux massacres de milliers de martyrs. Don Bosco entra dans l'arène des

spectacles qui mesure 241 mètres de circonférence [...]

Saint-Clément

Le 24, Don Bosco se rendit à la [basilique Saint-Clément](#) pour vénérer les reliques du quatrième pape après saint Pierre, et celles de saint Ignace martyr, évêque d'Antioche ; ainsi que pour admirer l'architecture de l'antique église à trois nefs. Dans celle du milieu, devant l'autel de la Confession, un enclos en marbre blanc délimite le chœur pour le clergé. Il est doté de deux pupitres, l'un pour le chant de l'évangile, près duquel se dresse la petite colonne du cierge pascal, et l'autre pour la lecture de l'épître. À côté de ce dernier se trouvait le lutrin pour les chanteurs et lecteurs des prophéties et des autres livres des Écritures ; autour de l'abside, les sièges des prêtres, et, au fond, au centre sur trois marches, la chaire épiscopale [...].

De là, Don Bosco se dirigea vers l'[église des Quatre-Couonnés](#), pour visiter les tombeaux des martyrs Sévère, Séverin, Carpophore et Victorin, tués sous Dioclétien. Il passa ensuite à [Saint-Jean](#) devant la Porte Latine, près de laquelle se dresse une chapelle sur le lieu où saint Jean Évangéliste fut plongé dans la chaudière d'huile bouillante ; de là, il continua jusqu'à la petite église [Quo Vadis](#), ainsi nommée parce qu'à cet endroit le Seigneur apparut à saint Pierre qui sortait de Rome pour échapper à la persécution :

– *Seigneur, où vas-tu ?* s'écria l'Apôtre étonné. Et Jésus lui répondit :

– *Je vais pour être crucifié une nouvelle fois.* Saint Pierre comprit et retourna à Rome où l'attendait le martyre. Après avoir vu cette petite église, Don Bosco refit le chemin, après avoir jeté un coup d'œil sur la Via Appia, le long de laquelle on compte de nombreux mausolées de l'époque du paganisme, qui rappellent la fin de toute grandeur humaine.

Don Bosco... salésien !

Une scène charmante se produisit le matin du 25 mars. Après avoir traversé le Tibre, Don Bosco vit sur une petite place

une trentaine de garçons qui s'amusaient. Il se dirigea vers eux sans hésiter et eux, suspendant leurs jeux, le regardaient émerveillés. Il leva alors la main en tenant entre ses doigts une médaille, puis s'exclama :

– *Vous êtes trop nombreux et je suis désolé de ne pas avoir assez de médailles pour en offrir une à chacun d'entre vous.* Ceux-ci, prenant courage, tendaient leurs mains en criant à pleine voix :

– *Ça ne fait rien, ça ne fait rien... à moi, à moi !* Don Bosco ajouta :

– *Eh bien, comme je n'en ai pas pour tous, je veux offrir cette médaille au plus gentil. Qui parmi vous est le plus gentil ?*

– *C'est moi, c'est moi !* crièrent-ils tous ensemble. Il continua :

– *Comment puis-je faire, si vous êtes tous également gentils ? Alors je la donnerai au plus espiègle ! Qui parmi vous est le plus espiègle ?*

– *C'est moi, c'est moi !* répondirent-ils avec des cris assourdissants.

Le marquis Patrizi et ses amis, à une certaine distance, souriaient tout émus et stupéfaits de voir Don Bosco traiter si familièrement ces garçons, qu'il rencontrait pour la première fois ; et ils s'exclamaient :

– *Voici un autre saint Philippe Néri, ami de la jeunesse.* Don Bosco en effet, comme s'il avait été un ami déjà connu de ces enfants, continua à les interroger, s'ils avaient déjà assisté à la messe, dans quelle église ils avaient l'habitude d'aller, s'ils fréquentaient les oratoires qui étaient dans ces parages. [...] Le dialogue était animé. Après les avoir exhortés à être toujours de bons chrétiens, Don Bosco promit qu'il passerait une autre fois par cette place et offrirait une médaille à chacun ; puis, les saluant affectueusement, il retourna vers ses accompagnateurs en montrant la médaille. Il n'avait rien donné aux garçons, et pourtant il les avait laissés contents.

Santo Stefano Rotondo

Le 26 mars, Don Bosco retourna au Caelius dans la spacieuse [église Santo Stefano Rotondo](#), ainsi nommée à cause de sa forme ronde. Le corniche circulaire est soutenue par 56 colonnes. Tout autour des murs sont peintes les scènes des atrocités que subirent les martyrs. Elle est ornée de mosaïques du VIIe siècle, représentant Jésus crucifié, avec quelques saints, et conserve les corps de deux confesseurs de la foi : saint Primus et saint Félicien. De là, Don Bosco passa à [Sainte-Marie in Dominica](#), ou de la *Navicella*, la barque en marbre qui se trouve sur la place. Elle a trois nefs séparées par 18 colonnes et contient des mosaïques du IXe siècle. Parmi celles-ci, la Vierge est à la place d'honneur parmi de nombreux anges et à ses pieds est agenouillé le pape Pascal [...].

Cependant, le Saint-Père avait exprimé le désir que Don Bosco assiste au Vatican au dévot et magnifique spectacle des cérémonies de la Semaine Sainte. Il avait donc chargé monsignor Borromeo de l'inviter en son nom, et de lui procurer une place d'où il puisse assister confortablement aux rites sacrés. Ce monsignor le fit rechercher toute la journée sans succès. Enfin, à une heure très tardive, le messenger le trouva chez De Maistre où il était retourné après une journée de visites. En disant qu'il venait par ordre du Pape, il fut introduit et présenta à Don Bosco la lettre d'invitation, par laquelle il était admis à recevoir la palme bénie des mains mêmes du Pape. Don Bosco la lut immédiatement et s'exclama qu'il irait avec grand plaisir.

Pâques romaines de Don Bosco. Le Dimanche des Rameaux

Dimanche 28 mars, avec le clerc Rua, il entra dans la basilique Saint-Pierre bien avant le début des fonctions. Le comte Carlo De Maistre l'accompagna à sa place, dans la tribune des diplomates. Il était très attentif car il connaissait l'importance des cérémonies de l'Église. À ses côtés se tenait un *milord* anglais protestant, émerveillé par

tant de solennité. À un certain moment, un chanteur de la chapelle Sixtine exécuta un solo tellement bien que Don Bosco en fut ému aux larmes et le *milord* se tourna vers lui en s'exclamant en latin, car dans une autre langue il ne savait pas comment se faire comprendre :

– *Post hoc paradisus !* Ce monsieur, après un certain temps, non seulement se convertit au catholicisme, mais devint prêtre et évêque. Après avoir béni les rameaux, le corps diplomatique défila à tour de rôle devant le Pontife, et chaque ambassadeur et ministre reçut la palme de ses mains. Don Bosco et le séminariste Rua s'agenouillèrent également aux pieds du Pape et reçurent la palme. Ainsi le voulut Pie IX : Don Bosco n'était-il pas l'ambassadeur de Dieu ? Le séminariste Rua retourna chez les Rosminiens et offrit la sienne au père Pagani, qui l'apprécia beaucoup [...].

Don Bosco caudataire

Le cardinal Marini, l'un des deux assistants au trône, prit Don Bosco comme *caudataire* afin qu'il puisse assister à toutes les fonctions de la semaine sainte, Ainsi, en robe violette, il se tenait tout le temps presque à côté du Pape, et put apprécier les chants grégoriens et les musiques d'Allegri et de Palestrina.

Le jeudi saint, le cardinal Mario Mattei, étant le plus ancien des évêques suburbicaires, pontifia à la place du cardinal doyen empêché. Don Bosco suivit le Pontife qui portait processionnellement le Saint-Sacrement dans la chapelle Pauline pour le placer dans l'urne spécialement préparée ; il l'accompagna jusqu'à la Loggia vaticane d'où le Pape bénit Rome et le monde ; il assista au lavement des pieds fait par le Pontife à treize prêtres, et participa à la cène commémorative, servie par le Vicaire de Jésus-Christ lui-même.

La bénédiction Urbi et Orbi

[...] Le 4 avril, les salves d'artillerie du Château Saint-Ange annonçaient le jour de Pâques. Pie IX descendit dans la basilique vers dix heures pour la messe pontificale.

Immédiatement après, précédé par le cortège des évêques et des cardinaux, il se rendit à la Loggia pour la bénédiction *Urbi et Orbi*. Avec le cardinal Marini et un évêque, Don Bosco resta un instant près du rebord recouvert d'un magnifique drap, sur lequel avaient été déposés trois Trirègnes d'or. Le cardinal dit à Don Bosco :

– *Observez le spectacle !* Don Bosco parcourait la place de ses yeux ébahis. Une foule de 200.000 personnes s'y entassait, le visage tourné vers la Loggia. Les toits, les fenêtres, les terrasses des maisons, tout était occupé. L'armée française remplissait une partie de l'espace compris entre l'obélisque et l'escalier de Saint-Pierre. Les bataillons de l'infanterie pontificale étaient alignés à droite et à gauche. Derrière, la cavalerie et l'artillerie. Des milliers de voitures étaient arrêtées sur les deux côtés de la place, près des portiques de Bernini, et au fond près des maisons. Surtout sur les voitures à louer se tenaient des groupes de personnes qui semblaient dominer la place. C'était un vacarme assourdissant, un piétinement de chevaux, une confusion incroyable. Personne ne peut se faire une idée d'un tel spectacle.

Pris au piège

Don Bosco avait laissé le Pape dans la basilique pendant qu'il vénérail les reliques précieuses, croyant qu'il mettrait du temps à apparaître. Absorbé dans contemplation de tous ces gens de toutes nationalités, il ne remarqua pas l'arrivée de la *sedia gestatoria* sur laquelle était assis le Pape. Il se trouva dans une position difficile ; coincé entre la *sedia* papale et la balustrade, il pouvait à peine bouger ; tout autour, des cardinaux, des évêques, des cérémoniaires et des porteurs étaient entassés, si bien qu'il ne voyait aucune issue pour se tirer d'affaire. Tourner le visage vers le Pape était inconvenant ; lui tourner le dos était incivil ; rester au centre du balcon était ridicule. Ne pouvant faire mieux, il se tourna sur le côté ; alors la pointe d'un pied du Pape se posa sur son épaule.

À ce moment-là, un silence solennel régnait sur la grande place au point qu'on aurait pu entendre le bourdonnement d'une mouche. Les chevaux eux-mêmes restaient immobiles. Don Bosco, pas du tout troublé et attentif à chaque détail, remarqua qu'on n'entendit qu'un seul hennissement et le son d'une horloge qui sonnait les heures pendant que le Pape récitait les prières rituelles. Voyant que le sol de la Loggia était couvert de feuillages et de fleurs, il se pencha et ramassa quelques fleurs qu'il mit entre les pages du livre qu'il tenait à la main. Enfin, Pie IX se leva pour bénir : il ouvrit les bras, leva les mains vers le ciel, les étendit sur la multitude qui baissa le front, et sa voix sonore, puissante et solennelle en chantant la formule de la bénédiction s'entendait au-delà de la place Rusticucci et depuis le grenier des Pères de la Civiltà Cattolica.

La foule répondit par une immense ovation. Alors le cardinal Ugolini lut en latin le Bref de l'indulgence plénière et tout de suite après le cardinal Marini le répéta en italien. Don Bosco s'était agenouillé, et quand il se releva, le cortège papal avait déjà disparu. Toutes les cloches sonnaient à fête, le canon tonnait depuis le Château Saint-Ange, les musiques militaires faisaient résonner leurs trompettes. Le cardinal Marini, accompagné du caudataire, descendit et se dirigea vers sa voiture. À peine celle-ci se mit-elle en mouvement, que Don Bosco se sentit pris d'un malaise provoqué par ce mouvement qui lui retournait l'estomac ; ne pouvant plus résister, il manifesta au cardinal son incommodité. Sur son conseil, il monta à côté du cocher, mais le malaise ne diminua pas. Alors il descendit pour marcher à pied. Étant en habit violet, il aurait été l'objet de curiosité ou de moquerie s'il avait traversé Rome ainsi ; c'est pourquoi le secrétaire descendit gentiment de la voiture et l'accompagna au palais [...].

Le souvenir du Pape

Le 6 avril, Don Bosco retourna à une audience particulière de Pie IX avec le clerc Rua et le théologien Murialdo, admis au

Vatican par l'intercession de Don Bosco lui-même. Ils entrèrent dans l'antichambre à neuf heures du soir, et immédiatement Don Bosco fut introduit. Dès que le Pape le vit devant lui, lui il dit d'un air sérieux :

– *Abbé Bosco, où vous êtes-vous caché le jour de Pâques pendant la bénédiction papale ? Là, devant le Pape, l'épaule sous son pied comme si le Pontife avait besoin d'être soutenu par Don Bosco.*

– *Saint-Père, répondit-il calmement et humblement, j'ai été pris par surprise et je demande pardon si je vous ai offensé d'une manière ou d'une autre !*

– *Et vous ajoutez encore l'affront de me demander si vous m'avez offensé ?* Don Bosco regarda le Pape et il eut l'impression qu'il faisait semblant : un sourire commençait à apparaître sur ses lèvres. *Mais qu'est-ce qui vous a pris de ramasser des fleurs à ce moment-là ? Il a fallu toute la gravité de Pie IX pour ne pas éclater de rire. [...]*

– *Maintenant, Très Saint-Père, supplia Don Bosco, ayez la bonté de me suggérer une consigne que je puisse répéter à mes jeunes, comme souvenir du Vicaire du Christ.*

– *La présence de Dieu !* répondit le Pape. *Dites à vos jeunes qu'ils se comportent toujours avec cette pensée !... Et vous n'avez rien à me demander ? Vous désirez certainement quelque chose aussi.*

– *Saint-Père, Votre Sainteté a bien voulu m'accorder ce que j'ai demandé, maintenant il ne me reste plus qu'à vous remercier du fond du cœur.*

– *Et pourtant, et pourtant, vous désirez encore quelque chose.* À ces mots Don Bosco se tenait là comme suspendu sans prononcer un mot. Le Pontife ajouta :

– *Mais comment ? Vous ne désirez pas faire en sorte que vos jeunes soient joyeux, quand vous serez de retour parmi eux ?*

– *Sainteté, cela oui.*

– *Alors attendez.* Quelques instants auparavant étaient entrés dans cette pièce le théologien Murialdo, le clerc Rua et don Cerutti de Varazze, chancelier à la Curie Archiépiscopale de Gênes. Ils restèrent stupéfaits de la familiarité avec

laquelle le Pape traitait Don Bosco et de ce qu'ils voyaient dans cette circonstance. Le Pape avait ouvert le coffre, en avait tiré une poignée de pièces d'or et sans les compter les avait portées à Don Bosco en disant :

– *Prenez et donnez ensuite un bon goûter à vos garçons.* Chacun peut imaginer l'impression que fit sur Don Bosco cet acte de bonté de Pie IX. Avec une grande bienveillance le Pape s'adressait aussi aux ecclésiastiques arrivés, bénissait les chapelets, les crucifix et d'autres objets de dévotion qui lui étaient présentés, et donnait à tous une médaille souvenir.

Le défi éducatif de Don Bosco

Parmi les cardinaux à qui il voulut rendre hommage, il y avait l'Éminentissime Tosti, qui lui avait permis de parler aux jeunes de l'Hospice Saint-Michel. Celui-ci, satisfait de la courtoisie de Don Bosco, voulut l'avoir comme compagnon à l'heure de sa promenade. Ainsi tous deux montèrent en voiture. On commença à parler du système le plus adapté à l'éducation des jeunes. Don Bosco restait persuadé que les élèves de cet hospice n'avaient pas de familiarité avec les supérieurs ; au contraire, ils les craignaient ; cela ne convenait pas, car les éducateurs étaient des prêtres. C'est pourquoi il disait :

– *Voyez-vous, Éminence, il est impossible d'éduquer correctement les jeunes s'ils n'ont pas confiance en leurs supérieurs.*

– *Mais comment, répliquait le cardinal, peut-on gagner cette confiance ?*

– *En faisant en sorte qu'ils s'approchent de nous, en éliminant toute cause qui les éloigne.*

– *Et comment peut-on faire pour les rapprocher de nous ?*

– *En nous approchant d'eux, en cherchant à nous adapter à leurs goûts, en nous rendant semblables à eux. Voulez-vous que nous fassions un essai ? Dites-moi : à quel endroit de Rome peut-on trouver un bon nombre de garçons ?*

– *À la Piazza Termini et à la Piazza del Popolo, répondit le cardinal.*

– *Eh bien, allons à la Piazza del Popolo.*

Le cardinal donna l'ordre au cocher. À peine arrivés, Don Bosco descendit de voiture, et le prélat resta à l'observer. Ayant vu un groupe de jeunes qui jouaient, il s'approcha, mais les espiègles s'enfuirent. Alors il les appela avec de bonnes manières et ceux-ci, après quelques hésitations, s'approchèrent. Don Bosco leur offrit quelques petites choses, demanda des nouvelles de leurs familles, demanda quel jeu ils faisaient et les invita à continuer. Il s'arrêta d'abord pour les regarder, puis il commença à y participer. Alors d'autres qui observaient de loin accoururent en grand nombre des quatre coins de la place autour du prêtre, qui accueillait tous avec affection et qui avait pour chacun une bonne parole et un petit cadeau. Il demandait s'ils étaient bons, s'ils disaient les prières, s'ils allaient se confesser. Quand il voulut s'éloigner, ils le suivirent sur une bonne distance, le laissant seulement lorsqu'il remonta en voiture. Le cardinal était émerveillé.

– *Avez-vous vu ?*

– *Vous aviez raison !* s'exclama le cardinal [...].

Les dernières visites

Les dernières visites de Don Bosco furent réservées à la Confession de Saint Pierre et aux Catacombes. Après avoir prié dans la [basilique Saint-Sébastien](#), ayant vu deux des flèches qui blessèrent le saint tribun et la colonne à laquelle il fut attaché, il descendit dans les galeries souterraines qui abritèrent les os de milliers de martyrs, et où saint Philippe Néri passa tant de nuits en prière. Il passa ensuite aux [Catacombes Saint-Calliste](#). Là l'attendait le chevalier Jean-Baptiste De Rossi, qui les avait découvertes, et auquel monsignor di San Marzano l'avait présenté.

Quiconque entre dans ces lieux éprouve une telle émotion, qu'elle lui reste toute sa vie. Don Bosco était absorbé dans des pensées saintes en parcourant ces souterrains, où les premiers chrétiens avaient trouvé la force nécessaire pour affronter le martyre dans la messe, les prières en commun, le chant des psaumes et des prophéties, la communion

eucharistique, l'écoute des évêques et des papes. Il est impossible de contempler sans émotion ces *loculi* qui avaient renfermé les corps ensanglantés ou brûlés de tant de héros de la foi, les tombes de quatorze papes qui avaient donné leur vie pour témoigner de ce qu'ils enseignaient, et la crypte de sainte Cécile.

Don Bosco observait les très anciennes fresques qui représentaient Jésus-Christ et l'Eucharistie, les images du mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph, l'Assomption de Marie au ciel, la Mère de Dieu avec l'enfant dans les bras ou sur les genoux. Il était ravi par le sentiment de modestie qui brillait dans ces images, dans lesquelles l'art chrétien primitif avait su reproduire la beauté incomparable de l'âme et de l'idéal très élevé de la perfection morale qui doit être attribuée à la Vierge. D'autres figures de saints et de martyrs ne manquaient pas non plus. Don Bosco sortit des catacombes à 18 heures. Il y était entré à 8 heures du matin [...]

Retour à la maison

Le 14 avril, Don Bosco partit de Rome avec le clerc Rua, heureux d'avoir pu jeter les bases de la Société de Saint François de Sales. [...] Il prit une voiture à louer, fit une brève halte à Palo où il trouva l'aubergiste parfaitement délivré de ses fièvres : sa guérison avait été instantanée. Celui-ci n'oubliera jamais ce qui s'est passé, et vers 1875 ou 1876, arrivé à Gênes pour des raisons commerciales, il voulut continuer son voyage jusqu'à Turin. Ayant demandé et su par télégraphe que Don Bosco était à l'Oratoire, il y alla ; mais ce jour-là, il était à déjeuner chez M. Occhetto Carlo. Alors il se rendit là pour le trouver et lui faire fête sans fin. M. Occhetto se souvint toujours avec grand plaisir du récit qu'il avait entendu de cette guérison. Arrivé à Civitavecchia et ayant rendu visite au délégué pontifical, Don Bosco se rendit au port pour embarquer.

Les vagues cette fois-ci étaient calmes et le temps était

beau, si bien qu'il put descendre à Livourne, s'entretenir avec quelques amis et visiter quelques églises. Ils reprirent la mer au crépuscule, et don Rua se souvient que le navire arriva au port de Gênes à l'aube d'une splendide aurore qui illuminait le magnifique panorama de cette superbe ville. Ayant à peine mis le pied sur terre, Don Bosco se rendit au collège des Artigianelli, où l'attendaient Don Montebruno et M. Giuseppe Canale. Après-midi, il monta dans le train. En traversant la ville, il éprouva une agréable surprise : lorsque les cloches sonnèrent l'*Angelus*, de nombreuses personnes dans les rues et sur les places se découvraient la tête, et mêmes les porteurs s'étaient levés de leurs bancs pour réciter la prière. Plus d'une fois, il raconta le fait pour l'édification de ses élèves. Il arriva à Turin le 16 avril, accueilli par les jeunes avec tant de fête et d'affection, qu'aucun père ne pourrait en souhaiter davantage de ses propres fils.

Le titre de Basilique au Temple du Sacré-Cœur à Rome

A l'occasion du centenaire de la mort de Don Paul Albera, on a souligné comment le deuxième successeur de Don Bosco a réalisé ce que l'on pourrait qualifier de rêve de Don Bosco. En effet, trente-quatre ans après la consécration du temple du Sacré-Cœur à Rome, qui eut lieu en présence de Don Bosco, désormais épuisé (mai 1887), le pape Benoît XVI – le pape de la célèbre et inouïe définition de la Première Guerre mondiale comme « massacre inutile » – conféra à l'église le titre de Basilique mineure (11 février 1921). Pour sa construction, Don Bosco avait « donné son âme » (et son corps aussi !) au cours des sept dernières années de sa vie. Il avait fait de même au

cours des vingt années précédentes (1865-1868) pour la construction de l'église Marie Auxiliatrice de Turin-Valdocco, la première église salésienne élevée à la dignité de basilique mineure le 28 juin 1911, en présence du nouveau Recteur Majeur, le Père Paul Albera.

Le résultat de la supplication

Mais comment en est-on arrivé là ? Qui en est à l'origine ? Nous le savons désormais avec certitude grâce à la découverte récente du brouillon dactylographié de la demande de ce titre par le Recteur Majeur, le Père Paolo Albera. Il est inclus dans un livret commémorant le 25e anniversaire du Sacré-Cœur, édité en 1905 par le directeur de l'époque, le père Francesco Tomasetti (1868-1953). Le tapuscrit, daté du 17 janvier 1921, comporte des corrections minimales de la part du Recteur Majeur mais, ce qui est important, porte sa signature autographe.

Après une description de l'œuvre de Don Bosco et de l'activité incessante de la paroisse, probablement tirée de l'ancien dossier, le Père Albera s'adresse au Pape en ces termes

« Alors que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus grandit et se répand dans le monde entier, et que de nouveaux Temples sont dédiés au Divin Cœur, également grâce à la noble initiative des Salésiens, comme à S. Paolo au Brésil, à La Plata en Argentine, à Londres, à Barcelone et ailleurs, il semble que le premier Temple-Sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus à Rome, où une dévotion aussi importante a une affirmation si digne de la Ville Éternelle, mérite une distinction spéciale. C'est pourquoi le soussigné, après avoir entendu l'avis du Conseil supérieur de la pieuse Société salésienne, prie humblement Votre Sainteté de daigner accorder au Temple-Sanctuaire du Sacré-Cœur de Jésus au Castro Pretorio à Rome le titre et les privilèges de Basilique mineure, espérant que cette honorable élévation augmentera la dévotion, la piété et toute activité catholique bénéfique ».

La supplique, en belle copie, signée par le père Albera, fut

vraisemblablement envoyée par le procureur, le père Francesco Tomasetti, à la Sacrée Congrégation des Brefs, qui l'accueillit favorablement. Il s'empressa de rédiger le projet de Bref apostolique à conserver dans les Archives du Vatican, le fit transcrire par des calligraphes experts sur un riche parchemin et le transmit à la Secrétairerie d'État pour la signature du titulaire du moment, le cardinal Pietro Gasparri. Aujourd'hui, les fidèles peuvent admirer cet original de l'octroi du titre demandé, joliment encadré dans la sacristie de la basilique (voir photo).

Nous ne pouvons qu'être reconnaissants à la Dr Patrizia Buccino, spécialiste en archéologie et en histoire, et au père Giorgio Rossi, historien salésien, qui ont diffusé la nouvelle. C'est à eux qu'il revient de compléter l'enquête entamée en recherchant dans les archives du Vatican l'intégralité de la correspondance, qui sera également portée à la connaissance du monde scientifique par le biais de la célèbre revue d'histoire salésienne « Ricerche Storiche Salesiane ».

Le Sacré-Cœur : une basilique nationale au rayonnement international

Vingt-six ans auparavant, le 16 juillet 1885, à la demande de Don Bosco et avec le consentement explicite du Pape Léon XIII, Monseigneur Gaetano Alimonda, archevêque de Turin, avait chaleureusement exhorté les Italiens à participer au succès de la « noble et sainte proposition [du nouveau temple] en la qualifiant de vote national des Italiens ».

Or, le Père Albera, dans sa demande au pontife, après avoir rappelé l'appel pressant du Cardinal Alimonda, rappelle que toutes les nations du monde ont été invitées à contribuer économiquement à la construction, à la décoration du temple et des œuvres annexes (y compris l'inévitable oratoire salésien avec hospice !) afin que le Temple-Sanctuaire, en plus d'un vœu national, devienne une « manifestation mondiale ou internationale de la dévotion au Sacré-Cœur ».

À cet égard, dans un article historico-ascétique publié à

l'occasion du premier centenaire de la consécration de la basilique (1987), l'érudit Armando Pedrini l'a définie comme : « Un temple qui est donc international en raison de la catholicité et de l'universalité de son message à tous les peuples », compte tenu également de la « position proéminente » de la basilique à côté de la gare ferroviaire dont l'internationalité est reconnue.

Rome-Termini n'est donc pas seulement une grande gare avec des problèmes d'ordre public et un territoire difficile à gérer, dont on parle souvent dans les journaux et comme les gares de nombreuses capitales européennes. Mais c'est aussi la Basilique du Sacré-Cœur de Jésus. Et si le soir et la nuit, la zone n'apporte pas la sécurité aux touristes, pendant la journée, la Basilique distribue la paix et la sérénité aux fidèles qui y entrent, s'y arrêtent pour prier, y reçoivent les sacrements.

Les pèlerins qui passeront par la gare de Termini dans une année sainte pas trop lointaine (2025) s'en souviendront-ils ? Ils n'auront qu'à traverser une rue... et le Sacré-Cœur de Jésus les attend.

PS. À Rome, il existe une deuxième basilique paroissiale salésienne, plus grande et plus riche sur le plan artistique que celle du Sacré-Cœur : il s'agit de celle de Saint Jean Bosco à Tuscolano, qui est devenue telle en 1965, quelques années après son inauguration (1959). Où se trouve-t-elle ? Évidemment dans le quartier Don Bosco (à deux pas des célèbres studios de Cinecittà). Si la statue du clocher de la basilique du Sacré-Cœur domine la place de la gare Termini, la coupole de la basilique de Don Bosco, légèrement inférieure à celle de Saint-Pierre, la regarde en revanche de face, bien que depuis deux points extrêmes de la capitale. Et comme il n'y a pas deux sans trois, il y a une troisième splendide basilique paroissiale salésienne à Rome : celle de Santa Maria Ausiliatrice, dans le quartier Appio-Tuscolano, à côté du grand Institut Pio XI.

Lettre apostolique intitulée Pia Societas, datée du 11 février 2021, par laquelle Sa Sainteté Benoît XV a élevé l'église du Sacré-Cœur de Jésus au rang de Basilique.

Ecclesia parochialis SS.mi Cordis Iesu ad Castrum Praetorium in urbe titulo et privilegiis Basilicae Minoris decoratur.

Benedictus pp. XV

Ad perpetuam rei memoriam.

Pia Societas sancti Francisci Salesii, a venerabili Servo Dei Ioanne Bosco iam Augustae Taurinorum condita atque hodie per dissitas quoque orbis regiones diffusa, omnibus plane cognitum est quanta sibi merita comparaverit non modo incumbendo actuose sollerterque in puerorum, orbitate laborantium, religiosam honestamque institutionem, verum etiam in rei catholicae profectum tum apud christianum populum, tum apud infideles in longinquis et asperrimis Missionibus. Eiusdem Societatis sodalibus est quoque in hac Alma Urbe Nostra ecclesia paroecialis Sacratissimo Cordi Iesu dicata, in qua, etsi non abhinc multos annos condita, eximii praesertim Praedecessoris Nostri Leonis PP. XIII iussu atque auspiciis, christifideles urbani, eorumdem Sodalium opera, adeo ad Dei cultum et virtutum laudem exercentur, ut ea vel cum antiquioribus paroeciis in honoris ac meritorum contentionem veniat. Ipsemet Salesianorum Sodalium fundator, venerabilis Ioannes Bosco, in nova Urbis regione, aere saluberrimo populoque confertissima, quae ad Castrum Praetorium exstat, exaedificationem inchoavit istius templi, et, quasi illud erigeret ex gentis italicae voto et pietatis testimonio erga Sacratissimum Cor Iesu, stipem praecipue ex Italiae christifidelibus studiose conlegit; verumtamen pii homines ex ceteris nationibus non defuerunt, qui, in exstruendum perficiendumque templum istud, erga Ssmum Cor Iesu amore incensi, largam pecuniae vim contulerint. Anno autem MDCCCLXXXVII sacra ipsa aedes, secundum speciosam formam a Virginio Vespignani architecto delineatam, tandem perfecta ac sollemniter consecrata dedicataque est. Eamdem vero postea,

magna cum sollertia, Sodales Salesianos non modo variis altaribus, imaginibus affabre depictis et statuis, omnique sacro cultui necessaria suppellectili exornasse, verum etiam continentibus aedificiis iuventuti, ut tempora nostra postulant, rite instituendae ditasse, iure ac merito Praedecessores Nostri sunt » laetati, et Nos haud minore animi voluptate probamus. Quapropter cum dilectus filius Paulus Albera, hodiernus Piae Societatis sancti Francisci Salesii rector maior, nomine proprio ac religiosorum virorum quibus praeest, quo memorati templi Ssmi Cordi Iesu dicati maxime augeatur decus, eiusdem urbanae paroeciae fidelium fides et pietas foveatur, Nos supplex rogaverit, ut eidem templo dignitatem, titulum et privilegia Basilicae Minoris pro Nostra benignitate impertiri dignemur; Nos, ut magis magisque stimulos fidelibus ipsius paroeciae atque Urbis totius Nostrae ad Sacratissimum Cor Iesu impensius colendum atque adamandum addamus, nec non benevolentiam, qua Sodales Salesianos ob merita sua prosequimur, publice significemus, votis hisce piis annuendum ultro libenterque censemus. Quam ob rem, conlatis consiliis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus Congregationi Ss. Rituum praepositis, Motu proprio ac de certa scientia et matura deliberatione Nostris, deque apostolicae potestatis plenitudine, praesentium Litterarum tenore perpetuumque in modum, enunciatum templum Sacratissimo Cordi Iesu dicatum, in hac alma Urbe Nostra atque ad Castrum Praetorium situm, dignitate ac titulo Basilicae Minoris honestamus, cum omnibus et singulis honoribus, praerogativis, privilegiis, indultis quae aliis Minoribus Almae huius Urbis Basilicis de iure competunt. Decernentes praesentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper exstare ac permanere, suosque integros effectus sortiri iugiter et obtinere, illisque ad quos pertinent nunc et in posterum plenissime suffragari; sicque rite iudicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc et inane fieri, si quidquam secus super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuslibet.

Datum Romae apud sanctum Petrum sub annulo
Piscatoris, die XI februarii MCMXXI, Pontificatus Nostri anno
septimo.

P. CARD. GASPARRI, a Secretis Status.

L'église paroissiale du Sacré-Cœur de Jésus, située près du
Castrum Praetorium dans la ville, est honorée du titre et des
privilèges de Basilique Mineure.

Benoît XV

Pour la mémoire éternelle de cette chose.

La Pieuse Société de Saint François de Sales, fondée par le
vénérable Serviteur de Dieu Jean Bosco à Turin et aujourd'hui
répandue dans les régions les plus éloignées du monde, a
acquis des mérites reconnus de tous, non seulement en
s'engageant activement et habilement dans l'éducation
religieuse et honnête des enfants orphelins, mais aussi dans
le progrès de la cause catholique, tant parmi le peuple
chrétien que parmi les infidèles dans les Missions lointaines
et très difficiles. Les membres de cette même Société
possèdent également dans cette Ville Éternelle Notre église
paroissiale dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, dans laquelle, bien
que fondée il n'y a pas si longtemps, sur l'ordre et sous les
auspices de Notre éminent Prédécesseur le Pape Léon XIII, les
fidèles urbains, grâce à l'œuvre de ces mêmes membres, sont
tellement exercés au culte de Dieu et à la louange des vertus,
qu'elle rivalise même avec les paroisses plus anciennes en
termes d'honneur et de mérites. Le fondateur lui-même des
Salésiens, le vénérable Jean Bosco, a commencé la construction
de ce temple dans un nouveau quartier de la Ville, à l'air
très sain et très peuplé, situé près du Castrum Praetorium,
et, comme s'il l'érigerait selon le vœu du peuple italien et
comme témoignage de piété envers le Sacré-Cœur de Jésus, il a
recueilli avec zèle des aumônes principalement auprès des
fidèles d'Italie ; cependant, des personnes pieuses d'autres
nations n'ont pas manqué, qui, enflammées par l'amour envers

le Sacré-Cœur de Jésus, ont contribué une somme d'argent considérable à la construction et à l'achèvement de ce temple. En l'an 1887, ce même édifice sacré, selon la belle forme dessinée par l'architecte Virginio Vespignani, fut enfin achevé et solennellement consacré et dédié. Nos Prédécesseurs se sont réjouis à juste titre et à bon droit de ce que les Salésiens aient ensuite, avec une grande habileté, non seulement orné ce même édifice de divers autels, d'images habilement peintes et de statues, et de tout le mobilier nécessaire au culte sacré, mais aussi qu'ils l'aient enrichi de bâtiments contigus pour l'éducation de la jeunesse, comme l'exigent nos temps, et Nous approuvons cela avec non moins de joie. C'est pourquoi, puisque notre cher fils Paul Albera, actuel recteur majeur de la Pieuse Société de Saint François de Sales, en son nom propre et au nom des religieux qu'il dirige, afin d'accroître au maximum la splendeur du temple susmentionné dédié au Sacré-Cœur de Jésus, et de favoriser la foi et la piété des fidèles de cette même paroisse urbaine, Nous a humblement demandé de daigner accorder à ce même temple la dignité, le titre et les privilèges de Basilique Mineure par Notre bienveillance ; Nous, afin d'inciter de plus en plus les fidèles de cette paroisse et de toute Notre Ville à cultiver et à aimer plus intensément le Sacré-Cœur de Jésus, et aussi pour manifester publiquement la bienveillance que Nous portons aux Salésiens en raison de leurs mérites, Nous estimons qu'il faut accéder volontiers et de bon gré à ces pieux vœux. C'est pourquoi, après avoir consulté Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine préposés à la Congrégation des Sacrés Rites, de Notre propre Motu proprio et de Notre science certaine et mûre délibération, et en vertu de la plénitude de la puissance apostolique, par la teneur des présentes Lettres et de manière perpétuelle, Nous honorons le temple susmentionné dédié au Sacré-Cœur de Jésus, situé dans cette Ville Éternelle et près du Castrum Praetorium, de la dignité et du titre de Basilique Mineure, avec tous et chacun des honneurs, prérogatives, privilèges, indulgences qui reviennent de droit aux autres

Basiliques Mineures de cette Ville Éternelle. Nous décrétons que les présentes Lettres sont et demeurent toujours fermes, valides et efficaces, qu'elles produisent et obtiennent toujours leurs pleins effets, et qu'elles profitent pleinement à ceux qu'elles concernent maintenant et à l'avenir ; et qu'il doit en être ainsi jugé et défini, et que tout ce qui serait tenté autrement à ce sujet, par quiconque, sous quelque autorité que ce soit, sciemment ou par ignorance, est nul et non avenu dès maintenant. Nonobstant toute disposition contraire.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 11 février 1921, la septième année de Notre Pontificat.
P. CARD. GASPARRI, Secrétaire d'État.

La dévotion de Don Bosco au Sacré-Cœur de Jésus

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, chère à Don Bosco, naît des révélations faites à Sainte Marguerite-Marie Alacoque dans le monastère de Paray-le-Monial. En montrant son cœur transpercé et couronné d'épines, le Christ demanda une fête réparatrice le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. Malgré les oppositions, le culte s'est répandu parce que ce Cœur, siège de l'amour divin, rappelle la charité manifestée sur la croix et dans l'Eucharistie. Don Bosco invite les jeunes à l'honorer constamment, surtout pendant le mois de juin, en récitant le Rosaire et en accomplissant des actes de réparation qui obtiennent de nombreuses indulgences et les douze promesses de paix, de miséricorde et de sainteté.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus grandit

chaque jour davantage. Écoutez, chers jeunes, comment elle a pris naissance. Il y avait en France, dans le monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, une humble jeune religieuse du nom de Marguerite Alacoque. Elle était chère à Dieu à cause de sa grande pureté. Un jour, pendant qu'elle adorait Jésus au Saint-Sacrement, elle vit son Époux céleste découvrir sa poitrine et lui montrer son Sacré-Cœur rayonnant de flammes, entouré d'épines, transpercé d'une blessure et surmonté d'une croix. En même temps, elle l'entendit se plaindre de l'ingratitude monstrueuse des hommes. Il lui ordonna de s'employer à ce que, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, on rende un culte spécial à son Divin Cœur en réparation des offenses qu'Il reçoit dans la Sainte Eucharistie. Pleine de confusion, la pieuse jeune fille exposa à Jésus son incapacité à accomplir une si grande entreprise, mais elle fut réconfortée par le Seigneur qui l'encouragea à poursuivre son œuvre, et la fête du Sacré-Cœur de Jésus fut instituée malgré la vive opposition de ses adversaires.

Les raisons de ce culte sont multiples : 1° Parce que Jésus-Christ nous a offert son Sacré-Cœur comme siège de ses affections ; 2° Parce qu'il est le symbole de l'immense charité dont Il a fait preuve en particulier en permettant que son Sacré-Cœur soit transpercé d'une lance ; 3° Parce que ce Cœur incite les fidèles à méditer les douleurs de Jésus-Christ et à lui professer leur reconnaissance.

Honorons donc constamment ce Cœur divin qui mérite toute notre humble et tendre vénération en raison des nombreux et grands bienfaits qu'il nous a déjà accordés et qu'il nous accordera.

Mois de juin

Celui qui consacre tout le mois de juin en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus par une prière quotidienne ou une dévotion, obtient 7 ans d'indulgences pour chaque jour et une indulgence plénière à la fin du mois.

Chapelet du Sacré-Cœur de Jésus

Ayez l'intention de réciter ce chapelet au Divin Cœur de Jésus-Christ pour le dédommager des outrages qu'il reçoit dans la Sainte Eucharistie de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens. Dites-le, seul ou avec d'autres personnes, si possible devant l'image du Divin Cœur ou devant le Saint-Sacrement :

V. Deus, in adiutorium meum intende (Dieu, viens à mon aide).

R. Domine ad adjuvandum me festina (Seigneur, viens vite à mon secours).

Gloria Patri, etc.

1. Ô Cœur très aimable de mon Jésus, j'adore humblement votre très douce amabilité, que vous manifestez d'une manière singulière dans le Saint-Sacrement envers les âmes encore pécheresses. Je regrette de vous voir ainsi ingratement récompensé, et j'ai l'intention de vous dédommager des nombreuses offenses que vous recevez dans la Sainte Eucharistie de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

2. Ô Cœur très humble de mon Jésus au Saint-Sacrement, j'adore votre profonde humilité dans la Divine Eucharistie, où vous vous cachez par amour pour nous sous les espèces du pain et du vin. Je vous en prie, mon Jésus, mettez dans mon cœur cette belle vertu. Quant à moi, je m'efforcerai de vous dédommager des offenses que vous recevez dans le Saint-Sacrement de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

3. Ô Cœur de mon Jésus, si désireux de souffrir, j'adore votre ardent désir d'aller à la rencontre de votre douloureuse Passion et de vous soumettre aux outrages que vous avez prévus au Saint-Sacrement. Ah, mon Jésus ! J'ai bien l'intention de vous en dédommager par ma propre vie ; je

voudrais empêcher ces offenses que vous recevez malheureusement dans la Sainte Eucharistie de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

4. Ô Cœur très patient de mon Jésus, je vénère humblement votre patience invincible à supporter pour mon amour tant de souffrances sur la Croix et tant de tourments dans la Divine Eucharistie. Ô mon cher Jésus ! Puisque je ne peux laver de mon sang les lieux où vous avez été si maltraité dans l'un et l'autre Mystère, je vous promets, ô mon Bien Suprême, d'utiliser tous les moyens pour dédommager votre Cœur Divin des nombreux outrages que vous recevez dans la Sainte Eucharistie de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

5. Ô Cœur de mon Jésus, grand ami de nos âmes dans l'admirable institution de la Sainte Eucharistie, j'adore humblement cet amour immense que vous nous portez en nous donnant pour nourriture votre Corps divin et votre divin Sang. Quel cœur pourrait rester insensible à la vue d'une si immense charité ? Ô mon bon Jésus ! Donnez-moi des larmes abondantes pour pleurer et réparer tant d'offenses que vous recevez dans le Saint-Sacrement de la part des hérétiques, des infidèles et des mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

6. Ô Cœur de mon Jésus assoiffé de notre salut, je vénère humblement cet amour ardent qui vous a poussé à accomplir le sacrifice ineffable de la Croix, le renouvelant chaque jour sur les autels dans la Sainte Messe. Est-il possible que le cœur humain ne brûle de gratitude devant un tel amour ? Oui, malheureusement, ô mon Dieu. Mais pour l'avenir, je vous promets de faire tout mon possible pour réparer les nombreux outrages que vous recevez dans ce Mystère d'amour de la part des hérétiques, des infidèles et des

mauvais chrétiens.

Pater, Ave et Gloria.

Quiconque récitera ne serait-ce que les 6 *Pater, Ave et Gloria* indiqués ci-dessus devant le Saint-Sacrement, dont le dernier *Pater, Ave et Gloria* sera dit selon l'intention du Souverain Pontife, aura 300 jours d'indulgence à chaque fois.

**Promesses faites par Jésus-Christ
à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque pour les dévots de
son Divin Cœur**

Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires à leur état.

Je ferai régner la paix dans leurs familles.

Je les consolerais dans toutes leurs afflictions.

Je serai leur refuge sûr dans la vie, mais surtout à l'heure de la mort.

Je comblerai de bénédictions toutes leurs entreprises.

Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

Les âmes tièdes deviendront ferventes.

Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection.

Je bénirai la maison où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée.

Je donnerai aux prêtres le don de toucher les cœurs les plus endurcis.

Le nom des personnes qui propageront cette dévotion sera inscrit dans mon Cœur et n'en sera jamais effacé.

Acte de réparation contre les blasphèmes.

Dieu soit béni.

Béni soit son Saint Nom.

Béni soit Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme.

Béni soit le nom de Jésus.

Béni soit Jésus au Très Saint Sacrement de l'Autel.

Béni soit son Sacré Cœur.

Bénie soit l'Auguste Mère de Dieu, la Très Sainte Vierge Marie.

Béni soit le nom de Marie, Vierge et Mère.

Bénie soit sa Sainte et Immaculée Conception.

Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints.

Une indulgence d'*un an* est accordée chaque fois : l'indulgence *plénière* à celui qui la récite pendant un mois, le jour où il fera la confession et la communion.

Offrande au Sacré-Cœur de Jésus devant sa sainte Image

Moi, NN., pour marquer ma reconnaissance et pour réparer mes infidélités, je vous donne mon cœur et je me consacre entièrement à vous, mon aimable Jésus, et avec votre aide, je me propose de ne plus pécher.

Le Pape Pie VII a accordé cent jours d'indulgence, une fois par jour, à qui la récite avec un cœur contrit, et une indulgence plénière une fois par mois à qui la récitera tous les jours.

Prière au Sacré-Cœur de Marie

Je vous salue, très auguste Reine de la paix, Mère de Dieu. Par le Sacré Cœur de votre Fils Jésus, Prince de la paix, faites que sa colère s'apaise et qu'il règne sur nous dans la paix. Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire que vous avez rejeté ou abandonné quelqu'un qui implorait vos faveurs. Animé de cette confiance, je me présente à vous : ne méprisez pas mes prières, ô Mère du Verbe Éternel, mais écoutez-les favorablement et exaucez-les, ô clément, ô miséricordieuse, ô douce Vierge Marie.

Pie IX a accordé une indulgence de 300 jours chaque fois qu'on récitera cette prière avec dévotion, et une indulgence plénière une fois par mois à ceux qui l'auront récitée chaque jour.

Ô Jésus, brûlant d'amour,

Si seulement je ne t'avais jamais offensé !

Ô mon doux et bon Jésus,

Je ne veux plus t'offenser.

Sacré Cœur de Marie,

Fais que je sauve mon âme.

Sacré Cœur de mon Jésus,

Fais que je t'aime toujours plus.

Je vous donne mon cœur,

Mère de mon Jésus – Mère de l'amour.

(Source: « Il Giovane Provveduto per la pratica de' suoi doveri negli esercizi di cristiana pietà per la recita dell'Uffizio della b. Vergine dei vespri di tutto l'anno e dell'uffizio dei morti coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre, pel sac. Giovanni Bosco, 101a edizione, Torino, 1885, Tipografia e Libreria Salesiana, S. Benigno Canavese – S. Pier d'Arena – Lucca – Nizza Marittima – Marsiglia – Montevideo – Buenos-Aires », pp. 119-124 [Opere Edite, pp. 247-253])

Photo : Statue du Sacré-Cœur en bronze doré sur le clocher de la Basilique du Sacré-Cœur à Rome, don des anciens élèves salésiens d'Argentine. Érigée en 1931, c'est une œuvre réalisée à Milan par Riccardo Politi d'après un projet du sculpteur Enrico Cattaneo de Turin.

Don Bosco et le Sacré-Cœur. Garder, réparer, aimer

En 1886, à la veille de la consécration de la nouvelle basilique du Sacré-Cœur au centre de Rome, le « Bulletin salésien » a voulu préparer ses lecteurs – coopérateurs, bienfaiteurs, jeunes, familles – à une rencontre vitale avec « le Cœur transpercé qui continue d'aimer ». Pendant une année entière, le Bulletin fit défiler sous les yeux du monde salésien un véritable « rosaire » de méditations. Chaque numéro reliait un aspect de la dévotion à une urgence pastorale, éducative ou sociale que Don Bosco – déjà épuisé mais lucide – considérait comme stratégique pour l'avenir de l'Église et de la société italienne. Près de cent quarante ans plus tard, cette série reste un petit traité de spiritualité du cœur, écrit dans un style simple mais plein d'ardeur, capable de conjuguer contemplation et pratique. Nous présentons ici une lecture unifiée de ce parcours mensuel, montrant comment l'intuition salésienne peut encore parler aujourd'hui.

Février – La garde d'honneur : veiller sur l'Amour blessé

La nouvelle année liturgique s'ouvre, dans le *Bulletin*, sur une invitation surprenante : non seulement adorer Jésus présent dans le tabernacle, mais « faire l'heure de garde » – une heure choisie librement au cours de laquelle chaque chrétien, sans interrompre ses activités quotidiennes, se fait sentinelle aimante qui console le Cœur transpercé par l'indifférence des foules du carnaval. L'idée, née à Paray-le-Monial et adoptée dans de nombreux diocèses, devient un programme éducatif : transformer le temps en espace de réparation, enseigner aux jeunes que la fidélité naît de petits gestes constants, faire de la journée une liturgie diffuse. Le vœu qui y est lié – destiner le produit du *Manuel*

de la Garde d'Honneur à la construction de la basilique romaine – révèle la logique salésienne : la contemplation qui se traduit immédiatement en briques, car la vraie prière édifie (littéralement) la maison de Dieu.

Mars – Charité créative : l’empreinte salésienne

Lors de la grande conférence du 8 mai 1884, le cardinal Parocchi résuma la mission salésienne en un mot : « charité ». Le *Bulletin* reprend ce discours pour rappeler que l’Église conquiert le monde davantage par des gestes d’amour que par des disputes théoriques. Don Bosco ne fonde pas des écoles d’élite, mais des établissements populaires ; il ne retire pas les jeunes de leur milieu uniquement pour les protéger, mais pour les rendre à la société comme de bons citoyens. Telle est la charité « selon les exigences du siècle » : répondre au matérialisme non par des polémiques, mais par des œuvres qui montrent la force de l’Évangile. D’où l’urgence d’un grand sanctuaire dédié au Cœur de Jésus : faire resplendir au cœur de Rome un signe visible de cet amour qui éduque et transforme.

Avril – L’Eucharistie : « chef-d’œuvre du Cœur de Jésus »

Pour Don Bosco, rien n’est plus urgent que de ramener les chrétiens à la communion fréquente. Le *Bulletin* rappelle qu’« il n’y a pas de catholicisme sans la Vierge Marie et sans l’Eucharistie ». La table eucharistique est « la genèse de la société chrétienne » : c’est de là que naissent la fraternité, la justice, la pureté. Si la foi languit, il faut raviver le désir du Pain vivant. Ce n’est pas un hasard si saint François de Sales a confié aux Visitandines la mission de garder le Cœur eucharistique : la dévotion au Sacré-Cœur n’est pas un sentiment abstrait, mais un chemin concret qui conduit au tabernacle et de là se répand dans les rues. Et c’est encore le chantier romain qui en est la preuve : chaque lire offerte pour la basilique devient une « brique spirituelle » qui consacre l’Italie au Cœur qui se donne.

Mai – Le Cœur de Jésus resplendit dans le Cœur de Marie

Le mois de Marie amène le *Bulletin* à établir un lien entre les deux grandes dévotions. En effet, il existe entre les deux Cœurs une communion profonde, symbolisée par l'image biblique du « miroir ». Le Cœur immaculé de Marie reflète la lumière du Cœur divin, la rendant supportable aux yeux des hommes : ceux qui n'osent pas fixer le Soleil regardent sa lumière reflétée dans la Mère. Culte de latrie pour le Cœur de Jésus, « hyperdulie » pour celui de Marie : une distinction qui évite les malentendus des polémiques jansénistes d'hier et d'aujourd'hui. Le *Bulletin* réfute les accusations d'idolâtrie et invite les fidèles à un amour équilibré, où contemplation et mission se nourrissent mutuellement : Marie introduit au Fils et le Fils conduit à la Mère. En vue de la consécration du nouveau sanctuaire, il est demandé d'unir les deux invocations qui dominent les collines de Rome et de Turin : le Sacré-Cœur de Jésus et Marie Auxiliatrice.

Juin – Consolations surnaturelles : l'amour à l'œuvre dans l'histoire

Deux cents ans après la première consécration publique au Sacré-Cœur (Paray-le-Monial, 1686), le *Bulletin* affirme que la dévotion répond au mal de l'époque : « refroidissement de la charité par surabondance d'iniquité ». Le Cœur de Jésus – Créateur, Rédempteur, Glorificateur – est présenté comme le centre de toute l'histoire : de la création à l'Église, de l'Eucharistie à l'eschatologie. Ceux qui adorent ce Cœur entrent dans un dynamisme qui transforme la culture et la politique. C'est pourquoi le pape Léon XIII a demandé à tous d'apporter leur contribution au sanctuaire romain, monument de réparation mais aussi « digue » contre le « flot immonde » de l'erreur moderne. C'est un appel qui semble actuel : sans charité ardente, la société se désagrège.

Juillet – Humilité : la physionomie du Christ et du chrétien

La méditation estivale choisit la vertu la plus négligée : l'humilité, « gemme transplantée par la main de

Dieu dans le jardin de l'Église ». Don Bosco, fils spirituel de saint François de Sales, sait que l'humilité est la porte des autres vertus et le sceau de tout véritable apostolat : celui qui sert les jeunes sans chercher la visibilité actualise « la vie cachée de Jésus pendant trente ans ». Le *Bulletin* démasque l'orgueil déguisé en fausse modestie et invite à cultiver une double humilité : celle de l'intelligence, qui s'ouvre au mystère, et celle de la volonté, qui obéit à la vérité reconnue. La dévotion au Sacré-Cœur n'est pas du sentimentalisme, elle est une école de pensée humble et d'action concrète, capable de construire la paix sociale parce qu'elle enlève du cœur le poison de l'orgueil.

Août – La douceur : la force qui désarme

Après l'humilité, la douceur, une vertu qui n'est pas faiblesse mais maîtrise de soi, « le lion qui produit du miel », dit le texte en renvoyant à l'énigme de Samson. Le Cœur de Jésus apparaît doux dans l'accueil des pécheurs, ferme dans la défense du temple. Les lecteurs sont invités à imiter ce double mouvement : douceur envers les personnes, fermeté contre l'erreur. Saint François de Sales redevient un modèle : d'un ton apaisé, il a déversé des fleuves de charité dans la turbulente Genève, convertissant plus de cœurs que n'aurait pu le faire la victoire dans les polémiques pleines d'âpretés. Dans un siècle qui « pêche par manque de cœur », construire le sanctuaire du Sacré-Cœur signifie ériger un gymnase de douceur sociale – une réponse évangélique au mépris et à la violence verbale qui empoisonnaient déjà alors le débat public.

Septembre – Pauvreté et question sociale : le Cœur qui réconcilie riches et pauvres

Le grondement du conflit social, prévient le *Bulletin*, menace de « réduire en miettes l'édifice civil ». Nous sommes en pleine « question ouvrière » ; les socialistes agitent les masses, les capitaux se concentrent. Don Bosco ne nie pas la légitimité de la richesse honnête, mais rappelle

que la véritable révolution commence dans le cœur. Le Cœur de Jésus a proclamé bienheureux les pauvres et a lui-même vécu la pauvreté. Le remède passe par une solidarité évangélique nourrie par la prière et la générosité. Tant que le sanctuaire romain ne sera pas terminé, écrit le journal, le signe visible de la réconciliation fera défaut. Au cours des décennies suivantes, la doctrine sociale de l'Église développera ces intuitions, mais le germe est déjà là : la charité n'est pas l'aumône, c'est la justice qui naît d'un cœur transformé.

Octobre – L'enfance : sacrement de l'espérance

« Malheur à celui qui scandalise un de ces petits ! » Sur les lèvres de Jésus, l'invitation devient un avertissement. Le *Bulletin* rappelle les horreurs du monde païen contre les enfants et montre comment le christianisme a changé l'histoire en confiant aux petits une place centrale. Pour Don Bosco, l'éducation est un acte religieux : c'est à l'école et à l'oratoire que l'on garde le trésor de l'Église future. La bénédiction de Jésus aux enfants, reproduite sur les premières pages du *Bulletin*, est la manifestation du Cœur qui « se serre comme un cœur de père » et annonce la vocation salésienne : faire de la jeunesse un « sacrement » qui rend Dieu présent dans la cité. Les écoles, les collèges, les ateliers ne sont pas facultatifs : ils sont la manière concrète d'honorer le Cœur de Jésus vivant dans les jeunes.

Novembre – Triomphes de l'Église : l'humilité qui vainc la mort

La liturgie commémore les saints et les défunts. Le *Bulletin* médite sur le « triomphe doux » de Jésus entrant à Jérusalem. Cette image devient la clé de lecture de l'histoire de l'Église : succès et persécutions alternent, mais l'Église, comme le Maître, ressuscite toujours. Les lecteurs sont invités à ne pas se laisser paralyser par le pessimisme. Les ombres du moment (lois anticléricales, réduction des ordres religieux, propagande maçonnique) n'effacent pas le dynamisme de l'Évangile. Le temple du Sacré-Cœur, construit dans

l'hostilité et la pauvreté, sera le signe tangible que « la pierre scellée a été renversée ». Collaborer à sa construction, c'est parier sur l'avenir de Dieu.

Décembre – La béatitude de la douleur : la Croix accueillie par le cœur

L'année se termine par la plus paradoxale des béatitudes : « Heureux ceux qui pleurent ». La douleur, scandale pour la raison païenne, devient dans le Cœur de Jésus un chemin de rédemption et de fécondité. Le *Bulletin* voit dans cette logique la clé pour lire la crise contemporaine : les sociétés fondées sur le divertissement à tout prix produisent injustice et désespoir. Quand la souffrance est acceptée en union avec le Christ, elle transforme les cœurs, fortifie le caractère, stimule la solidarité, libère de la peur. Même les pierres du sanctuaire sont « des larmes transformées en espérance », petites offrandes, parfois fruit de sacrifices cachés, qui construiront un lieu d'où pleuvront, promet le journal, « des torrents de purs délices ».

Un héritage prophétique

Dans le montage mensuel du *Bulletin Salésien* de 1886, la pédagogie du crescendo est frappante : on part de la petite heure de garde pour aboutir à la consécration de la douleur ; du fidèle individuel au chantier national ; du tabernacle fortifié de l'oratoire aux remparts de l'Esquilin. C'est un parcours qui s'articule autour de trois axes principaux :

Contemplation – Le Cœur de Jésus est avant tout un mystère à adorer : veillée, Eucharistie, réparation.

Formation – Chaque vertu (humilité, douceur, pauvreté) est proposée comme un remède social, capable de guérir les blessures collectives.

Construction – La spiritualité devient architecture : la basilique n'est pas un ornement, mais un laboratoire de citoyenneté chrétienne.

Sans forcer, on peut reconnaître ici une première

annonce des thèmes que l'Église développera tout au long du XXe siècle : l'apostolat des laïcs, la doctrine sociale, la centralité de l'Eucharistie dans la mission, la protection des mineurs, la pastorale de la souffrance. Don Bosco et ses collaborateurs saisissent les signes des temps et y répondent avec le langage du cœur.

Le 14 mai 1887, lorsque Léon XIII consacra la Basilique du Sacré-Cœur, par l'intermédiaire de son vicaire le Cardinal Lucido Maria Parocchi, Don Bosco – trop faible pour monter à l'autel – assista à la cérémonie caché parmi les fidèles. À ce moment-là, toutes les paroles du *Bulletin* de 1886 devinrent pierre vivante : la garde d'honneur, la charité éducative, l'Eucharistie centre du monde, la tendresse de Marie, la pauvreté qui réconcilie, la béatitude de la douleur. Aujourd'hui, ces pages demandent un nouveau souffle. C'est à nous, consacrés ou laïcs, jeunes ou âgés, de poursuivre la veillée, d'ériger des chantiers d'espérance, d'apprendre la géographie du cœur. Le programme reste le même, simple et audacieux : **garder, réparer, aimer.**

Don Bosco et les processions eucharistiques

Un aspect peu connu mais important du charisme de saint Jean Bosco est celui des processions eucharistiques. Pour le saint des jeunes, l'Eucharistie n'était pas seulement une dévotion personnelle, mais un instrument pédagogique et un témoignage public. Dans un Turin en pleine transformation, Don Bosco a vu dans les processions une occasion de renforcer la foi des jeunes et d'annoncer le Christ dans les rues. L'expérience salésienne, poursuivie dans le monde entier, montre comment la

foi peut s'incarner dans la culture et répondre aux défis sociaux. Aujourd'hui encore, vécues dans un climat d'authenticité et d'ouverture, ces processions peuvent devenir des signes prophétiques de foi.

Quand on parle de saint Jean Bosco (1815-1888), on pense immédiatement à ses oratoires populaires, à sa passion éducative pour les jeunes et à la famille salésienne née de son charisme. Moins connu, mais non moins décisif, est le rôle que la dévotion eucharistique – et en particulier les processions eucharistiques – a joué dans son œuvre. Pour Don Bosco, l'Eucharistie n'était pas seulement le cœur de la vie intérieure ; elle constituait aussi un puissant instrument pédagogique et un signe public de renouveau social dans un Turin en rapide transformation industrielle. Retracer le lien entre le saint des jeunes et les processions du Saint-Sacrement, c'est entrer dans un laboratoire pastoral où liturgie, catéchèse, éducation civique et promotion humaine s'entremêlent de manière originale et, parfois, surprenante.

Les processions eucharistiques dans le contexte du XIXe siècle
Pour comprendre Don Bosco, il faut se rappeler que le XIXe siècle italien a connu un intense débat sur le rôle public de la religion. Après l'époque napoléonienne et le mouvement du Risorgimento, les manifestations religieuses dans les rues des villes n'étaient plus une évidence : dans de nombreuses régions se profilait un État libéral, qui regardait avec suspicion toute expression publique du catholicisme, craignant les rassemblements de masse ou les résurgences « réactionnaires ». Les processions eucharistiques, cependant, conservaient une force symbolique très puissante : elles rappelaient la seigneurie du Christ sur toute la réalité et, en même temps, faisaient émerger une Église populaire, visible et incarnée dans les quartiers. C'est sur ce fond que se détache l'obstination de Don Bosco, qui n'a jamais renoncé à accompagner ses jeunes pour témoigner de la foi en dehors des murs de l'oratoire, que ce soit dans les rues de Valdocco ou

dans les campagnes environnantes.

Dès ses années de formation au séminaire de Chieri, Giovanni Bosco a développé une sensibilité eucharistique à saveur « missionnaire ». Les chroniques racontent qu'il s'arrêtait souvent à la chapelle, après les cours, pour une longue prière devant le tabernacle. Dans les « Mémoires de l'Oratoire », il reconnaît lui-même avoir appris de son directeur spirituel, Don Cafasso, la valeur de « se faire pain » pour les autres. Contempler Jésus qui se donne dans l'Hostie signifiait, pour lui, apprendre la logique de l'amour gratuit. Cette ligne traverse toute son existence. « Restez amis de Jésus au Saint-Sacrement et de Marie Auxiliatrice », répétera-t-il aux jeunes, indiquant la communion fréquente et l'adoration silencieuse comme les piliers d'un chemin de sainteté laïque et quotidienne.

L'oratoire de Valdocco et les premières processions internes

Dans les premières années 1840 du XIXe siècle, l'oratoire de Turin ne possédait pas encore de véritable église. Les célébrations avaient lieu dans des baraques en bois ou dans des cours aménagées. Don Bosco, cependant, ne renonçait pas à organiser de petites processions internes, presque des « répétitions générales » de ce qui allait devenir une pratique stable. Les jeunes portaient des cierges et des étendards, chantaient des louanges mariales et, à la fin, s'arrêtaient autour d'un autel improvisé pour la bénédiction eucharistique. Ces premières tentatives avaient une fonction éminemment pédagogique : habituer les jeunes à une participation dévote mais joyeuse, unissant discipline et spontanéité. Dans le Turin ouvrier, où la misère débouchait souvent sur la violence, défiler en ordre avec le foulard rouge au cou était déjà un signal à contre-courant : c'était montrer que la foi pouvait éduquer au respect de soi et des autres.

Don Bosco savait bien qu'une procession ne s'improvise pas : il faut des signes, des chants, des gestes qui parlent au cœur

avant même de parler à l'esprit. C'est pourquoi il s'occupait personnellement de l'explication des symboles. Le dais devenait l'image de la tente de la rencontre, signe de la présence divine qui accompagne le peuple en chemin. Les fleurs éparpillées le long du parcours rappelaient la beauté des vertus chrétiennes qui doivent orner l'âme. Les lampions, indispensables lors des sorties nocturnes, faisaient allusion à la lumière de la foi qui éclaire les ténèbres du péché. Chaque élément faisait l'objet d'un petit « sermon » convivial au réfectoire ou pendant la récréation, de sorte que la préparation logistique se mêlait à la catéchèse systématique. Le résultat ? Pour les jeunes, la procession n'était pas une obligation rituelle mais une occasion de fête pleine de sens.

L'un des aspects les plus caractéristiques des processions salésiennes était la présence de la fanfare formée par les élèves eux-mêmes. Don Bosco considérait la musique comme un antidote contre l'oisiveté et, en même temps, un puissant instrument d'évangélisation. « Une marche joyeuse bien exécutée, écrivait-il, attire les gens comme l'aimant attire le fer ». La fanfare précédait le Saint-Sacrement, alternant des morceaux sacrés et des airs populaires adaptés avec des textes religieux. Ce « dialogue » entre foi et culture populaire réduisait les distances avec les passants et créait autour de la procession une aura de fête partagée. Nombreux sont les chroniqueurs laïcs qui témoigneront avoir été « intrigués » par ce groupe de très jeunes musiciens disciplinés, si différent des fanfares militaires ou philharmoniques de l'époque.

Les processions comme réponse aux crises sociales

Le Turin du XIXe siècle a connu des épidémies de choléra (1854 et 1865), des grèves, des famines et des tensions anticléricales. Don Bosco a souvent réagi en proposant des processions extraordinaires de réparation ou de supplication. Pendant le choléra de 1854, il emmena les jeunes dans les rues les plus touchées, récitant à haute voix les litanies pour les

malades et distribuant du pain et des médicaments. C'est à ce moment-là qu'est née la promesse – qui sera maintenue par la suite – de construire l'église de Marie Auxiliatrice : « Si la Madone sauve mes jeunes, je lui élèverai un sanctuaire ». Les autorités civiles, initialement opposées aux cortèges religieux par crainte de contagion, ont dû reconnaître l'efficacité du réseau d'assistance salésien, alimenté spirituellement précisément par les processions. L'Eucharistie, portée auprès des malades, devenait ainsi un signe tangible de la compassion chrétienne.

Contrairement à certains modèles dévotionnels confinés dans les sacristies, les processions de Don Bosco revendiquaient pour la foi un droit de citoyenneté dans l'espace public. Il ne s'agissait pas d'« occuper » les rues, mais de les restituer à leur vocation communautaire. Passer sous les balcons, traverser les places et les arcades, c'était rappeler que la ville n'est pas seulement un lieu d'échanges économiques ou de conflits politiques, mais aussi de rencontre fraternelle. C'est pourquoi Don Bosco insistait sur un ordre impeccable : manteaux brossés, chaussures propres, rangs réguliers. Il voulait que l'image de la procession communique beauté et dignité, persuadant même les observateurs les plus sceptiques que la proposition chrétienne élevait la personne.

L'héritage salésien des processions

Après la mort de Don Bosco, ses fils spirituels ont diffusé la pratique des processions eucharistiques dans le monde entier, depuis les écoles agricoles de l'Émilie jusqu'aux missions de Patagonie, des collèges asiatiques aux quartiers ouvriers de Bruxelles. Ce qui importait n'était pas de répéter servilement un rite piémontais, mais de transmettre son noyau pédagogique : le protagonisme des jeunes, la catéchèse symbolique, l'ouverture à la société environnante. C'est ainsi qu'en Amérique latine, les salésiens ont inséré des danses traditionnelles au début du cortège ; en Inde, ils ont adopté des tapis de fleurs selon l'art local ; en Afrique

subsaharienne, ils ont alterné des chants grégoriens et les rythmes polyphoniques des tribus. L'Eucharistie devenait un pont entre les cultures, réalisant le rêve de Don Bosco de « faire de tous les peuples une seule famille ».

Sur le plan théologique, les processions de Don Bosco incarnent une forte vision de la présence réelle du Christ. Porter le Saint-Sacrement « dehors » signifie proclamer que le Verbe ne s'est pas fait chair pour rester enfermé, mais pour « planter sa tente parmi nous » (cf. Jn 1,14). Cette présence demande à être annoncée sous des formes compréhensibles, sans se réduire à un geste intimiste. Chez Don Bosco, la dynamique centripète de l'adoration (rassembler les cœurs autour de l'Hostie) génère une dynamique centrifuge : les jeunes, nourris à l'autel, se sentent envoyés pour servir. De la procession découlent des micro-engagements : assister un camarade malade, pacifier une dispute, étudier avec plus de diligence. L'Eucharistie se prolonge dans les « processions invisibles » de la charité quotidienne.

Aujourd'hui, dans des contextes sécularisés ou multireligieux, les processions eucharistiques peuvent soulever des questions : sont-elles encore communicatives ? Ne risquent-elles pas d'apparaître comme un folklore nostalgique ? L'expérience de Don Bosco suggère que la clé réside dans la qualité relationnelle plus que dans la quantité d'encens ou de parements. Une procession qui implique les familles, explique les symboles, intègre des langages artistiques contemporains, et surtout comporte des gestes concrets de solidarité, conserve une force prophétique surprenante. Le récent Synode sur les jeunes (2018) a rappelé à plusieurs reprises l'importance de « sortir » et de « montrer la foi dans la chair ». La tradition salésienne, avec sa liturgie itinérante, offre un paradigme déjà éprouvé d'une « Église en sortie ».

Les processions eucharistiques n'étaient pas pour Don Bosco de simples traditions liturgiques, mais de véritables actes éducatifs, spirituels et sociaux. Elles représentaient une

synthèse entre foi vécue, communauté éducatrice et témoignage public. À travers elles, Don Bosco formait des jeunes capables d'adorer, de respecter, de servir et de témoigner.

Aujourd'hui, dans un monde fragmenté et distrait, proposer la valeur des processions eucharistiques à la lumière du charisme salésien peut être un moyen efficace de retrouver le sens de l'essentiel : le Christ présent au milieu de son peuple, qui marche avec lui, l'adore, le sert et l'annonce.

À une époque qui recherche l'authenticité, la visibilité et les relations, la procession eucharistique – si elle est vécue selon l'esprit de Don Bosco – peut être un signe puissant d'espérance et de renouveau.

Photo : Shutterstock

Patagonie : « La plus grande entreprise de notre Congrégation

Dès leur arrivée en Patagonie, les Salésiens – sous la direction de Don Bosco – ont cherché à obtenir un Vicariat apostolique qui garantirait une autonomie pastorale et le soutien de la Propagande Fide. Entre 1880 et 1882, des demandes répétées à Rome, au président argentin Roca et à l'archevêque de Buenos Aires se sont heurtées à des troubles politiques et à des méfiances ecclésiastiques. Des missionnaires comme Rizzo, Fagnano, Costamagna et Beauvoir ont parcouru le Río Negro, le Colorado et jusqu'au lac Nahuel-Huapi, établissant des présences parmi les Indiens et les colons. Le tournant est survenu le 16 novembre 1883 : un décret a érigé le Vicariat de la Patagonie septentrionale,

confié à Mgr Giovanni Cagliero, et la Préfecture méridionale, dirigée par Mgr Giuseppe Fagnano. À partir de ce moment, l'œuvre salésienne s'est enracinée « au bout du monde », préparant sa future floraison.

Les Salésiens venaient à peine d'arriver en Patagonie, lorsque Don Bosco, le 22 mars 1880, s'adressa à nouveau aux différentes Congrégations romaines et au Pape Léon XIII lui-même

pour l'érection d'un Vicariat ou Préfecture de Patagonie dont le siège serait à Carmen et qui engloberait les colonies déjà établies ou en cours d'organisation sur les rives du Río Negro, du 36° au 50° degré de latitude sud. Carmen deviendrait ainsi « le centre des missions salésiennes parmi les Indiens ».

Mais les troubles militaires au moment de l'élection du général Roca à la présidence de la République (mai-août 1880) et la mort de l'inspecteur salésien, le père Francesco Bodrato (août 1880), firent suspendre les projets. Don Bosco insista également auprès du Président en novembre, mais en vain. Le vicariat n'était ni voulu par l'archevêque, ni apprécié par l'autorité politique.

Quelques mois plus tard, en janvier 1881, Don Bosco encouragea le nouvel inspecteur, le père Giacomo Costamagna, à s'occuper du vicariat de Patagonie et assurait le curé-directeur, le père Fagnano, qu'en ce qui concerne la Patagonie – » la plus grande entreprise de notre Congrégation » – une grande responsabilité lui incomberait bientôt. Mais l'impasse demeurait.

Entre-temps, en Patagonie, le Père Emilio Rizzo, qui en 1880 avait accompagné le vicaire de Buenos Aires, Monseigneur Espinosa, le long du Río Negro jusqu'à Roca (50 km), se préparait avec d'autres salésiens à d'autres missions volantes le long du même fleuve. Le Père Fagnano put alors accompagner l'armée jusqu'à la Cordillère en 1881. Don Bosco s'inquiétait, impatient, et don Costamagna lui conseilla à nouveau en novembre 1881 de négocier directement avec Rome.

Par chance, Monseigneur Espinosa arriva en Italie à la fin de l'année 1881. Don Bosco en profita pour informer par son intermédiaire l'archevêque de Buenos Aires qui, en avril 1882, semblait favorable au projet d'un vicariat confié aux Salésiens, plutôt sans doute à cause de l'impossibilité d'y pourvoir avec son clergé. Mais une fois de plus, rien ne se passa.

Au cours de l'été 1882, puis en 1883, don Beauvoir accompagna l'armée jusqu'au lac Nahuel-Huapi dans les Andes (880 km). D'autres salésiens avaient fait des expéditions apostoliques similaires en avril le long du Río Colorado, tandis que don Beauvoir retournait à Roca et qu'en août don Milanesio allait jusqu'à Ñorquín dans le Neuquén (900 km).

Don Bosco était de plus en plus convaincu que sans leur propre Vicariat apostolique, les Salésiens n'auraient pas joui de la liberté d'action nécessaire, étant donné les rapports très difficiles qu'il avait eus avec son Archevêque de Turin et compte tenu aussi du fait que le Concile Vatican I lui-même n'avait rien décidé sur les rapports difficiles entre Ordinaires et Supérieurs des Congrégations religieuses dans les territoires de mission. En outre, et ce n'était pas rien, seul un Vicariat missionnaire pourrait bénéficier d'un soutien financier de la part de la Congrégation de *Propaganda Fide*.

Don Bosco reprit donc ses efforts et proposa au Saint-Siège la subdivision administrative de la Patagonie et de la Terre de Feu en trois vicariats ou préfectures : du Río Colorado au Río Chubut, de ceux-ci au Río Santa Cruz, et de ceux-ci aux îles de la Terre de Feu, y compris les Malouines (Falkland).

Le pape Léon XIII donna son accord quelques mois plus tard et lui demanda des noms. Don Bosco proposa alors au cardinal Simeoni d'ériger un seul vicariat pour la Patagonie septentrionale, qui aurait son siège à Carmen, et dont dépendrait une préfecture apostolique pour la Patagonie méridionale. Pour cette dernière, il proposa le Père Fagnano ; pour le Vicariat, le Père Cagliero ou le Père Costamagna.

Un rêve devenu réalité

Le 16 novembre 1883, un décret de *Propaganda Fide* érigea le vicariat apostolique de Patagonie septentrionale et centrale, qui comprenait le sud de la province de Buenos Aires, les territoires nationaux de la Pampa centrale, de Río Negro, de Neuquén et de Chubut. Quatre jours plus tard, il le confia à don Cagliero en tant que Provicair apostolique (et plus tard Vicaire apostolique). Le 2 décembre 1883, c'était au tour de Fagnano d'être nommé préfet apostolique de la Patagonie chilienne, du territoire chilien de Magallanes-Punta Arenas, du territoire argentin de Santa Cruz, des îles Malouines et des îles indéterminées qui s'étendent jusqu'au détroit de Magellan. Sur le plan ecclésiastique, la préfecture couvrait des zones appartenant au diocèse chilien de San Carlos de Ancud.

Le rêve du fameux voyage en train de Cartagena en Colombie à Punta Arenas au Chili le 10 août 1883 commençait donc à se réaliser, d'autant plus que des salésiens de Montevideo en Uruguay étaient venus fonder la maison de Niteroi au Brésil au début de l'année 1883. Le long processus pour pouvoir gérer une mission en pleine liberté canonique était arrivé à son terme. En octobre 1884, le père Cagliero fut nommé vicaire apostolique de Patagonie, où il entra le 8 juillet, sept mois après sa consécration épiscopale au Valdocco, le 7 décembre 1884.

La suite

Malgré les difficultés de toutes sortes que l'histoire rappelle – y compris les accusations et les calomnies – l'œuvre salésienne, à partir de ces débuts timides, s'est rapidement développée en Patagonie argentine et chilienne. Elle s'est surtout implantée dans de très petits centres d'Indiens et de colons, qui sont devenus aujourd'hui des villes. Monseigneur Fagnano s'installa à Punta Arenas (Chili) en 1887, d'où il commença peu après des missions dans les îles de la Terre de Feu. Des missionnaires généreux et compétents ont généreusement dépensé leur vie des deux côtés

du détroit de Magellan « pour le salut des âmes » et même des corps (dans la mesure de leurs possibilités) des habitants de ces terres « là-bas, au bout du monde ». Beaucoup l'ont reconnu, parmi lesquels une personne qui en sait quelque chose, parce qu'elle vient elle-même « presque du bout du monde » : le pape François.

Photo d'époque : les trois Bororòs qui ont accompagné les missionnaires salesiens à Cuyabà (1904)

Les prophéties de Malachie. Les papes et la fin du monde

Les dites « Prophéties de Malachie » représentent l'un des textes prophétiques les plus fascinants et controversés sur le destin de l'Église catholique et du monde. Attribuées à Malachie d'Armagh, archevêque irlandais ayant vécu au XIIe siècle, ces prédictions décrivent brièvement, à travers d'énigmatiques devises latines, les souverains pontifes depuis Célestin II jusqu'au dernier pape, le mystérieux « Pierre Second ». Bien qu'elles soient considérées par les chercheurs comme des falsifications modernes remontant à la fin du XVIIe siècle, les prophéties continuent de susciter débats, interprétations apocalyptiques et spéculations sur de possibles scénarios eschatologiques. Au-delà de leur authenticité, elles représentent néanmoins un puissant appel à la vigilance spirituelle et à l'attente consciente du jugement dernier.

Malachie d'Armagh. Biographie d'un « Boniface d'Irlande »

Malachie (en irlandais *Máel Máedóc Ua Morgair*, en latin *Malachias*) naquit vers 1094 près d'Armagh, dans une

famille noble. Il reçut sa formation intellectuelle du savant Imhar O'Hagan et, malgré sa réticence initiale, fut ordonné prêtre en 1119 par l'archevêque Cellach. Après une période de perfectionnement liturgique au monastère de Lismore, Malachie entreprit une intense activité pastorale qui le conduisit à occuper des postes à responsabilité croissante. En 1123, comme Abbé de Bangor, il initia la restauration de la discipline sacramentelle ; nommé Évêque de Down et Connor en 1124, il poursuivit la réforme liturgique et pastorale et en 1132, devenu Archevêque d'Armagh, après de difficiles conflits avec les usurpateurs locaux, il libéra le siège primatial d'Irlande et promut la structure diocésaine sanctionnée par le synode de Ráth Breasail.

Durant son ministère, Malachie introduisit d'importantes réformes en adoptant la liturgie romaine, en remplaçant les héritages monastiques claniques par la structure diocésaine prescrite par le synode de Ráth Breasail (1111) et promut la confession individuelle, le mariage sacramentel et la confirmation.

Pour ces interventions réformatrices, saint Bernard de Clairvaux le compara à saint Boniface, l'apôtre de la Germanie.

Malachie effectua deux voyages à Rome (1139 et 1148) pour recevoir le pallium métropolitain pour les nouvelles provinces ecclésiastiques d'Irlande, et fut à cette occasion nommé légat pontifical. Au retour de son premier voyage, avec l'aide de saint Bernard de Clairvaux, il fonda l'abbaye cistercienne de Mellifont (1142), la première de nombreuses fondations cisterciennes en terre irlandaise. Il mourut lors d'un second voyage vers Rome, le 2 novembre 1148 à Clairvaux, dans les bras de saint Bernard, qui écrivit sa biographie intitulée « *Vita Sancti Malachiae* ».

En 1190, le pape Clément III le canonisa officiellement, faisant de lui le premier saint irlandais proclamé selon la procédure formelle de la Curie romaine.

La « Prophétie des Papes » : un texte qui apparaît quatre siècles plus tard

À la figure de cet archevêque réformateur fut associée, seulement au XVIIe siècle, une collection de 112 devises qui décriraient autant de souverains pontifes : de Célestin II jusqu'à l'énigmatique « Pierre Second », destiné à assister à la destruction de la « ville aux sept collines ».

La première publication de ces prophéties remonte à 1595, lorsque le moine bénédictin Arnold Wion les inséra dans son ouvrage *Lignum Vitae*, les présentant comme un manuscrit rédigé par Malachie lors de sa visite à Rome en 1139.

Les prophéties consistent en de brèves phrases symboliques censées caractériser chaque pape par des références à son nom, son lieu de naissance, ses armoiries ou des événements significatifs de son pontificat. Ci-dessous sont rapportées les devises attribuées aux derniers souverains pontifes :

109 – *De medietate Lunae* (« De la moitié de la lune »)

Attribuée à Jean-Paul Ier, qui régna seulement un mois. Il fut élu le 26.08.1978, alors que la lune était au dernier quartier (25.08.1978), et mourut le 28.09.1978, quand la lune était au premier quartier (24.09.1978).

110 – *De labore solis* (« Du labour du soleil »)

Attribuée à Jean-Paul II, qui guida l'Église pendant 26 ans, le troisième plus long pontificat de l'histoire après saint Pierre (34-37 ans) et le bienheureux Pie IX (plus de 31 ans). Il fut élu le 16.10.1978, peu après une éclipse solaire partielle (02.10.1978), et mourut le 02.04.2005, quelques jours avant une éclipse solaire annulaire (08.04.2005).

111 – *Gloria olivae* (« Gloire de l'olivier »)

Attribuée à Benoît XVI (2005-2013). Le cardinal Ratzinger, engagé dans le dialogue œcuménique et interreligieux, choisit le nom de Benoît XVI en continuité avec Benoît XV, pape qui œuvra pour la paix durant la Première Guerre Mondiale, comme il l'expliqua lui-même lors de sa première Audience Générale du 27 avril 2005 (la paix est symbolisée par le rameau

d'olivier apporté par la colombe à Noé à la fin du Déluge). Ce lien symbolique fut ultérieurement renforcé par la canonisation, en 2009, de Bernard Tolomei (1272-1348), fondateur de la congrégation bénédictine de Sainte-Marie-du-Mont-Olivet (Moines Olivétains).

112[a] – *In persecutione extrema Sanctae Romanae Ecclesiae sedebit...*

Celle-ci n'est pas proprement une devise, mais une phrase introductive. Dans l'édition originale de 1595, elle apparaît comme une ligne à part, suggérant la possibilité d'insérer d'autres papes entre Benoît XVI et le pape prophétisé sous le nom de « Pierre Second ». Cette interprétation contredirait celle qui identifie nécessairement le Pape François comme le dernier souverain pontife.

112[b] – *Petrus Secundus*

Fait référence au dernier pape (l'Église a eu comme premier pontife saint Pierre et aura comme dernier pape un autre Pierre) qui guidera les fidèles en des temps de tribulation.

Le paragraphe entier de la prophétie dit :

« In persecutione extrema Sanctae Romanae Ecclesiae sedebit **Petrus Secundus**, qui pascet oves in multis tribulationibus; *quibus transactis*, Civitas septicollis diruetur, et Iudex tremendus judicabit populum suum. *Amen.* »

« Pendant l'ultime persécution de la Sainte Église Romaine siégera Pierre Second, qui paîtra les brebis au milieu de nombreuses tribulations ; à la fin de celles-ci, la ville aux sept collines [Rome] sera détruite, et le Juge redoutable jugera son peuple. Amen. »

« Pierre Second » serait donc le dernier souverain pontife avant la fin des temps, avec une claire référence apocalyptique à la destruction de Rome et au jugement dernier.

Spéculations contemporaines

Au cours de ces dernières années, les interprétations spéculatives se sont multipliées : certains identifient le pape François comme le 112e et dernier pontife, d'autres

supposent qu'il est un pape de transition vers le véritable dernier pape, et certains vont même jusqu'à prévoir 2027 comme possible date de la fin des temps.

Cette dernière hypothèse se base sur un curieux calcul : de la première élection papale mentionnée dans la prophétie (Célestin II en 1143) jusqu'à la première publication du texte (durant le pontificat de Sixte V, 1585-1590) s'écoulèrent environ 442 ans ; en suivant la même logique, et en ajoutant 442 autres années depuis la publication, on arriverait à 2027. Ces spéculations, toutefois, manquent de fondement scientifique, car le manuscrit original ne contient aucune référence chronologique explicite.

L'authenticité contestée

Dès l'apparition du texte, de nombreux historiens ont exprimé des doutes sur son authenticité pour diverses raisons :

- **absence de manuscrits anciens** : il n'existe aucune copie datable d'avant 1595 ;
- **style linguistique** : le latin utilisé est typique du XVI^e siècle, non du XII^e ;
- **précision rétrospective** : les devises se référant aux papes antérieurs au conclave de 1590 sont étonnamment précises, tandis que celles qui suivent s'avèrent beaucoup plus vagues et facilement adaptables à des événements postérieurs ;
- **finalités politiques** : à une époque de fortes tensions entre factions curiales, une telle liste prophétique aurait pu influencer l'électorat cardinalice lors du Conclave de 1590.

La position de l'Église

La doctrine catholique enseigne, comme le rapporte le [Catéchisme](#), que le destin de l'Église ne peut être différent de celui de son Chef, Jésus-Christ. Les paragraphes 675-677 décrivent « L'ultime épreuve de l'Église » :

Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le « mystère d'iniquité » sous la forme d'une

imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire celle d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair.

Cette imposture antichristique se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers le jugement eschatologique. Même sous sa forme mitigée, l'Église a rejeté cette falsification du Royaume à venir sous le nom de millénarisme, surtout sous la forme politique d'un messianisme sécularisé, « intrinsèquement pervers ».

L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa Résurrection. Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église selon un progrès ascendant mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal qui fera descendre du Ciel son Épouse. Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du jugement dernier après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe.

En même temps, la doctrine catholique officielle invite à la prudence, se fondant sur les paroles mêmes de Jésus :

« Plusieurs faux prophètes surgiront, et ils séduiront beaucoup de gens » (Mt 24,11).

« Car il surgira des faux Christs et des faux prophètes; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus » (Mt 24,24).

L'Église souligne, suivant l'Évangile de Matthieu (Mt 24,36), que le moment de la fin du monde ne peut être connu des hommes, mais seulement de Dieu lui-même. Et le Magistère officiel – Le Catéchisme (n. 673-679) – réaffirme que personne ne peut « lire » l'heure du retour du Christ.

Les prophéties attribuées à Saint Malachie n'ont jamais reçu d'approbation officielle de l'Église. Cependant, au-delà de leur authenticité historique, elles nous rappellent une vérité fondamentale de la foi chrétienne : la fin des temps arrivera, comme Jésus l'a enseigné.

Depuis deux mille ans, les hommes réfléchissent à cet événement eschatologique, oubliant souvent que la « fin des temps » pour chacun coïncide avec le terme de sa propre existence terrestre. Qu'importe si notre fin de vie coïncidera avec la fin des temps ? Pour beaucoup, ce ne sera pas le cas. Ce qui compte vraiment, c'est de vivre authentiquement la vie chrétienne au quotidien, en suivant les enseignements du Christ et en étant toujours prêts à rendre compte au Créateur et Rédempteur des talents reçus. L'avertissement de Jésus reste toujours actuel : « Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra » (Mt 24,42).

Dans cette optique, le mystère de « Pierre Second » ne représente pas tant une menace de ruine qu'une invitation à la conversion constante et à la confiance dans le dessein divin de salut.

Les exégètes

Un célèbre bibliste avait invité un groupe de collègues chez lui. Ils s'assirent autour d'une table au milieu de laquelle trônait un magnifique vase de fleurs, et se mirent à discuter d'une page de la Bible. Ils discutaient avec animation, décortiquant chaque mot, émettant des hypothèses sur les racines anciennes, conjecturant, postulant, comparant, distillant, historicisant, démythifiant, psychologisant, féminisant...

Ils n'arrivaient à se mettre d'accord sur presque rien.

Soudain, l'hôte interrompit la discussion et se tourna vers l'un des invités qui était en train de prendre des fleurs dans le vase au milieu de la table et de les détruire systématiquement.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Je compte les verticilles, je divise les étamines et les pistils, je mets de côté les tiges et les filaments...

– Ce zèle scientifique est tout à votre honneur, mais elle gâche ainsi toute la beauté de ces belles fleurs !

L'homme sourit amèrement : « C'est exactement ce que vous faites ».

Rabbi Elimelekh avait prononcé un merveilleux sermon sur l'art de vivre. Pleins d'enthousiasme, les auditeurs l'accompagnèrent joyeusement tandis qu'il reprenait la calèche pour retourner dans son village.

À un moment donné, le rabbin fit arrêter la calèche et demanda au conducteur d'avancer sans lui pendant qu'il se mêlait aux gens.

– Quel exemple d'humilité ! dit l'un de ses disciples.

– L'humilité n'a rien à voir là-dedans, répondit Elimelekh. Ici, les gens marchent gaiement, chantent, boivent du vin, bavardent, se font de nouveaux amis, et tout cela grâce à un vieux rabbin venu parler de l'art de vivre. Je préfère donc laisser mes théories dans la calèche et profiter de la fête.

Neuvaine à Marie Auxiliatrice 2025

Cette neuvaine à Marie Auxiliatrice 2025 nous invite à nous redécouvrir enfants sous le regard maternel de Marie. Chaque jour, à travers les grandes apparitions – de Lourdes à Fatima,

de Guadalupe à Banneaux – nous contemplons un aspect de son amour : humilité, espérance, obéissance, émerveillement, confiance, consolation, justice, douceur, rêve. Les méditations du Recteur Majeur et les prières des « enfants » nous accompagnent dans un chemin de neuf jours qui ouvre le cœur à la foi simple des petits, nourrit la prière et encourage à construire, avec Marie, un monde guéri et plein de lumière, pour nous et pour tous ceux qui cherchent l'espérance et la paix.

Jour 1

Être fils et filles – Humilité et foi

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame de Lourdes

La petite Bernadette Soubirous

11 février 1858. Je venais d'avoir 14 ans. C'était un matin comme les autres, un jour d'hiver. Nous avions faim, comme toujours. Il y avait cette grotte, avec une bouche noire. Dans le silence j'ai senti comme un grand souffle. Le buisson s'est mis à bouger ; une force le secouait. Et puis j'ai vu une jeune femme, blanche, pas plus grande que moi, qui m'a saluée en inclinant légèrement la tête ; en même temps, elle écartait un peu ses bras tendus et en ouvrant ses mains, comme les statues de la Sainte Vierge. J'avais peur. Puis il m'est venu à l'esprit de prier : j'ai pris le chapelet que j'ai toujours sur moi et j'ai commencé à le réciter.

Marie se montre à sa fille Bernadette Soubirous. À elle qui ne savait ni lire ni écrire, à elle qui parlait en dialecte et n'allait pas au catéchisme. Une pauvre fille, intimidée par tout le monde dans le pays, mais prête à faire confiance et à

se confier, comme ceux qui n'ont rien. Et rien à perdre. Marie lui confie ses secrets, et elle le fait parce qu'elle lui fait confiance. Elle la traite avec amour, elle s'adresse à elle avec gentillesse, elle lui dit : « S'il vous plaît ». Et Bernadette s'abandonne et la croit, comme un petit enfant envers sa mère. Elle croit en la promesse que la Vierge lui fait, **de ne pas la rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre**. Et elle se souviendra de cette promesse pour le reste de sa vie. Une promesse qui lui permettra d'affronter toutes les difficultés de front, avec force et détermination, en faisant ce que la Vierge lui a demandé : prier, prier toujours pour nous tous, pécheurs. Elle promet, elle aussi : elle garde les secrets de Marie et répond à sa demande d'un sanctuaire sur le lieu de l'apparition. Et à l'article de la mort, Bernadette sourit, en repensant au visage de Marie, à son regard plein d'amour, à ses silences, à ses quelques paroles, intenses, et surtout à la fameuse promesse. Et elle se sent toujours fille, fille d'une Mère qui tient ses promesses.

Marie, une Mère qui promet

Toi qui as promis de devenir la mère de l'humanité, tu es restée proche de tes enfants, en commençant par les plus petits et les plus pauvres. Tu t'es faite proche d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Ayez la foi : Marie se montre aussi à nous si nous savons nous dépouiller de tout.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Humilité et Foi

Nous pouvons dire que la Très Sainte Vierge Marie est pour nous un phare d'humilité et de foi qui accompagne les siècles, qui accompagne nos vies, qui accompagne l'expérience de chacun d'entre nous. N'oublions pas, cependant, que l'humilité de Marie n'est pas d'abord une simple modestie extérieure, ce n'est pas une façade, mais plutôt une conscience profonde de sa petitesse face à la grandeur de Dieu.

Son « Oui, voici la servante du Seigneur », qu'elle prononce devant l'ange, est un acte d'humilité, pas de présomption ; c'est l'abandon confiant de ceux qui se reconnaissent comme des instruments entre les mains de Dieu. Marie ne recherche pas de remerciements ; elle cherche simplement à être servante, en se plaçant à la dernière place en silence, avec une humilité, une simplicité qui nous désarme. Et c'est cette humilité radicale qui est la clé qui a ouvert le cœur de Marie à la Grâce divine, en laissant le Verbe de Dieu, avec sa grandeur, avec son immensité, s'incarner en son sein maternel.

Marie nous apprend à nous présenter tels que nous sommes, humblement, sans orgueil. Il ne faut nous appuyer sur notre autorité personnelle, notre autoréférentialité, mais nous tenir librement devant Dieu pour pouvoir être pleinement disponibles, comme Marie, et vivre avec amour selon sa volonté. Là est donc la foi de Marie. L'humilité de la servante la place sur un chemin constant d'adhésion inconditionnelle au dessein de Dieu, même dans les moments les plus sombres et les plus incompréhensibles. Cela signifie affronter courageusement la pauvreté de son expérience de la grotte de Bethléem, de la fuite en Égypte, de la vie cachée à Nazareth, mais surtout au pied de la croix, où la foi de Marie atteint son apogée.

Là, sous la croix, le cœur transpercé par la douleur, Marie ne vacille pas, Marie ne tombe pas, Marie croit à la promesse. Sa foi n'est donc pas un sentiment passager, mais un roc solide sur lequel se fonde l'espérance de l'humanité, notre espérance. En Marie, l'humilité et la foi sont inextricablement liées.

Laissons cette humilité de Marie éclairer notre terre humaine, pour que la foi puisse germer aussi en nous. En reconnaissant notre petitesse devant Dieu, nous ne nous laissons pas aller par le fait que nous sommes petits. Nous ne nous laissons pas abattre par des présomptions, mais nous nous tenons, comme Marie, dans une attitude de grande liberté, de grande

disponibilité, en reconnaissant que nous dépendons de Dieu. Nous vivons avec Dieu dans la simplicité, mais en même temps dans la grandeur.

Marie nous exhorte donc à cultiver une foi sereine et ferme, capable de surmonter les épreuves et de faire confiance aux promesses de Dieu. Contemplons la figure de Marie, humble et croyante, afin de pouvoir, nous aussi, dire généreusement notre « oui », comme elle.

Et nous, sommes-nous capables de saisir ses promesses d'amour avec les yeux d'un petit enfant ?

La prière d'un fils infidèle

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
clarifie mon cœur.

Rends-moi humble, petit, capable de me perdre dans ton
étreinte de mère.

Aide-moi à redécouvrir l'importance du rôle d'un fils, et
marque mes pas.

Tu promets, je promets dans un pacte que seuls mère et fils
peuvent faire.

Je tomberai, mère, tu le sais.

Je ne tiendrai pas toujours mes promesses.

Je ne ferai pas toujours confiance.

Je ne réussirai pas toujours à te voir.

Mais toi, reste là, en silence, avec le sourire,
les bras tendus et les mains ouvertes.

Et moi, je prendrai le chapelet

et je prierai avec toi pour tous tes fils comme moi.

Ave Maria... Je vous salue, Marie...

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 2

Être fils et filles – Simplicité et espérance

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une

mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame de Fatima

Les petits bergers de Cova da Iria

À Cova da Iria, vers 13 heures, le ciel s'ouvre et le soleil apparaît. Soudain, vers 13h30, l'improbable se produit : devant une foule stupéfaite, le miracle le plus spectaculaire, le plus grandiose et le plus incroyable jamais survenu depuis les temps bibliques. Le soleil commence une danse effrénée et effrayante qui durera plus de dix minutes. Un temps interminable.

Trois petits bergers, simples et heureux, assistent et répandent le récit du miracle qui bouleverse des millions de personnes. Personne ne peut l'expliquer, des scientifiques aux hommes de foi. Pourtant, trois enfants ont vu Marie, ils ont écouté son message. Et ils le croient ; ils croient aux paroles de cette femme qui s'est montrée à eux et leur a demandé de retourner à Cova da Iria tous les 13 du mois. Ils n'ont pas besoin d'explications parce qu'ils placent toute leur espérance dans les paroles répétées de Marie. Une espérance difficile à garder, qui aurait effrayé n'importe quel enfant : Notre-Dame révèle à Lucie, Jacinthe et François les souffrances et les conflits mondiaux. Mais ils n'éprouvent aucun doute : ceux qui font confiance à la protection de Marie, la Mère qui protège, peuvent tout affronter. Et ils le savent bien, eux qui l'ont vécu en personne, risquant d'être tués pour ne pas trahir la parole donnée à leur Maman du Ciel. Les trois petits bergers étaient prêts au martyre, emprisonnés et menacés devant une marmite d'huile bouillante.

Ils avaient peur :

*« Pourquoi devons-nous mourir sans embrasser nos parents ?
Moi, je voudrais voir maman. »*

Pourtant, ils décidèrent d'espérer encore, croyant en un amour

plus grand qu'eux-mêmes :

« N'aie pas peur. Offrons ce sacrifice pour la conversion des pécheurs. Ce serait pire si la Vierge ne revenait jamais. »

« Pourquoi ne récitons-nous pas le chapelet ? »

Une mère n'est jamais sourde au cri de ses enfants. C'est en elle que ses enfants mettent leur espérance.

Marie, la Mère qui protège, s'est tenue aux côtés de ses trois enfants de Fatima et les a sauvés en les gardant en vie. Et aujourd'hui encore, Elle protège tous ses enfants dans le monde qui se rendent en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Fatima.

Marie, une Mère qui protège

Toi qui prends soin de l'humanité dès l'instant de l'Annonciation, tu es restée proche de tes enfants les plus simples et les plus assoiffés d'espérance. Tu t'es faite proche d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Mettez votre espérance en Marie : elle saura vous protéger.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Espérance et Renouveau.

Contempler la figure de Marie, c'est comme tourner le regard vers un horizon lumineux, une invitation constante à croire en un avenir plein de grâce. Et cette grâce nous transforme. Marie est la personnification de l'espérance chrétienne en action. Sa foi inébranlable face aux épreuves, sa persévérance à suivre Jésus jusqu'à la croix, son attente confiante de la résurrection sont pour moi les choses les plus importantes. Elles sont pour nous un phare d'espérance pour toute l'humanité

En Marie, nous voyons combien la certitude est, pour ainsi dire, la confirmation de la promesse d'un Dieu qui ne manque jamais à sa parole, que la douleur, la souffrance, l'obscurité n'ont pas le dernier mot, que la mort est vaincue par la vie.

Marie est alors l'espérance. C'est l'étoile du matin qui annonce l'arrivée du soleil de justice. S'adresser à elle, c'est confier nos attentes, nos aspirations à un cœur maternel qui les présente avec amour à son Fils ressuscité. D'une certaine manière, notre espérance est soutenue par l'espérance de Marie. Et s'il y a l'espérance, alors les choses ne restent pas comme avant ; il y a du renouveau, le renouveau de la vie. En accueillant le Verbe incarné, Marie a rendu possible la foi en l'espérance et en la promesse de Dieu. Cela a rendu possible une nouvelle création, un nouveau départ.

La maternité spirituelle de Marie continue de nous engendrer dans la foi, en nous accompagnant sur notre chemin de croissance et de transformation intérieures.

Demandons à la Vierge Marie la grâce nécessaire pour que cette espérance, que nous voyons se réaliser en Elle, puisse renouveler nos cœurs, guérir nos blessures, nous faire passer au-delà du voile de la négativité pour nous engager sur un chemin de sainteté, un chemin de proximité avec Dieu. Demandons à Marie, à Elle, la Femme qui se tient en prière avec les apôtres, de nous aider aujourd'hui, croyants et communautés chrétiennes, afin que nous soyons soutenus dans la foi et ouverts aux dons de l'Esprit, et qu'ainsi, la face de la terre soit renouvelée.

Marie nous exhorte à ne jamais nous résigner au péché et à la médiocrité mais que, pleins de l'espérance qui l'a comblée Elle-même, nous désirions ardemment une vie nouvelle dans le Christ.

Que Marie continue d'être un modèle et un soutien pour nous permettre de continuer à croire en la possibilité d'un nouveau commencement, d'une renaissance intérieure qui nous conformera toujours plus à l'image de son Fils Jésus.

Et nous, sommes-nous capables, avec les yeux d'un enfant, d'espérer en Elle et de la laisser nous protéger ?

La prière d'un fils découragé

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
fais que mon cœur soit simple et plein d'espoir.

J'ai confiance en toi : protège-moi dans toutes les situations.

Je me confie à toi : protège-moi dans toutes les situations.

J'écoute ta parole : protège-moi dans toutes les situations.

Donne-moi la capacité de croire en l'impossible

et de faire tout ce qui est en mon pouvoir

pour apporter ton amour, ton message d'espérance

et ta protection au monde entier.

Et je t'en supplie, ma Mère, protège toute l'humanité,
même celle qui ne te reconnaît pas encore.

Ave Maria... Je vous salue, Marie ...

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 3

Être fils et filles – Obéissance et don de soi

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame de Guadalupe

Le jeune Juan Diego

*Juan Diego, petit et favori de mes enfants, lui dit la Dame... »
Juan se leva d'un bond.*

« Où vas-tu, Juanito ? » demanda la Dame.

Juan Diego répondit aussi poliment qu'il le put. Il dit à la Dame qu'il se rendait à l'église de Santiago pour entendre la messe en l'honneur de la Mère de Dieu.

« Mon fils bien-aimé, je suis la Mère de Dieu, et je veux que tu m'écoutes attentivement. J'ai un message très important à te transmettre : je désire qu'une église soit construite ici en mon honneur, une église d'où je puisse montrer mon amour à

ton peuple.

Un dialogue doux, simple et tendre comme celui d'une mère avec son enfant. Et Juan Diego obéit : il alla voir l'Évêque pour lui raconter ce qu'il avait vu ; mais l'Évêque ne le crut pas. Alors le jeune homme retourna vers Marie et lui expliqua ce qui s'était passé. La Madone lui donna un autre message en l'exhortant à essayer encore et encore. Juan Diego obéissait sans s'avouer vaincu : il accomplirait la tâche que la Mère du Ciel lui confiait. Mais un jour, pris par les problèmes de la vie, il était sur le point de manquer le rendez-vous avec la Madone : son oncle était mourant.

« Penses-tu vraiment que j'oublierais celui que j'aime tant ?
» **Marie guérit l'oncle, et Juan Diego obéissait une fois de plus.**

« Mon cher enfant, répondit la Dame, monte au sommet de la colline où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Coupe et cueille les roses que tu y trouveras. Mets-les dans ta « tilma » [ta cape] et apporte-les-moi ici. Je te dirai ce que tu devras faire et dire. »

Tout en sachant qu'aucune rose ne poussait sur cette colline, et certainement pas en hiver, Juan Diego courut jusqu'au sommet : il y avait là le plus beau jardin qu'il ait jamais vu. Des roses de Castille, encore brillantes de rosée, s'étendaient à perte de vue. Il coupa délicatement les plus beaux bourgeons avec son couteau de pierre, en remplit sa cape et retourna rapidement à l'endroit où la Dame l'attendait. La Dame prit les roses, les arrangea dans la « tilma » de Juan Diego qu'elle lui attacha autour du cou en disant : « C'est le signe que veut l'Évêque. Vite, va chez lui et ne t'arrête pas en chemin. »

L'image de la Vierge était apparue sur la cape ; et à la vue de ce miracle, l'Évêque fut convaincu. Et aujourd'hui, le sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe conserve encore l'effigie miraculeuse.

Marie, une Mère qui n'oublie pas

Toi qui n'oublies aucun de tes enfants, tu ne laisses personne de côté ; tu as jeté ton regard sur les jeunes qui ont placé en toi tous leurs espoirs. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Obéissez même quand vous ne comprenez pas : une mère n'oublie pas, une mère ne laisse pas seul.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Maternité et Compassion

La maternité de Marie ne s'épuise pas dans son « oui » qui a rendu possible l'Incarnation du Fils de Dieu. Certes, ce moment est le fondement de tout, mais sa maternité est une attitude constante, une façon d'être pour nous, d'être en relation avec l'humanité entière.

Jésus, sur la croix, lui confie Jean par ces mots : « Femme, voici ton fils », étendant symboliquement sa maternité aux croyants de tous les temps. Marie devient ainsi la mère de l'Église, la mère spirituelle de chacun de nous.

Nous voyons alors comment cette maternité se manifeste dans des soins tendres et attentionnés, dans une attention constante aux besoins de ses enfants et dans un profond désir de leur bien-être. Marie nous accueille, nous nourrit avec son expression de fidélité, nous protège sous son manteau. La maternité de Marie est un don immense qui nous permet de nous rapprocher d'Elle, de ressentir une présence aimante qui nous accompagne à chaque instant.

La compassion de Marie est alors le corollaire naturel de sa maternité. Une compassion qui n'est pas simplement un sentiment superficiel de pitié, mais une participation profonde à la douleur des autres, une « souffrance avec ». On la voit se manifester de manière touchante lors de la passion de son fils. Et de la même manière que Marie ne reste pas indifférente à notre douleur, elle intercède pour nous, elle

nous console, elle nous offre son aide maternelle.

Le cœur de Marie devient alors un refuge sûr où nous pouvons déposer nos fatigues et trouver réconfort et espérance. La maternité et la compassion deviennent en Marie, pour ainsi dire, deux visages d'une même expérience humaine à notre profit, deux expressions de son amour infini pour Dieu et pour l'humanité.

Sa compassion est alors la manifestation concrète de son être de mère, compassion qui est une conséquence de la maternité. La contemplation de Marie comme mère ouvre alors notre cœur à l'espérance et trouve en elle une expérience vraiment complète : Maman du Ciel qui nous aime.

Demandons à Marie de la voir comme un modèle d'humanité authentique, d'une maternité capable de « sentir », d'aimer, de souffrir avec les autres, à l'exemple de son Fils Jésus, qui a souffert par amour pour nous et est mort sur la croix.

Et nous, sommes-nous sûrs qu'une mère n'oublie pas, sûrs comme le sont les petits enfants ?

La prière d'un fils perdu

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur obéissant.

Quand je ne t'écoute pas, insiste, je t'en prie.

Quand je ne reviens pas, viens me chercher, s'il te plaît.

Quand je ne me pardonne pas, enseigne-moi l'indulgence, je t'en prie.

Parce que nous, les humains, nous nous perdons
et nous nous perdrons toujours.

Mais toi, ne nous oublie pas, nous, tes enfants errants.

Viens nous chercher,
viens nous prendre par la main.

Nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas rester seuls ici.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie ...

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 4

Être fils et filles – émerveillement et réflexion

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame de la Salette

Les petits Mélanie et Maximin de La Salette

Le samedi 19 septembre 1846, les deux enfants gravirent les pentes du mont Planeau tôt le matin, au-dessus du village de La Salette, conduisant chacun quatre vaches au pâturage. À mi-chemin, près d'une petite source, Mélanie fut la première à voir un globe de feu sur un tas de pierres « comme si le soleil y était tombé », et le montra à Maximin. Une femme commença à émerger de cette sphère lumineuse, la tête dans les mains, les coudes sur les genoux, profondément triste. Devant leur étonnement, la Dame se leva et, d'une voix douce, et en français, leur dit : « Approchez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » Encouragés, les enfants s'approchèrent et virent que « la belle Dame » pleurait.

Une mère annonce une grande nouvelle à ses enfants et le fait en pleurant. Pourtant, les enfants ne sont pas troublés par ses pleurs. Ils écoutent dans le plus tendre des moments entre une mère et ses enfants. Parce que même les mères sont parfois inquiètes, parce que les mères confient aussi leurs sentiments, leurs pensées et leurs réflexions à leurs enfants. Et Marie confie aux deux jeunes bergers, pauvres et privés d'affection, un grand message : « Je m'inquiète pour l'humanité, je m'inquiète pour vous, mes enfants, qui vous éloignez de Dieu. Et la vie loin de Dieu est une vie compliquée, difficile, faite de souffrances. » C'est pourquoi elle pleure. Elle pleure comme n'importe quelle mère et

transmet à ses plus jeunes et plus purs enfants un message aussi étonnant que grand. Un message à annoncer à tous, à porter au monde.

Et ils le feront, parce qu'ils ne peuvent pas garder pour eux un si beau moment : l'expression de l'amour d'une mère pour ses enfants doit être annoncée à tous. Le Sanctuaire de Notre-Dame de La Salette, qui se dresse sur le lieu des apparitions, pose ses fondements sur la révélation de la douleur de Marie face au pèlerinage de ses enfants pécheurs.

Marie, une Mère qui annonce, qui raconte

Toi qui te donnes entièrement à tes enfants au point de ne pas avoir peur de leur parler de toi, tu as touché le cœur des plus petits de tes enfants, capables de réfléchir sur tes paroles et de les accueillir avec émerveillement. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Laissez-vous surprendre par les paroles d'une mère : elles seront toujours les plus authentiques.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Amour et Miséricorde

Sentons-nous cette dimension de Marie, ou plutôt ces deux dimensions ? Marie est la femme au cœur débordant d'amour, d'attention et même de miséricorde. Nous la ressentons comme un port d'attache, comme un havre de paix, lorsque nous traversons des moments de difficulté ou d'épreuve.

Contempler Marie, c'est comme s'immerger dans un océan de tendresse, de compassion. Nous nous sentons entourés de toute une atmosphère inépuisable de confort et d'espérance. L'amour de Marie est un amour maternel qui embrasse toute l'humanité, parce que c'est un amour qui plonge ses racines dans son « oui » inconditionnel au dessein de Dieu.

Marie, en accueillant son fils en son sein, a accueilli l'amour de Dieu. De ce fait, son amour ne connaît ni frontières ni distinctions ; il se penche sur les fragilités,

les misères humaines, avec une infinie délicatesse. Nous le voyons se manifester dans son attention à Élisabeth, dans son intercession aux noces de Cana, dans sa présence silencieuse et extraordinaire au pied de la croix.

Ici, l'amour de Marie, cet amour maternel, est le reflet de l'amour de Dieu, un amour qui se fait proche, qui console, qui pardonne, qui ne se lasse jamais, qui ne finit jamais. Ici, Marie nous enseigne qu'aimer signifie se donner complètement, être proche de ceux qui souffrent, partager les joies et les peines de nos frères avec la même générosité et le même dévouement qui animaient son cœur : amour et miséricorde.

La miséricorde devient alors la conséquence naturelle de l'amour de Marie, une compassion, viscérale peut-on dire, face aux souffrances de l'humanité, du monde. Nous regardons Marie, nous la contemplons, nous la rencontrons avec son regard maternel que nous sentons se poser sur nos faiblesses, nos péchés, notre vulnérabilité, sans agressivité mais avec une douceur infinie. C'est un cœur immaculé, sensible à nos cris de douleur.

Marie est une mère qui ne juge pas, qui ne condamne pas, mais qui accueille, console et pardonne. Nous ressentons la miséricorde de Marie comme un baume pour les blessures de l'âme, une caresse qui réchauffe le cœur. Marie nous rappelle que Dieu est riche en miséricorde et qu'il ne se lasse pas de pardonner à ceux qui se tournent vers lui avec un cœur repent, serein, ouvert et disponible.

L'amour et la miséricorde en la Vierge Marie se fondent dans une étreinte qui embrasse toute l'humanité.

Demandons à Marie de nous aider à ouvrir grand nos cœurs à l'amour de Dieu, comme elle l'a fait elle-même, à laisser cet amour envahir nos cœurs, surtout lorsque nous ployons sous le poids des épreuves et des difficultés. En Marie, nous trouvons une mère tendre et puissante, prête à nous accueillir dans son

amour et à intercéder pour notre salut.

Et nous, sommes-nous encore capables de nous émerveiller comme un petit enfant devant l'amour de sa mère ?

La prière d'un fils éloigne

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur capable de compassion et de conversion.

Dans le silence, je te retrouve.

Dans la prière, je t'écoute.

Dans la réflexion, je te découvre.

Et devant tes paroles d'amour, ô Mère, je suis émerveillé
et je découvre tes liens très forts avec l'humanité.

Loin de toi, qui me tient la main dans les moments difficiles
?

Loin de toi, qui me console dans mes pleurs ?

Loin de toi, qui me conseille quand je prends le mauvais
chemin ?

Je reviens vers toi, dans l'unité de ma personne.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie ...

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 5

Être fils et filles – confiance et prière

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une
mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas
là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

La médaille de Catherine

La petite Catherine Labouré

*Dans la nuit du 18 juillet 1830, vers 23 h 30, elle s'entendit
appeler par son nom. C'était un enfant qui lui disait : «
Lève-toi et suis-moi ».* Catherine le suivit. Toutes les
lumières étaient allumées. La porte de la chapelle s'ouvrit

dès que l'enfant l'eut touchée du bout des doigts. Catherine s'agenouilla.

À minuit, la Vierge Marie vint, s'assit sur le fauteuil qui était à côté de l'autel. « J'ai alors bondi à côté d'elle, à ses pieds, sur les marches de l'autel, et j'ai posé mes mains sur ses genoux », raconta Catherine. « Je suis restée comme ça, je ne sais pas combien de temps. Il m'a semblé que c'était le moment le plus doux de ma vie... »

« Dieu veut te confier une mission », dit la Vierge à Catherine.

Catherine, orpheline à l'âge de 9 ans, ne se résigne pas à vivre sans sa maman. Et elle se rapproche de la Maman du Ciel. La Vierge, qui portait déjà de loin son regard sur elle, ne l'abandonnerait jamais. Au contraire, elle avait de grands projets pour elle. Elle, une de ses filles attentive et aimante, aurait une grande mission à remplir : vivre une vie chrétienne authentique, une relation personnelle forte et solide avec Dieu. Marie croit au potentiel de son enfant et lui confie la Médaille Miraculeuse, capable d'intercéder et d'accomplir des grâces et des miracles. Une mission importante, un message difficile. **Pourtant, Catherine ne se décourage pas ; elle se confie à sa Maman au Ciel dont elle sait qu'elle ne l'abandonnera jamais.**

Marie, une Mère qui donne confiance

Toi qui fais confiance et confies des missions et des messages à chacun de tes enfants, tu les accompagnes sur leur chemin, dans une présence discrète, en restant proches de tous, mais surtout de ceux qui ont fait l'expérience de grandes souffrances. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Croyez-moi : une mère ne vous confiera jamais que des tâches que vous pouvez accomplir et vous accompagnera tout au long du chemin.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Confiance et Prière

La Vierge Marie se présente à nous comme la femme d'une confiance inébranlable, puissante en intercession. Ici, en contemplant ces deux aspects, la confiance et la prière, nous voyons deux dimensions fondamentales de la relation de Marie avec Dieu.

Nous pouvons dire que la confiance de Marie en Dieu est un fil d'or qui traverse toute son existence, du début à la fin. Ce « oui », prononcé en toute conscience des conséquences, est un acte d'abandon total à la volonté divine. Marie se confie, Marie vit sa confiance en Dieu avec un cœur ferme en la divine Providence, sachant que Dieu ne l'abandonnera jamais.

Et donc, pour nous, dans notre vie quotidienne, regarder Marie – un acte d'abandon qui n'est pas passif, mais actif et confiant – est une invitation, non pas à oublier nos angoisses, nos peurs mais, d'une certaine manière, à tout regarder à la lumière de l'amour de Dieu qui, dans le cas de Marie, n'a jamais failli, et pas même dans notre vie. Cette confiance conduit à la prière, dont on peut dire qu'elle est presque le souffle de l'âme de Marie, le canal privilégié de sa communion intime avec Dieu. La confiance mène à la communion, sa vie abandonnée en Dieu a été un dialogue d'amour continu avec le Père, une offrande constante d'elle-même, de ses préoccupations, mais aussi de ses décisions.

La visitation à Élisabeth est un exemple de prière qui devient ensuite service. Nous voyons Marie accompagner Jésus jusqu'à la croix. Après l'Ascension, nous la voyons au Cénacle, unie aux Apôtres dans une attente fervente. Marie nous enseigne la valeur de la prière constante comme conséquence d'une confiance totale et complète, en s'abandonnant entre les mains de Dieu, précisément pour rencontrer Dieu et vivre avec Dieu.

Confiance et prière à la Vierge Marie sont étroitement liées : une profonde confiance en Dieu qui fait naître et fait jaillir

une prière persévérante. Demandons à Marie d'être notre exemple et de nous encourager à faire de la prière une habitude quotidienne car nous voulons nous sentir continuellement abandonnés entre les mains miséricordieuses de Dieu.

Tournons-nous vers Elle avec une confiance filiale, afin qu'en l'imitant, en imitant sa confiance et sa persévérance dans la prière, nous puissions faire l'expérience, en toute quiétude, que ce n'est que lorsque nous nous abandonnons à Dieu que nous pouvons recevoir les « matières premières » nécessaires à notre chemin de foi.

Et nous, sommes-nous capables de faire confiance inconditionnellement comme de petits enfants ?

La prière d'un fils découragé

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur capable de prier.

Je ne suis pas capable de t'écouter, ouvre mes oreilles.

Je ne suis pas capable de te suivre, fais avancer mes pas.

Je ne suis pas capable d'être fidèle à ce que tu voudras me confier, donne-m'en la force.

Les tentations sont nombreuses, accorde-moi de ne pas céder.

Les difficultés semblent insurmontables, ne me laisse pas tomber.

Les contradictions du monde crient à pleine voix, fais que je ne les suive pas.

Moi, ton fils défaillant, je veux être à ton service.

Fais de moi un fils obéissant.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie ...

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 6

Être fils et filles – souffrance et guérison

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une

mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame des Douleurs a Kibeho

La petite Alphonsine Mumiremana et ses compagnes

L'histoire a commencé à 12h35, un samedi 28 novembre 1981, dans un pensionnat tenu par des religieuses locales, fréquenté par un peu plus d'une centaine de filles de la région. Un collège rural et pauvre, où l'on apprenait à devenir enseignantes ou secrétaires. Le complexe n'avait pas de chapelle et, par conséquent, il n'y avait pas d'atmosphère religieuse particulièrement ressentie. Ce jour-là, toutes les filles du collège étaient dans le réfectoire. La première du groupe à « voir » fut Alphonsine Mumureke, 16 ans. D'après ce qu'elle écrit elle-même dans son journal, elle servait ses compagnes à table, lorsqu'elle entendit une voix féminine l'appeler : « Ma fille, viens ici ». Elle se rendit dans le couloir, à côté du réfectoire, et une femme d'une beauté incomparable lui apparut. Elle était vêtue de blanc, avec un voile blanc sur la tête cachant ses cheveux et qui semblait joint au reste du vêtement, un vêtement sans coutures. Elle était pieds nus et ses mains étaient jointes sur sa poitrine, les doigts pointés vers le ciel.

Plus tard, la Vierge apparut à d'autres compagnes d'Alphonsine, qui étaient sceptiques au début ; mais ensuite, face à l'apparition de Marie, elles durent changer d'avis. Marie, s'adressant à Alphonsine, se présente comme la Dame des Douleurs de Kibeho, et raconte aux jeunes tous les événements impitoyables et sanglants qui allaient se dérouler peu de temps après avec le déclenchement de la guerre au Rwanda. **La douleur sera grande, mais aussi la consolation et la guérison de cette douleur, parce qu'elle, la Dame des Douleurs, n'aurait jamais laissé ses enfants d'Afrique seuls.** Les jeunes filles restent là, stupéfaites, devant la vision, mais elles

croient en cette mère qui leur tend les bras en les appelant « mes enfants ». Elles savent que ce n'est qu'en Elle qu'elles trouveront consolation. Et afin de pouvoir prier pour que cette Mère Consolatrice soulage les souffrances de ses enfants, le sanctuaire dédié à Notre-Dame des Douleurs de Kibeho a été érigé ; c'est aujourd'hui un lieu marqué par l'extermination et le génocide. Et la Vierge Marie continue d'être là et de serrer tous ses enfants dans ses bras.

Marie, une Mère qui console

Toi qui as consolé tes enfants comme Jean sous la Croix, tu as posé ton regard sur ceux qui vivent dans la souffrance. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

N'ayez pas peur de passer par la souffrance : la Mère qui console sèchera vos larmes.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Souffrance et invitation à la Conversion

Marie est une figure de la souffrance emblématique, transfigurée et une puissante invitation à la conversion. Lorsque nous contemplons son douloureux cheminement, c'est un avertissement, silencieux et pourtant éloquent, un appel profond à revoir quelque peu nos vies, nos choix, et l'appel à revenir au cœur de l'Évangile. La souffrance qui traverse la vie de Marie, comme une épée tranchante, prophétisée par le vieillard Siméon, marquée par la disparition de l'Enfant Jésus, jusqu'à la douleur indicible au pied de la croix, Marie vit tout cela : le poids de la fragilité humaine, et le mystère de la douleur innocente d'une manière unique.

La souffrance de Marie n'était pas une souffrance stérile, une résignation passive mais, d'une certaine manière, nous remarquons qu'il y a une activité, une offrande silencieuse et courageuse, unie au sacrifice rédempteur de son Fils Jésus.

Quand nous regardons avec les yeux de la foi Marie, la femme

qui souffre, cette souffrance, plutôt que de nous déprimer, nous révèle la profondeur de l'amour de Dieu pour nous, qui est visible dans la vie de Marie. Marie, d'une certaine manière, nous enseigne que, même dans la douleur la plus aiguë, une possibilité de croissance spirituelle, fruit de l'union avec le mystère pascal, peut trouver un sens.

C'est donc de l'expérience de la douleur transfigurée que jaillit une puissante invitation à la conversion. En regardant, en contemplant Marie qui a tant souffert par amour pour nous et pour notre salut, nous sommes, nous aussi, appelés à ne pas rester indifférents au mystère de la rédemption.

Marie, femme douce et maternelle, nous exhorte à abandonner les voies du mal, pour embrasser le chemin de la foi. La célèbre phrase de Marie aux noces de Cana, « Tout ce qu'il vous dira, faites-le », résonne encore pour nous aujourd'hui comme une invitation pressante à écouter la voix de Jésus dans les moments de difficulté, dans les moments d'épreuve, dans les moments de situations inattendues et inconnues.

L'exemple de foi de Marie est inébranlable dans la douleur, à la fois lumière et guide pour nous permettre de transformer nos souffrances en opportunités de croissance spirituelle ; et, en même temps, nous permettre de répondre avec générosité à l'appel pressant à la conversion, afin que la profondeur qui résonne encore dans le cœur de chaque être humain, l'invitation de Dieu, d'un Dieu qui nous aime, puisse, par l'intercession de Marie, trouver un sens, une issue, une croissance, même dans les moments les plus difficiles et les plus douloureux.

Et nous, nous laissons-nous consoler comme de petits enfants ?

La prière d'un fils qui souffre

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur capable de guérir.

Quand je suis à terre, tends-moi la main, ô Mère.
Quand je me sens exténué, rassemble mes forces, ô Mère.
Quand la souffrance prend le dessus, ouvre-moi à l'Espérance,
ô Mère.

Pour que je ne cherche pas seulement la guérison du corps,
mais que je réalise combien mon cœur a besoin de paix.

Et de la poussière, relève-moi, ô Mère.

Relève-moi, ainsi que tous tes enfants qui sont dans l'épreuve
:

ceux qui vivent sous les bombes,
ceux qui sont persécutés,
ceux qui sont injustement emprisonnés,
ceux dont les droits et la dignité ont été violés,
ceux dont la vie est trop tôt interrompue.

Relève-les et reconforte-les
parce qu'ils sont tes enfants,
parce que nous sommes tes enfants.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie ...
Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 7

Être fils et filles – justice et dignité

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame d'Aparecida

Les petits pêcheurs Domingos, Felice et João

À l'aube du 12 octobre 1717, Domingos Garcia, Felipe Pedroso et João Alves poussèrent leur barque dans les eaux de la rivière Paraíba qui coulait près de leur village. Ils ne semblaient pas avoir de chance ce matin-là : pendant des heures, ils ont jeté leurs filets, sans rien prendre. Ils étaient sur le point d'abandonner, lorsque João Alves, le plus

jeune, a voulu faire une dernière tentative. Il jeta donc son filet dans les eaux de la rivière et le remonta lentement. Il y avait quelque chose, mais ce n'était pas un poisson... Cela ressemblait plutôt à un morceau de bois. Lorsqu'il l'a libéré des mailles du filet, le morceau de bois s'est avéré être une statue de la Vierge Marie, malheureusement sans sa tête. João jeta à nouveau le filet dans l'eau et cette fois, en le remontant, il trouva un autre morceau de bois arrondi qui ressemblait à la tête de la statue : il essaya d'assembler les deux morceaux et se rendit compte qu'ils correspondaient parfaitement. Comme s'il obéissait à une impulsion, João Alves jeta de nouveau le filet dans l'eau et, lorsqu'il essaya de le remonter, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas le faire car il était plein de poissons. Ses compagnons jetèrent à leur tour leurs filets dans l'eau et les prises de ce jour-là furent vraiment abondantes.

Une mère voit les besoins de ses enfants : Marie a vu les besoins des trois pêcheurs et est allée à leur secours. Ses enfants lui ont donné tout l'amour et la dignité que l'on peut donner à une mère : ils ont assemblé les deux morceaux de la statue, l'ont placée sur une cabane et en ont fait un sanctuaire. Du haut de la cabane, Notre-Dame d'Aparecida – ce qui signifie Apparue – sauva l'un de ses fils esclaves qui fuyait ses maîtres : elle vit sa souffrance et lui rendit sa dignité. Et aujourd'hui, cette cabane est devenue le plus grand sanctuaire marial au monde et porte le nom de Basilique de Notre-Dame d'Aparecida.

Marie, une Mère qui voit

Toi qui as vu la souffrance de tes enfants maltraités, à commencer par les disciples, tu te places auprès de tes enfants les plus pauvres et persécutés. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Ne vous cachez pas du regard d'une mère : elle voit même vos désirs et vos besoins cachés.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Dignité et Justice Sociale

La Très Sainte Vierge Marie est un miroir de la dignité humaine pleinement réalisée, silencieuse mais puissante et inspiratrice pour un sens juste du vécu social. Réfléchir sur la figure de Marie en relation avec ces thèmes révèle une perspective profonde et étonnamment actuelle.

Regardons Marie, la femme pleine de dignité, comme un don qui nous aide aujourd'hui à regarder sa pureté originelle, qui ne la place pas sur un piédestal inaccessible, mais qui révèle Marie dans la plénitude de cette dignité vers laquelle nous nous sentons tous un peu attirés, appelés.

En contemplant Marie, nous voyons resplendir la beauté et la noblesse, précisément la dignité de l'être humain, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, libre du jeu du péché, pleinement ouvert à l'amour divin, une humanité qui ne se perd pas dans les détails, dans les choses superficielles.

Nous pouvons dire que le « oui » libre et conscient de Marie est ce geste d'autodétermination qui élève Marie à ce qu'elle est au niveau de la volonté de Dieu, et entre en quelque sorte dans la logique de Dieu. Son humilité la rend alors encore plus libre, loin d'être amoindrie par l'humilité. L'humilité de Marie devient la conscience de la vraie grandeur qui vient de Dieu.

Ainsi, cette dignité de Marie nous aide à regarder comment nous la vivons dans la routine quotidienne de la vie. Le thème de la justice sociale peut paraître moins explicite, mais à travers une lecture contemplative et attentive de l'Évangile, en particulier du Magnificat, nous pouvons saisir, sentir et rencontrer cet esprit révolutionnaire qui proclame le renversement des puissants de leurs trônes et l'élévation des humbles, c'est-à-dire le renversement de la logique mondaine et l'attention privilégiée de Dieu envers les pauvres et les

affamés.

Des paroles qui jaillissent d'un cœur humble, rempli d'Esprit Saint. On peut dire qu'il s'agit d'un manifeste de justice sociale « avant la lettre », une anticipation du Royaume de Dieu, où les derniers seront les premiers.

Contemplons Marie pour nous sentir attirés par cette dignité qui ne se limite pas à se refermer sur soi-même. C'est une dignité qui, dans le Magnificat, nous met au défi de ne pas nous enfermer dans notre propre logique. Elle nous permet, au contraire, de nous ouvrir, en louant Dieu, en cherchant à vivre avec dignité le don reçu pour le bien de l'humanité, pour le bien des pauvres, pour le bien de ceux que la société rejette.

Et nous, est-ce que nous nous cachons ou disons-nous tout comme le font les petits enfants ?

La prière d'un fils qui a peur

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur capable de restituer la dignité.

À l'heure de l'épreuve, regarde mes manques et comble-les.

À l'heure de la fatigue, regarde mes faiblesses et guéris-les.

À l'heure de l'attente, regarde mon impatience et portes-y remède.

Ainsi, en regardant mes frères, je pourrai voir leurs manques et les combler,

voir leurs faiblesses et les guérir, ressentir leur impatience et y porter remède.

Parce que rien ne guérit mieux que l'amour

et personne n'est aussi fort qu'une mère qui cherche à obtenir justice pour ses enfants.

Et alors, moi aussi, Mère, je m'arrête au pied de la cabane,

je regarde avec des yeux confiants ton image

et je te prie pour la dignité de tous tes enfants.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 8

Être fils et filles – Douceur et vie quotidienne

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?

Heureux celui qui voit avec son cœur.

Notre-Dame de Banneaux

La petite Mariette de Banneaux

Le 18 janvier 1933, Mariette est dans le jardin, récitant son chapelet. Marie vient et l'emmène à une petite source à l'orée du bois, où elle dit : « Cette source est pour moi. » Et elle invite la petite fille à y tremper sa main et son chapelet. Avec un étonnement indicible, son père et deux autres personnes ont suivi Mariette dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles. Et ce soir-là, le premier à être conquis par la grâce de Banneaux fut précisément le père de Mariette, qui courut se confesser et recevoir l'Eucharistie : il ne s'était pas confessé depuis sa première communion.

Le 19 janvier, Mariette demande : « Madame, qui êtes-vous ? – Je suis la Vierge des pauvres. »

À la source, elle ajoute : « Cette source est pour moi, pour toutes les nations, pour les malades. Je viens les consoler ! »

Mariette est une jeune fille normale qui vit ses journées comme nous tous, comme nos enfants, nos petits-enfants. Elle vit dans un petit village inconnu, le sien. Elle prie pour rester proche de Dieu. Elle prie sa Maman du Ciel pour garder vivant le lien avec Elle. **Et Marie lui parle avec douceur, dans un endroit qui lui est familier.** Elle lui apparaîtra à plusieurs reprises, lui confiera des secrets et lui dira de

prier pour la conversion du monde : c'était pour Mariette un message fort d'espérance. La Mère serre contre son cœur tous ses fils et filles et les console. Toute la douceur que Mariette trouve en la « Gentille Dame », elle la transmet au monde. Et de cette rencontre est née une grande chaîne d'amour et de spiritualité qui trouve son accomplissement dans le sanctuaire de Notre-Dame de Banneaux.

Marie, une Mère qui reste à nos côtés

Toi qui es restée proche de tes enfants, sans jamais en perdre un seul, tu as illuminé le chemin quotidien des plus simples. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Abandonnez-vous dans l'étreinte de Marie : n'ayez pas peur, elle vous consolera.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie, Éducation et Amour

La Vierge Marie est une incomparable maîtresse en éducation, parce qu'elle est une source inépuisable d'amour ; et ceux qui aiment éduquent, ceux qui aiment éduquent vraiment.

Réfléchir sur la figure de Marie en relation avec ces deux piliers de la croissance humaine et spirituelle : nous avons ici un exemple à contempler, à prendre au sérieux, à assumer dans nos choix quotidiens.

L'éducation qui émane de Marie n'est pas faite de préceptes, d'enseignements formels, mais se manifeste à travers son exemple de vie : un silence contemplatif qui parle, son obéissance à la volonté de Dieu, humble et grande à la fois, sa profonde humanité.

Le premier aspect éducatif que Marie nous communique est celui de l'écoute.

Écouter la Parole de Dieu, écouter ce Dieu qui est continuellement là pour nous aider, pour nous accompagner. Marie garde dans son cœur, médite avec soin, encourage

l'écoute attentive de la Parole de Dieu ainsi que l'écoute des besoins des autres.

Marie nous éduque à une humilité qui ne nous fait pas choisir de rester détachés et passifs ; elle nous éduque plutôt à une humilité qui, tout en nous faisant reconnaître notre petitesse face à la grandeur de Dieu, nous incite à nous mettre à son service comme protagonistes. Nos cœurs sont ouverts pour être vraiment proches de ceux que nous accompagnons, et avec qui nous vivons le projet de Dieu pour nous.

Marie est un exemple qui nous aide à nous laisser éduquer par la foi ; elle nous éduque à la persévérance, fermes dans l'amour de Jésus, jusqu'au pied de la croix.

Éducation et amour. L'amour de Marie est le cœur battant de son existence ; il continue de battre pour nous ; chaque fois que nous nous approchons de Marie, nous ressentons cet amour maternel qui s'étend à nous tous. C'est un amour pour Jésus qui devient un amour pour l'humanité. Le cœur de Marie s'ouvre avec la tendresse infinie qu'elle reçoit de Dieu, qu'elle communique à Jésus, à ses enfants spirituels.

Demandons au Seigneur qu'en contemplant l'amour de Marie, qui est un amour qui éduque, nous nous laissions inciter à dépasser notre égoïsme, nos fermetures, et à nous ouvrir aux autres. En Marie, nous voyons une femme qui éduque avec amour et qui aime avec un amour éducateur.

Demandons au Seigneur de nous faire le don d'un amour, de son amour, qui est à la fois un amour qui nous purifie, nous soutient, nous fait grandir, afin que notre exemple soit vraiment un exemple qui communique l'amour ; et qu'en communiquant l'amour, nous puissions nous laisser éduquer par Marie et nous laisser aider afin que notre exemple éduque aussi les autres.

Et nous, sommes-nous capables de nous abandonner comme le font les petits enfants ?

La prière d'un enfant de notre temps
Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur doux et docile.
Qui me remettra sur pied,
après que je serai brisé sous le poids des croix que je porte
?
Qui ramènera la lumière à mes yeux,
après avoir vu les décombres de la cruauté humaine ?
Qui soulagera les souffrances de mon âme,
après les erreurs que j'ai commises sur mon chemin ?
Ma Mère, toi seule peux me consoler.
Serre-moi contre ton cœur et garde-moi avec toi
pour éviter que je ne m'effondre.
Mon âme repose en toi et trouve la paix
comme un petit enfant dans les bras de sa mère.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie ...
Heureux celui qui voit avec son cœur.

Jour 9

Être fils et filles – Construction et rêve

Les enfants font confiance, les enfants se confient. Et une mère est toujours proche. On la voit même si elle n'est pas là.

Et nous, sommes-nous capables de la voir ?
Heureux celui qui voit avec son cœur.

Marie Auxiliatrice

Le petit Jean Bosco

À l'âge de 9 ans, je fis un rêve qui me laissa pour toute la vie une profonde impression. Pendant mon sommeil, il me sembla que je me trouvais près de chez moi, dans une cour très spacieuse. Une multitude d'enfants, rassemblés là, s'y amusaient. Les uns riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. Lorsque j'entendis ces blasphèmes, je m'élançai au milieu d'eux et, des poings et de la voix, je tentai de les faire taire. À ce moment apparut un homme d'aspect vénérable,

dans la force de l'âge et magnifiquement vêtu.

« Ce n'est pas avec des coups mais par la douceur et la charité que tu devras gagner leur amitié.

– Qui êtes-vous donc pour m'ordonner une chose impossible ?

– C'est précisément parce que ces choses te paraissent impossibles que tu dois les rendre possibles par l'obéissance et l'acquisition de la science.

– Où, par quels moyens pourrai-je acquérir la science ?

– Je te donnerai la maîtresse sous la conduite de qui tu pourras devenir un sage et sans qui toute sagesse devient sottise. »

À ce moment-là, je vis près de lui une dame d'aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts comme si chaque point eût été une étoile éclatante.

« Voilà ton champ d'action, (me dit-elle), voilà où tu dois travailler. Rends-toi humble, fort et robuste et tout ce que tu vois arriver en ce moment à ces animaux, tu devras le faire pour mes fils. »

Je tournai alors les yeux et voici qu'à la place de bêtes féroces, apparurent tout autant de doux agneaux. Tous, gambadant de tous côtés et bêlant, semblaient vouloir faire fête à cet homme et à cette femme.

À ce moment-là, toujours sommeillant, je me mis à pleurer et demandai qu'on voulût bien me parler de façon compréhensible car je ne voyais pas ce que cela pouvait bien signifier. Alors elle me mit la main sur la tête et me dit : « Tu comprendras tout en son temps. »

Marie guide et accompagne le jeune Jean Bosco tout au long de sa vie et de sa mission. Lui, enfant, découvre ainsi, à partir d'un rêve, sa vocation. Il ne comprendra pas mais il se laissera guider. Il ne comprendra pas pendant de longues années mais, à la fin, il prendra conscience que « c'est Elle qui a tout fait ». Et la mère, celle terrestre et Celle du Ciel, sera la figure centrale dans la vie de ce fils qui se fera pain pour ses enfants. Et après avoir rencontré Marie dans ses rêves, Jean Bosco, devenu prêtre, érigera un

sanctuaire à la Madone afin que tous ses enfants puissent se confier à Elle. Et il dédiera ce sanctuaire à Notre Dame Auxiliatrice, parce qu'elle aura été son port d'attache, son aide permanente. Ainsi, tous ceux qui entrent dans la Basilique de Marie Auxiliatrice de Turin sont pris sous le manteau protecteur de Marie qui devient leur Guide.

Marie, une Mère qui accompagne et guide

Toi qui as accompagné ton Fils Jésus tout au long de son chemin, tu t'es proposée comme guide à ceux qui ont su t'écouter avec l'enthousiasme que seuls les petits enfants peuvent avoir. Tu t'es approchée d'eux, tu t'es manifestée à eux.

Laissez-vous accompagner : la Mère sera toujours à vos côtés pour vous montrer le chemin.

Intervention du Recteur Majeur

La Très Sainte Vierge Marie Aide à la Conversion

La Très Sainte Vierge Marie est une aide puissante et silencieuse sur notre chemin de croissance.

C'est un chemin qui a continuellement besoin de se libérer de ce qui le bloque vers la croissance. C'est un chemin qui doit être continuellement renouvelé, pour ne pas faire demi-tour ou s'arrêter dans les coins sombres de l'existence. Voilà, la conversion.

La présence de Marie est un phare d'espérance, une invitation constante pour nous à continuer à marcher vers Dieu, à aider nos cœurs à être toujours centrés sur Dieu, sur son amour. Réfléchir sur Marie, sur son rôle, signifie que nous découvrons Marie qui n'impose pas, qui ne juge pas, mais qui soutient, encourage, avec son humilité, avec son amour maternel, qui aide nos cœurs à rester proches d'Elle pour nous rapprocher toujours plus de son Fils Jésus qui est le chemin, la vérité et la vie.

Le « Oui » de Marie à l'Annonciation continue d'être valable

pour nous aussi, en ouvrant à l'humanité l'histoire du salut qui est accessible et à notre portée. Son intercession aux noces de Cana soutient ceux qui se trouvent dans des situations inattendues et inédites. Marie est un modèle de conversion continue. Sa vie, une vie d'Immaculée Conception, a cependant été une adhésion progressive à la volonté de Dieu, un chemin de foi qui l'a conduite à travers joies et peines, culminant dans le sacrifice du Calvaire.

La persévérance de Marie à la suite de Jésus devient une invitation pour nous aussi à vivre cette proximité continue, cette transformation intérieure, dont nous savons bien qu'elle est un processus progressif, et qui exige constance, humilité et confiance en la grâce de Dieu.

Marie aide à la conversion par une écoute très attentive et concentrée sur la Parole de Dieu. Une écoute qui nous aide à trouver la force d'abandonner les voies du péché, pour reconnaître la force et la beauté de la marche vers Dieu.

Tournons-nous vers Marie avec une confiance filiale, car cela signifie que, tout en reconnaissant nos faiblesses, nos péchés, nos défauts, nous voulons nourrir ces désirs de changement, le changement d'un cœur qui veut se laisser accompagner par le cœur maternel de Marie. En Marie, nous trouvons une aide précieuse pour discerner les fausses promesses du monde et pour redécouvrir la beauté et la vérité de l'Évangile.

Que Marie, Secours des Chrétiens, soit une aide continue pour nous tous, qui nous fera découvrir la beauté de l'Évangile, et accepter de marcher vers le bien, la grandeur de la Parole de Dieu, vivante dans notre cœur, et pouvoir la communiquer aux autres.

Et nous, sommes-nous capables de nous laisser prendre par la main comme de petits enfants ?

La prière d'un fils sans énergie

Marie, toi qui te montres à ceux qui savent voir,
rends mon cœur capable de rêver et de construire.
Moi qui ne laisse personne m'aider,
moi qui me décourage, qui perds patience
et qui ne pense jamais avoir construit quoi que ce soit,
moi qui pense toujours être un raté,
aujourd'hui, je veux être un fils,
un fils capable de te donner ma main, ma Mère,
pour se faire accompagner sur les chemins de la vie.
Montre-moi mon champ d'action,
Montre-moi mon rêve
et fais qu'à la fin, moi aussi je comprenne tout
et reconnaisse ton passage dans ma vie.

Ave Maria ... Je vous salue, Marie ...
Heureux celui qui voit avec son cœur.

Faut-il encore se confesser ?

Le sacrement de la confession, souvent négligé dans l'agitation contemporaine, reste pour l'Église catholique une source irremplaçable de grâce et de renouveau intérieur. Nous invitons à redécouvrir sa signification originelle : non pas un rite formel, mais une rencontre personnelle avec la miséricorde de Dieu, instituée par le Christ lui-même et confiée au ministère de l'Église. À une époque qui relativise le péché, la confession se révèle être une boussole pour la conscience, un remède pour l'âme et une porte grande ouverte vers la paix du cœur.

Le Sacrement de la Confession : une nécessité pour l'âme

Dans la tradition catholique, le Sacrement de la Confession – aussi appelé Sacrement de la Réconciliation ou de la Pénitence

– occupe une place centrale dans le cheminement de la foi. Ce n'est pas un simple acte formel ni une pratique réservée à quelques fidèles particulièrement fervents, mais une nécessité profonde qui concerne chaque chrétien, appelé à vivre dans la grâce de Dieu. À une époque où la notion de péché tend à être relativisée, redécouvrir la beauté et la force libératrice de la Confession est essentiel pour répondre pleinement à l'amour de Dieu.

Jésus-Christ lui-même a institué le Sacrement de la Confession. Après sa Résurrection, Il apparut aux Apôtres et dit : « Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus » (Jn 20,22-23). Ces paroles ne sont pas symboliques : elles établissent un pouvoir réel et concret confié aux Apôtres et, par succession, à leurs successeurs, les évêques et les prêtres.

Le pardon des péchés ne se fait donc pas seulement entre l'homme et Dieu de manière privée, mais il passe aussi par le ministère de l'Église. Dieu, dans son dessein de salut, a voulu que la confession personnelle devant un prêtre soit le moyen ordinaire pour recevoir Son pardon.

La réalité du péché

Pour comprendre la nécessité de la Confession, il faut d'abord prendre conscience de la réalité du péché.

Saint Paul affirme : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (Rm 3,23). Et : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous » (1Jn 1,8).

Personne ne peut se dire exempt de péché, même après le Baptême, qui nous a purifiés de la faute originelle. Notre nature humaine, blessée par la concupiscence, nous pousse continuellement à tomber, à trahir l'amour de Dieu par des actes, des paroles, des omissions et des pensées.

Saint Augustin écrit : « C'est vrai : la nature de l'homme fut créée à l'origine sans faute ni vice ; en revanche, la nature

actuelle de l'homme, dans laquelle chacun naît d'Adam, a désormais besoin d'un Médecin, car elle n'est pas saine. Certes, tous les biens qu'elle possède dans sa structure, dans la vie, dans les sens et dans l'esprit, elle les reçoit du Dieu suprême, son créateur et artisan. Le vice, qui obscurcit et affaiblit ces biens naturels, et qui fait que la nature humaine a besoin de lumière et de soin, ne vient pas de son artisan irréprochable, mais du péché originel commis par le libre arbitre. » (*La nature et la grâce*).

Nier l'existence du péché revient à nier la vérité sur nous-mêmes. Ce n'est qu'en reconnaissant notre besoin de pardon que nous pouvons nous ouvrir à la miséricorde de Dieu, qui ne se lasse jamais de nous appeler à Lui.

La Confession : rencontre avec la Miséricorde Divine

Le Sacrement de la Confession est avant tout une rencontre personnelle avec la Miséricorde divine. Ce n'est pas simplement une auto-accusation ou une séance d'auto-analyse ; c'est un acte d'amour de la part de Dieu qui, comme le père dans la parabole du fils prodigue (Lc 15,11-32), court au-devant du fils repentant, l'embrasse et le revêt d'une nouvelle dignité.

Le Catéchisme de l'Église Catholique affirme : « *Ceux qui s'approchent du sacrement de la Pénitence reçoivent de la miséricorde de Dieu le pardon des offenses faites à Lui et se réconcilient en même temps avec l'Église, à laquelle ils ont infligé une blessure par le péché et qui coopère à leur conversion par la charité, l'exemple et la prière.* » (CEC, 1422).

Se confesser, c'est se laisser aimer, guérir et renouveler. C'est accueillir le don d'un cœur nouveau.

Pourquoi se confesser à un prêtre ?

Une des objections les plus courantes est : « Pourquoi dois-je me confesser à un prêtre ? Ne puis-je pas me confesser

directement à Dieu ? » Certes, chaque fidèle peut – et doit – s’adresser directement à Dieu par une prière de repentir. Cependant, Jésus a établi un moyen concret, visible et sacramentel pour le pardon : la confession à un ministre ordonné. Et cela vaut pour chaque chrétien, y compris les prêtres, évêques et papes.

Le prêtre agit *in persona Christi*, c’est-à-dire en la personne du Christ lui-même. Il écoute, juge, absout et offre des conseils spirituels. Il ne s’agit pas d’une médiation humaine qui limiterait l’amour de Dieu, mais d’une garantie offerte par le Christ lui-même : le pardon est communiqué de manière visible, et le fidèle peut en avoir la certitude.

De plus, se confesser devant un prêtre exige l’humilité, une vertu indispensable à la croissance spirituelle. Reconnaître ouvertement ses fautes nous libère du joug de l’orgueil et nous ouvre à la vraie liberté des enfants de Dieu.

Il ne suffit pas de se confesser une fois par an, comme l’exige le minimum de la loi ecclésiastique. Les saints et maîtres spirituels ont toujours recommandé la confession fréquente – même bihebdomadaire ou hebdomadaire – comme moyen de progrès dans la vie chrétienne.

Saint Jean-Paul II se confessait chaque semaine. Sainte Thérèse de Lisieux, bien que moniale carmélite cloîtrée, se confessait régulièrement. La confession fréquente permet d’affiner la conscience, de corriger des défauts enracinés et de recevoir de nouvelles grâces.

Obstacles à la confession

Malheureusement, beaucoup de fidèles négligent aujourd’hui le Sacrement de la Réconciliation. Parmi les principales raisons, on trouve :

La honte : craindre le jugement du prêtre. Mais le prêtre n’est pas là pour condamner, mais pour être un instrument de miséricorde.

La peur que les péchés confessés soient rendus publics : les confesseurs ne peuvent révéler à personne, en aucune circonstance (y compris aux plus hautes autorités ecclésiastiques), les péchés entendus en confession, même au prix de leur vie. S'ils le font, ils encourent immédiatement l'excommunication *latae sententiae* (canon 1386, Code de droit canonique). L'inviolabilité du secret sacramentel n'admet aucune exception ni dispense. Et ces conditions s'appliquent même si la Confession n'est pas terminée par l'absolution sacramentelle. Même après la mort du pénitent, le confesseur est tenu de respecter le secret sacramentel.

Le manque du sens du péché : dans une culture qui minimise le mal, on risque de ne plus reconnaître la gravité de ses fautes.

La paresse spirituelle : remettre la Confession à plus tard est une tentation courante qui refroidit la relation avec Dieu.

Les fausses convictions théologiques : certains croient à tort qu'il suffit de « se repentir dans le cœur » sans avoir besoin de la Confession sacramentelle.

Le fait de désespérer du salut : certains pensent qu'il n'y aura plus de pardon pour eux. Saint Augustin dit : « Certains, en effet, après être tombés dans le péché, se perdent encore davantage par désespoir. Non seulement ils négligent le remède de la repentance, mais deviennent esclaves de leurs passions et désirs dépravés pour satisfaire des convoitises honteuses et répréhensibles, comme s'ils perdaient ce à quoi les pousse la convoitise en ne cédant pas, convaincus d'être déjà au bord de la damnation certaine. Contre cette maladie extrêmement dangereuse et nuisible, il est utile de se souvenir des péchés dans lesquels sont tombés même les justes et les saints. » (*ibid.*)

Pour surmonter ces obstacles, il faut demander conseil à ceux

qui peuvent en donner, s'instruire, prier.

Bien se préparer à la confession

Une bonne confession demande une préparation adéquate, qui comprend :

1. Examen de conscience : réfléchir sincèrement à ses péchés, en s'aidant aussi de listes basées sur les Dix Commandements, les péchés capitaux ou les Béatitudes.

2. Contrition : douleur sincère d'avoir offensé Dieu, et non seulement peur de la punition.

3. Résolution de s'amender : désir réel de changer de vie, d'éviter le péché futur.

4. Accusation intégrale des péchés : avouer tous les péchés mortels de manière complète, en précisant la nature et le nombre (si possible).

5. Pénitence : accepter et accomplir l'œuvre réparatrice proposée par le confesseur.

Les effets de la Confession

Se confesser ne produit pas seulement un effacement extérieur du péché. Les effets intérieurs sont profonds et transformateurs :

Réconciliation avec Dieu : Le péché rompt la communion avec Dieu ; la Confession la rétablit, nous ramenant à la pleine amitié divine.

Paix et sérénité intérieure : Recevoir l'absolution apporte une paix profonde. La conscience est libérée du poids de la culpabilité et ressent une joie nouvelle.

Force spirituelle : Par la grâce sacramentelle, le pénitent reçoit une force spéciale pour combattre les tentations futures et grandir dans les vertus.

Réconciliation avec l'Église : Étant donné que chaque péché nuit aussi au Corps Mystique du Christ, la Confession répare aussi notre lien avec la communauté ecclésiale.

La vitalité spirituelle de l'Église dépend aussi du renouvellement personnel de ses membres. Les chrétiens qui redécouvrent le Sacrement de la Confession deviennent presque sans s'en rendre compte plus ouverts aux autres, plus missionnaires, plus capables de rayonner la lumière de l'Évangile dans le monde.

Seul celui qui a expérimenté le pardon de Dieu peut l'annoncer avec conviction aux autres.

Le Sacrement de la Confession est un don immense et irremplaçable. C'est la voie ordinaire par laquelle le chrétien peut revenir à Dieu chaque fois qu'il s'en éloigne. Ce n'est pas un fardeau, mais un privilège ; pas une humiliation, mais une libération.

Nous sommes donc appelés à redécouvrir ce Sacrement dans sa vérité et sa beauté, à le pratiquer avec un cœur ouvert et confiant, et à le proposer avec joie aussi à ceux qui se sont éloignés. Comme le dit le psalmiste : « Heureux l'homme à qui la faute est remise, à qui le péché est pardonné » (Ps 32,1).

Aujourd'hui plus que jamais, le monde a besoin d'âmes purifiées et réconciliées, capables de témoigner que la miséricorde de Dieu est plus forte que le péché. Si nous ne l'avons pas fait à Pâques, profitons du mois marial de mai et approchons-nous sans peur de la Confession : là nous attend le sourire d'un Père qui ne cesse jamais de nous aimer.